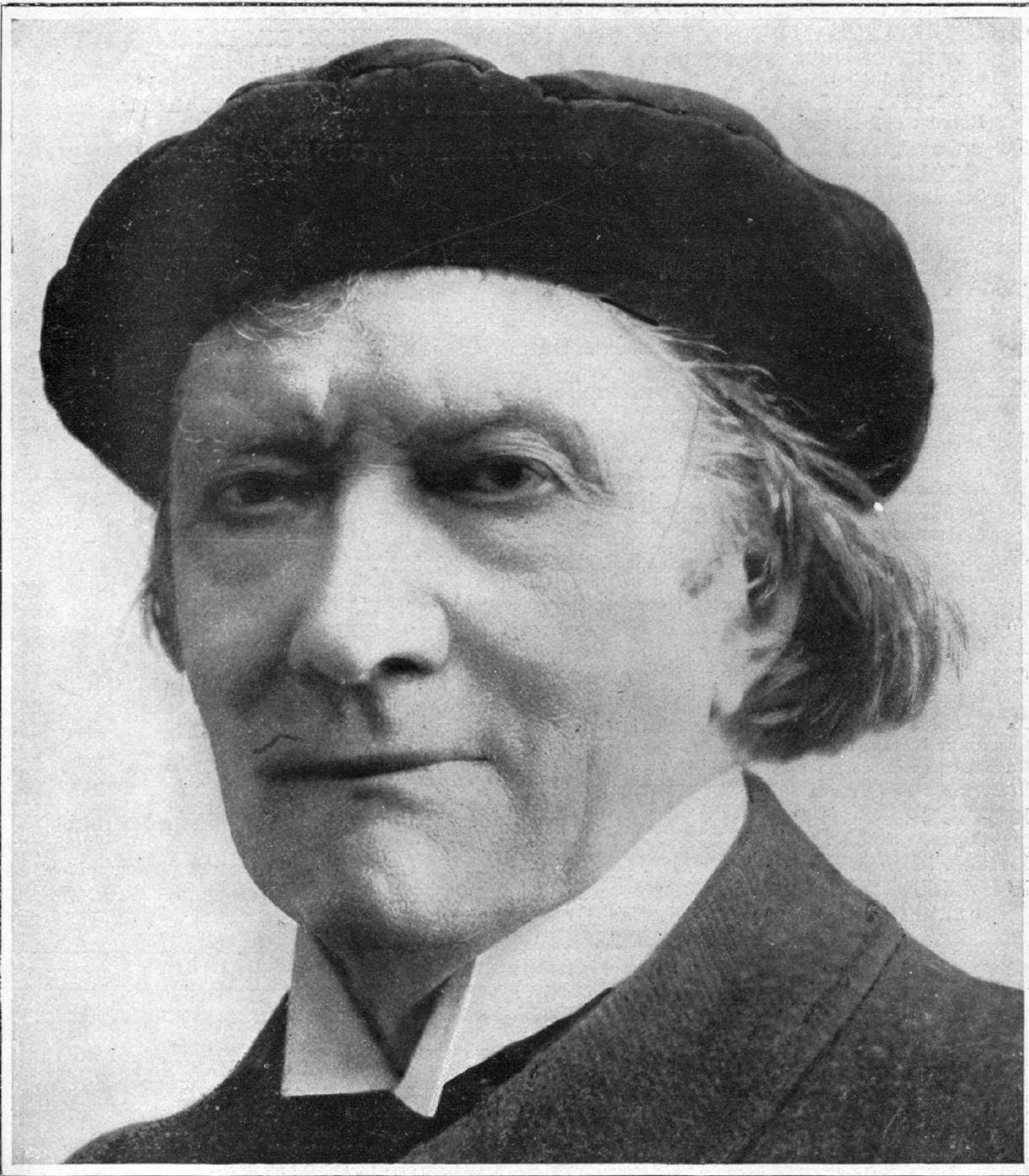


3<sup>me</sup> Année — N<sup>o</sup> XXXV

15 Décembre 1907

# Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & Cie, 90, Av. des Champs-Élysées  
Abon<sup>ts</sup> : 12 Fr. Étr. : 18 Fr. 528-64, 528-66, 528-68  
Charg<sup>e</sup> d'adresse 0 fr. 50 Publicité : Huguet, Minart & C<sup>ie</sup>, 11, boulevard des Italiens



M. VICTORIEN SARDOU

(Cl. P. Boyer.)

Le célèbre académicien, dont le théâtre de la Porte-Saint-Martin joue une pièce nouvelle : *L'Affaire des Poisons*, est le doyen de nos auteurs dramatiques et son admirable bagage théâtral ne compte pas moins de soixante-quinze pièces. (Voir notre article, page 597.)

# SOMMAIRE

Vol. 35, 3<sup>e</sup> année : 15 Décembre 1907

<b>Frontispice</b> : VICTORIEN SARDOU.	581
<b>L'INDE SANGLANTE</b> , par MAURICE LEVEL (18 photographies et 2 dessins de Loévy).	583
GRANDS FAITS : 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 1907.	593
THÉÂTRE ET MUSIQUE : 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 1907.	595
<b>CINQUANTE ANS DE THÉÂTRE : LA VIE DE VICTORIEN SARDOU</b> , par HENRI DUVERNOIS (51 photographies, 2 dessins de RENÉ LELONG, 1 planche de DE LOSQUES et 1 reproduction d'un portrait à la plume par M <sup>lle</sup> BLANCHE PIERSON).	597
<b>LE CORPS HUMAIN, AQUARIUM MARIN</b> (3 photographies, 2 dessins de LUCIEN RUDAUX et 2 compositions).	609
<b>Page Comique</b> : <b>LE TOURNANT DANGEREUX, OU LES POLICEMEN-</b> <b>SIGNAUX</b> , par W. HEATH ROBINSON.	616
VIE SOCIALE : 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 1907.	617
CURIOSITÉS : 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 1907.	618
<b>LE BANQUET DES AMBASSADEURS BARBARES CHEZ L'EM-</b> <b>PEREUR JUSTINIEN</b> , par GEORGES ROCHEGROSSE (hors-texte en 3 couleurs)	619
Tous LES SPORTS : 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 1907.	621
<b>ALLEZ, MESSIEURS!</b> par J. JOSEPH-RENAUD (19 photographies).	623
<b>LES BOUCANIERS, PROFESSEURS D'ÉNERGIE</b> (8 dessins et estampes et une carte).	630
<b>LE VOLEUR INVISIBLE</b> , nouvelle inédite de WILLIAMSON, traduite de l'an- glais par L. RILLIER (4 dessins de GEORGES CONRAD).	639
<b>Notes des Éditeurs.</b>	652
<b>TOUT CE QUI PEUT DEVENIR BOUTEILLE</b> , par JULES BERTAUT (25 photographies).	653
<b>SON EXCELLENCE DOMINIQUE</b> , pièce inédite en 1 acte de JEAN THOREL (5 dessins de Loévy).	657
<b>Supplément d'Art en couleurs</b> : <b>ERNEST HÉBERT</b> , par J. DES GACHONS (8 repro- ductions de tableaux).	671
LETTRES ET ARTS : 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 1907.	679
A TRAVERS LE GLOBE : 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 1907.	681
ARMÉE ET MARINE : 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 1907.	682
<b>CANONS MONSTRES, BOULETS GÉANTS</b> , par CHARLES TORQUET (13 pho- tographies).	683
<b>A BON PHOTOGRAPHE, BON RAT</b> (5 photographies).	689
SCIENCE ET NATURE : 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 1907.	699
COMMERCE ET INDUSTRIE : 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 1907.	701
ÉLÉGANCES : 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 1907.	702
<b>NOTRE-DAME DE HONFLEUR</b> , poésie inédite de M <sup>lle</sup> LUCIE DELARUE-MARDRUS (1 photographie).	703
<b>LES VIEILLES CLOCHES</b> , poésie inédite de CHRISTIAN-FROGÉ (1 photographie).	704
<b>L'HALLUCINATION DE MONSIEUR FORBE (suite)</b> , roman inédit de JULES PERRIN (4 dessins d'ANTONY TRONCET et d'AUG. LEROUX).	705

*Les romans et les pièces de " Je sais tout " peuvent être mis entre toutes les mains*

Parmi les Nouvelles et Romans inédits que *Je sais tout* publiera en 1908 :  
**TÉNÈBRES**, par Victor Margueritte; **L'IMPULSION**, par Jules  
Claretie; **L'AIGUILLE CREUSE**, suite des nouvelles aventures  
d'Arsène Lupin, par Maurice Leblanc; **LA CHAMBRE AU JUDAS**, par  
Ch. Foley; **L'HOMME QUI A VU LE DIABLE**, par Gaston Leroux. etc.

Nous sommes acheteurs du n° 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. — Tout numéro détérioré est remplacé gratuitement: il suffit de nous le retourner accompagné d'une carte postale pour prévenir l'administration.

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège*



senterait pour eux. Or, malgré tous les sacrifices et malgré toutes les précautions, cette éventualité redoutable faillit se réaliser dans le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il y a cinquante ans, en effet, la révolte dite « révolte des Cipayes » faillit priver l'Angleterre de sa plus belle colonie.

L'Inde constitue un vaste territoire de 3.500.000 kilomètres carrés, c'est-à-dire douze fois plus considérable que la France et égal à toute l'Europe continentale — la Russie non comprise. Cet immense pays peuplé de 240 millions d'habitants était, lors de la première insurrection, soumis à l'administration exclusive de la Compagnie des Indes. Il était exploité par elle comme une sorte d'entreprise financière et commerciale : de là, sans nul doute, vinrent les premiers excès, et les premières fautes. Il était malaisé, par ailleurs, d'administrer un pays immense, très éloigné de la Métropole, et où l'esprit mystique s'était développé mieux qu'en toute autre partie du globe. Presque tous les systèmes religieux s'y trouvent, en effet, représentés.

On y trouve, près du *Brahmanisme* qui fut la religion des Conquérants, le *Bouddhisme* qui en fut une modification, le *Djainisme*, le *Manékisme*, l'*Islamisme*, le *Sabéisme* (ou culte du feu), le *Judaïsme*, le *Christianisme* et une foule d'autres sectes, toutes également attachées à leur foi.

Pour se faire une idée de l'étendue des Indes, il suffira de dire que la superficie du Bengale est égale à celle de la Grande-Bretagne, et que sa population est au moins égale à celle des États-Unis et du Mexique réunis; que la présidence de Madras est aussi vaste que la Prusse et la Saxe; que la population du Sud et du Bendjab est égale à celle de l'Autriche; que Bombay et ses États représentent l'équivalent de l'Espagne, de la Hollande et de la Norvège; que la superficie du territoire feudataire égale celle des pays de la triple alliance auxquels on joindrait la Belgique et la Serbie; enfin, que les États de Rajpoutana et l'Inde centrale ont une population aussi nombreuse que celle de l'Autriche, et une superficie égale à celle de l'Allemagne!

Par quel prodige tant de peuples s'étaient-ils courbés sous la même domination? Indifférence, paresse?... De temps en temps on avait bien à réprimer des soulèvements dans quelque province, mais l'insurrection était vite réduite; les régiments de Cipayes et les troupes indigènes suffisaient à rétablir l'ordre un instant menacé.

Jusqu'en 1856, les Hindous avaient servi dans ces régiments avec un réel loyalisme et, avec leur appui, la Compagnie des Indes avait pu gouverner le pays.

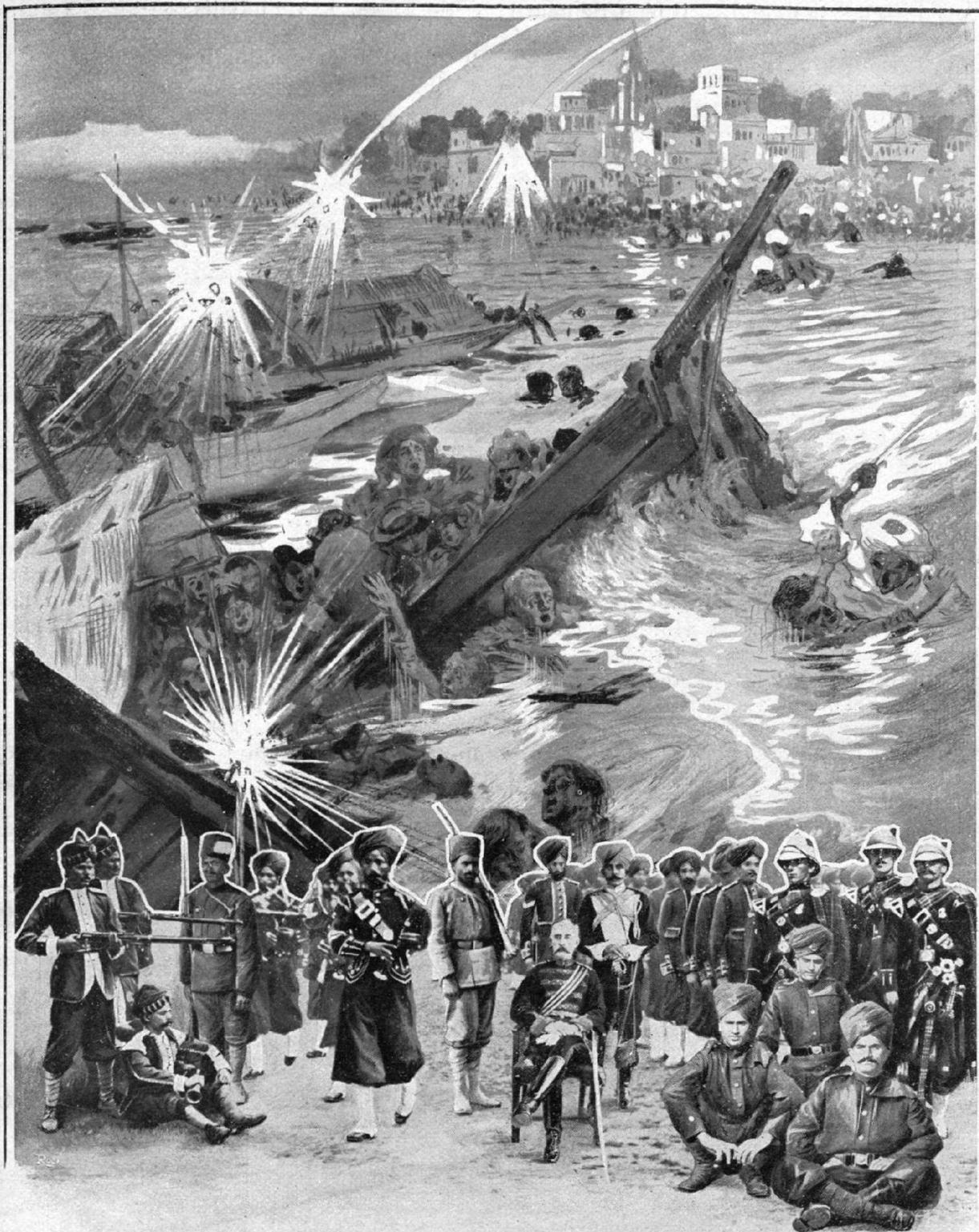
Pays difficile à régir entre tous, car si, en d'autres régions, c'est avec l'esprit religieux qu'il importe de compter, ici, l'esprit de caste primait encore l'esprit religieux. Les Indiens sont divisés en castes nettement séparées les unes des autres qui vont des castes supérieures, presque souveraines des Radjahs à celle des Parias, les plus humbles, les pauvres, les mendiants, qui, eux-mêmes ont créé dans leur sein d'autres castes : les plus misérables parmi les plus misérables. La fusion des castes est plus impossible à réaliser qu'une fusion de races. Un homme, mourût-il de soif ou de faim, ne saurait accepter la goutte d'eau ou le morceau de viande, tendus par un homme d'une caste inférieure à la sienne. Pour mieux prouver la force de ce préjugé, il suffira de dire que les ouvriers qui travaillent sur des chantiers vont chercher de l'eau dans une sorte de guérite où un homme leur tend un verre par une ouverture si étroite qu'il est impossible de distinguer les traits de son visage — *afin que l'ouvrier ne puisse pas voir qu'il reçoit sa boisson de la main d'un homme qui n'est pas de sa caste!*

## DES VIOLENCES QUI EN PROVOQUENT D'AUTRES

La Compagnie des Indes ne sut pas tenir compte de ce préjugé : Les événements les plus redoutables devaient bientôt éclairer la nation sur ce point.

Pourtant si la faute commise s'était bornée là, la rébellion eût peut-être pris un caractère moins sauvage et moins désespéré. Aux causes d'ordre moral s'en joignirent d'autres, d'ordre religieux et politique. Si la révolte de 1857 ne fut pas une sorte de guerre sainte, par son esprit même, elle en prit tous les caractères par son acharnement, et les Hindous se vengèrent avec une cruauté sans pareille des humiliations et des punitions que leur avaient, durant près de cinquante ans, infligées les Anglais.

On peut d'autant mieux avouer les fautes de la Compagnie des Indes, que depuis lors, l'Angleterre s'est efforcée d'adoucir le sort des vaincus. Cette Compagnie invoqua pour sa défense la mauvaise volonté des administrés, la difficulté de faire rentrer l'impôt, la nécessité de mener les Hindous avec une main de fer. Ces considérations



LE PLUS GRAND CRIME DES RÉVOLTÉS. — LES PRINCIPAUX UNIFORMES DE L'ARMÉE DES INDES.

*Désespérant de vaincre les défenseurs de Delhi, Nana Sahib feignit de leur offrir la vie sauve, sans condition, puis les fit massacrer dans les barques qu'il avait mises à leur disposition pour faciliter leur exode.*

*Même dans les troupes indigènes, on trouve un pittoresque mélange des costumes anglais et des vêtements indiens.*

seraient-elles justifiables, il n'en demeure pas moins que certaines rigueurs — étaient pour le moins inutiles.

La bastonnade était d'un usage commun. Souvent, on rangeait des hommes en longues files, après leur avoir placé sur la nuque de lourdes pierres qui les obligeaient à courber la tête durant des heures; parfois on leur attachait la tête à la cheville à l'aide d'une courroie serrée.

Il convient de noter que ce furent là des faits réels mais isolés, et il serait injuste de rendre responsable tout un peuple de la cruauté de quelques-uns de ses enfants.

Aussi bien, dès 1856, les événements allaient-ils se précipiter et les atrocités commises de part et d'autre pouvaient-elles faire présager ce que serait la grande conflagration.

Dans des postes éloignés, des officiers furent massacrés par leurs soldats; des femmes européennes furent assassinées, et leurs corps coupés en morceaux. A ces atrocités le Gouvernement de la Compagnie des Indes répondit par des exécutions en masse. Ces premières violences en devaient engendrer

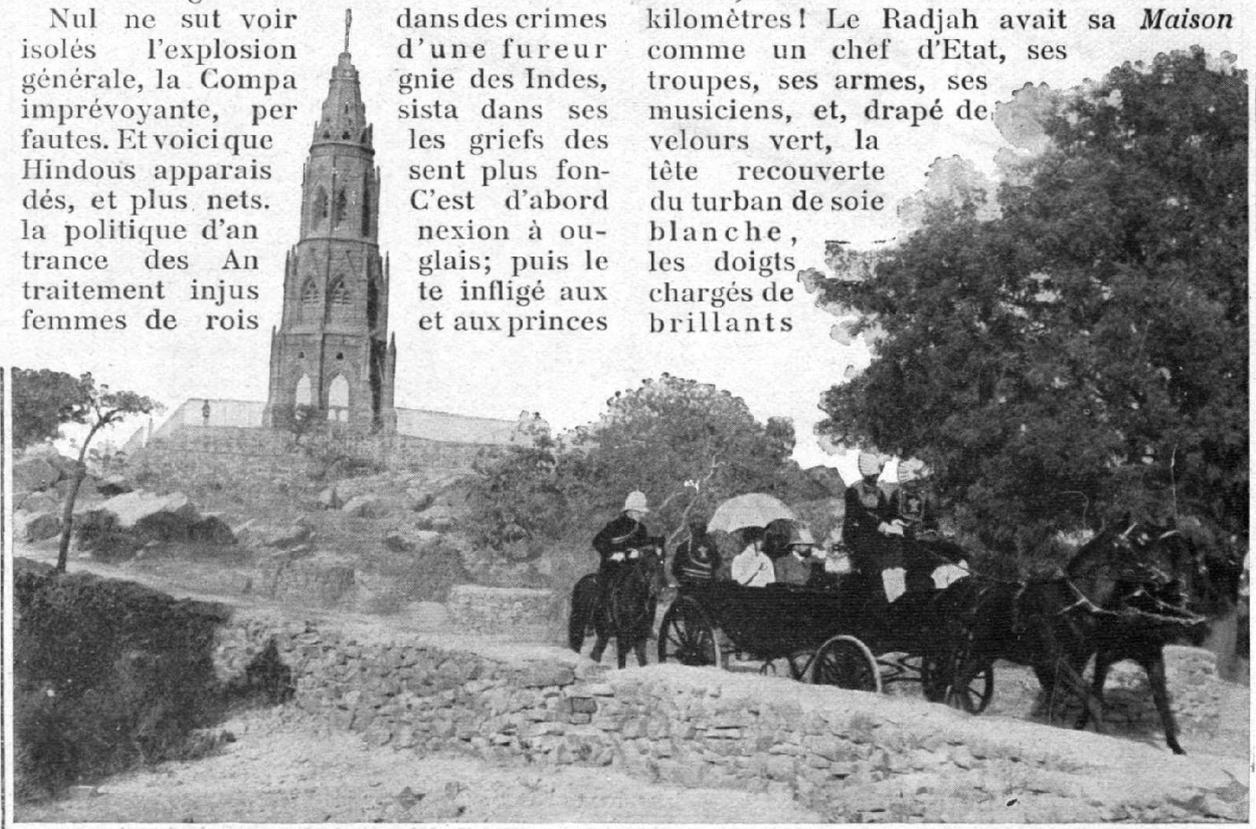
Nul ne sut voir isolés l'explosion générale, la Compagnie imprévoyante, par fautes. Et voici que Hindous apparais-  
dés, et plus nets. la politique d'an-  
trance des An-  
traitement injus-  
femmes de rois

dans des crimes  
d'une fureur  
gnie des Indes,  
sista dans ses  
les griefs des  
sent plus fon-  
C'est d'abord  
nexion à ou-  
glais; puis le  
te infligé aux  
et aux princes

dépossédés. Les Radjahs eux-mêmes qui, pendant longtemps, avaient subi sans se plaindre la domination de l'Étranger, sentirent leurs bien menacés.

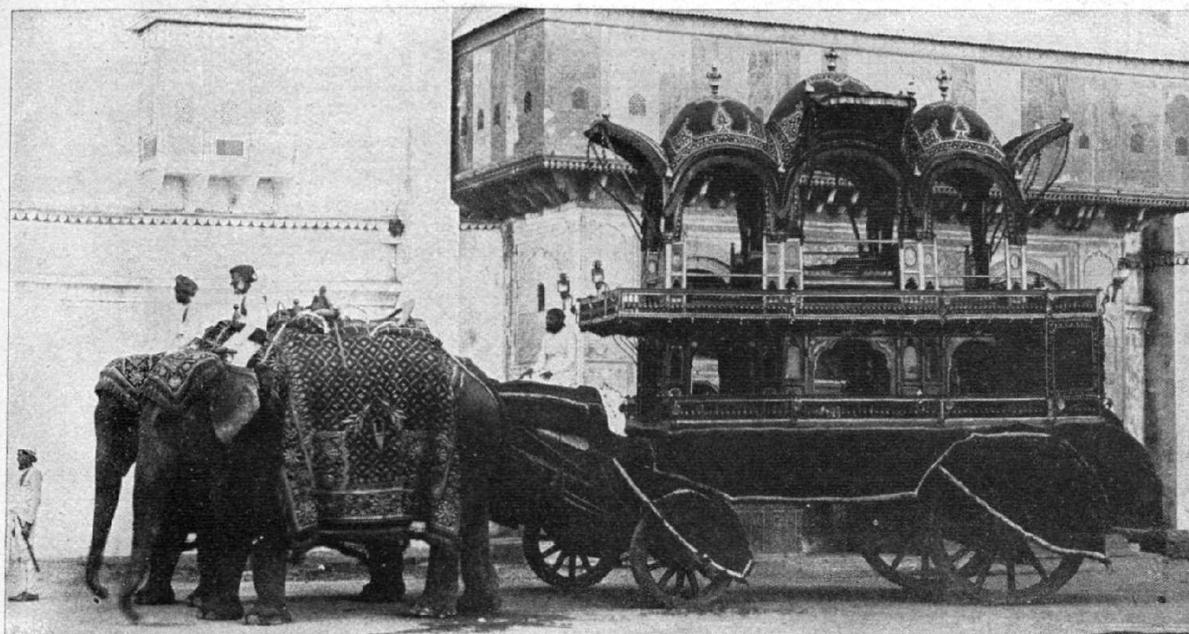
## MAHARADJAHS, RADJAHS ET PAUVRES FONT CAUSE COMMUNE

Jadis, maîtres de l'Inde, souverains véritables, ils voyaient leur fortune et leur autorité décroître chaque jour. Leurs palais constituaient, au temps de leur splendeur, de véritables villes. Un luxe sans pareil y régnait. L'or et les pierreries étincelaient partout. Des statues en métal précieux ornaient leurs appartements. Leurs trésors contenaient des richesses inestimables. Rien ne saurait donner une idée du faste de leur existence, des raffinements de leur luxe. *L'Enclos réservé* du Maharadjah de Travancore pouvait donner asile à 3.000 brahmes. Ils vivaient là nourris, logés: des piscines immenses étaient réservées pour leurs ablutions. Des troupeaux d'éléphants étaient à leur disposition, et, quand le Maradjah lui-même allait à une fête ou à la chasse, son escorte se déroulait sur des kilomètres! Le Radjah avait sa *Maison* comme un chef d'État, ses troupes, ses armes, ses musiciens, et, drapé de velours vert, la tête recouverte du turban de soie blanche, les doigts chargés de brillants



UN DEMI-SIÈCLE APRÈS LA RÉVOLTE

*Le Prince et la Princesse de Galles, au cours de leur voyage aux Indes, visitent le monument de Nicholson, élevé aux environs de Delhi, à la mémoire des soldats anglais morts en défendant la ville. De nombreux monuments expiatoires commémorent la révolte des Cipayes.*



LE CONFORT MODERNE AUX INDES

*Les princes indiens rivalisent de luxe. Le Maharajah de Travancore, quand il visite ses domaines, se fait transporter dans un spacieux véhicule dont la décoration intérieure représente une véritable fortune.*

vivait là, parmi le respect, l'adoration de ses sujets.

Cependant, le calme aurait pu durer longtemps encore, si un fait en apparence bien petit n'était venu donner un prétexte à l'insurrection.

Brusquement certaines allocations que les Cipayes touchaient depuis des années leur furent supprimées par la Compagnie des Indes. — On négligea, en les incorporant, de respecter comme il fallait les distinctions de castes, — enfin on leur donna à manger de la viande de porc, sans les en prévenir, — les obligeant ainsi au péché.

Petits griefs, en vérité, auxquels d'autres plus graves, allaient s'ajouter. Par quelle aberration voulut-on convertir les Cipayes au christianisme?... Des tentatives furent faites pour changer la croyance des soldats; des officiers, des colonels, des généraux s'immiscèrent dans des Sociétés dont le but évident, — sinon avoué, était de christianiser les Cipayes!

Mercenaires et princes qui, jusque-là, s'étaient en somme peu intéressés les uns aux autres firent cause commune : La révolte était prête.

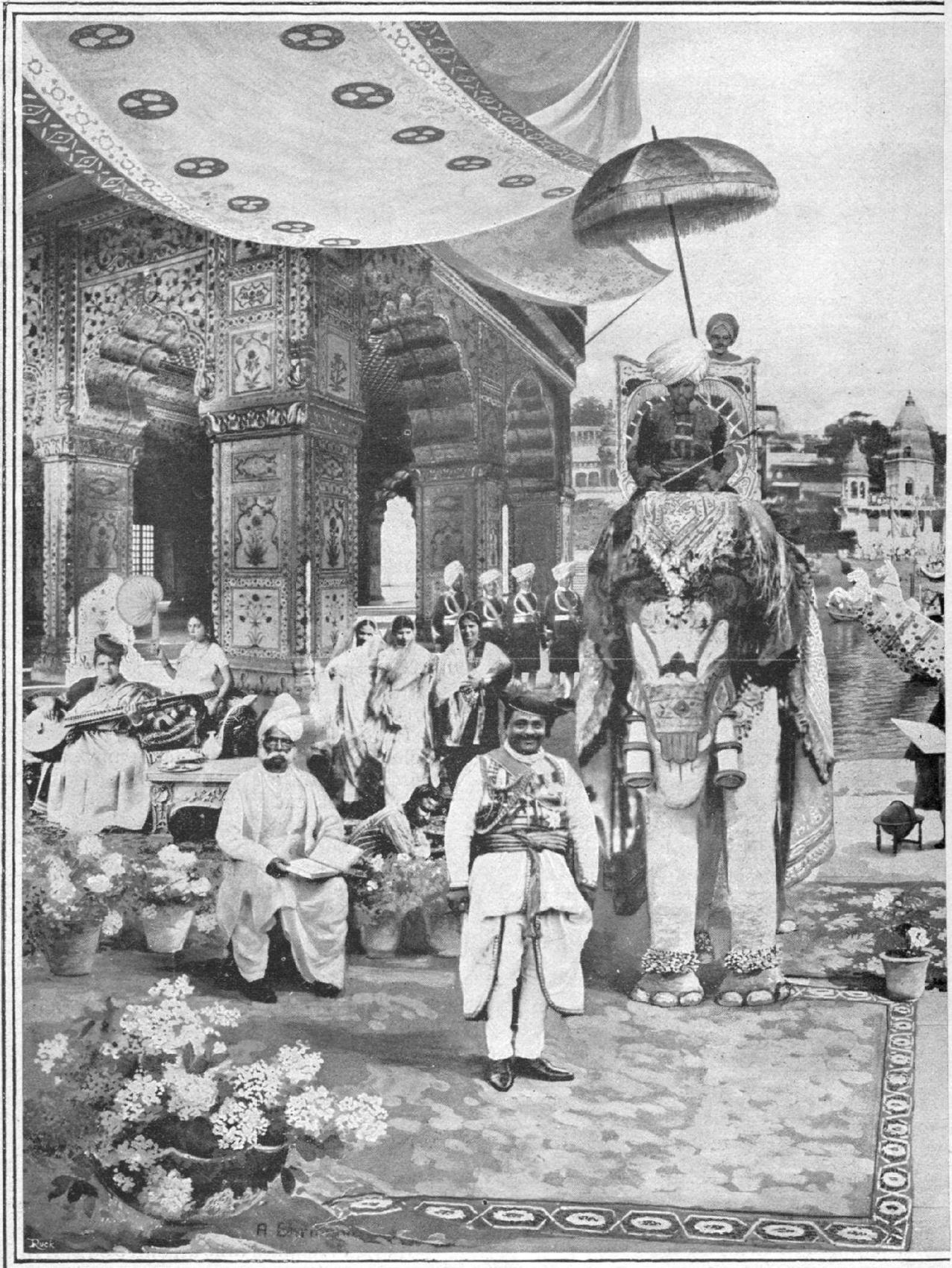
En janvier 1857, le 19<sup>e</sup> régiment indigène en garnison à Barrakpou refusa d'accepter des cartouches; trois mois après, le 34<sup>e</sup> indigène refusait de marcher après avoir

assisté à l'exécution d'un soldat fusillé pour avoir tiré sur un officier européen : ces deux régiments, le 19<sup>e</sup> et le 34<sup>e</sup> devaient former le noyau de la révolte.

Peu de temps après, en effet, la rébellion éclatait à Meerut. Un détachement de la 3<sup>e</sup> compagnie indigène à qui l'on venait de distribuer des cartouches qu'on était obligé de déchirer avec les dents, refusa de s'en servir. Sur 90 soldats à qui l'on donna l'ordre de tirer, 5 seulement obéirent. Les autres traduits devant une Cour martiale furent condamnés à des peines variant entre 5 et 10 ans de travaux forcés : deux jours plus tard, le 11<sup>e</sup> et le 20<sup>e</sup> d'infanterie se mutinaient, massacrant leurs officiers, incendiant les casernes et les habitations européennes. On se mit à leur poursuite avec le 54<sup>e</sup>. Mais le 11 mai, ils entraient dans Delhi, anéantissaient le régiment chargé de les arrêter, et mettaient la ville à feu et à sang. Tous les Européens se réfugièrent dans la *Tour du Drapeau*. Il restait encore un espoir et une chance aux Anglais : seuls les Hindous avaient pris part à la Révolte. Les musulmans y demeuraient étrangers.

Le 12, la fusion s'opérait entre eux : L'Inde entière était soulevée.

On devait retrouver dans la suite la proclamation des chefs militaires dont voici les principaux passages :



DANS LE PALAIS

*La plupart des radjahs jouissent de revenus considérables qui leur permettent de mener un train plus luxueux que leurs prédécesseurs, ruinés par les guerres intestines. L'un d'eux, le sultan d'Hyderabad, passe pour être l'un des hommes les plus riches du monde ; la parure de chacun de*



D'UN RADJAH

*ses éléphants de parade vaut plus d'un million. Ces princes entretiennent d'innombrables courtisans, danseurs, lutteurs, acrobates, et des astrologues étudient à leur profit le cours des astres du haut d'observatoires entretenus à grands frais.*

« Que tous les Hindous et Mahométans sachent que les Européens sont unis dans le but de priver l'Armée de sa Religion et de rendre par force tous leurs sujets chrétiens. C'est d'après les ordres absolus du Gouverneur général qu'on a distribué des cartouches faites avec de la graisse de porc et de bœuf.

« C'est pourquoi dans l'intérêt de la foi nous nous sommes concertés et nous n'avons pas laissé en vie un seul infidèle de cette place. Nous avons rétabli l'Empereur de Delhi sur sa promesse que toutes les troupes qui tueront leurs officiers européens et qui lui engageront leur foi recevront une solde double.

« Il est nécessaire que les Mahométans et les Hindous soient unis dans la lutte. — Partout où les arrangements convenables auront été pris, ceux qui auront rendu service seront placés dans les postes élevés.

« Faire circuler des copies de la présente proclamation partout où cela sera possible, c'est aussi important que de frapper avec le sabre. »

La révolte gagna de proche en proche. Le 1<sup>er</sup>, le 53<sup>e</sup>, le 56<sup>e</sup> d'infanterie du Bengale envoyés sur Delhi se mutinèrent et rebroussèrent chemin. La ville restait au pouvoir des révoltés; 250 Européens enfermés dans l'hôpital allaient subir l'assaut de 12.000 forcenés.

La patience, la passivité des Hindous étaient mortes. Les sages eux-mêmes, ces sages sans pareils dont la parole était écoutée à l'égal d'un oracle, se joignaient aux révoltés.

Oubliées aussi, — pour un instant, — les vieilles coutumes si chères; la bénédiction des eaux du Gange, le fleuve sacré, près des granits de Ben Ares :

Toute la vie spirituelle de l'Inde semblait s'être arrêtée. Toutes les forces de ce peuple étaient tendues vers la résistance suprême.

Nana Sahib conduisait les révoltés, dont le premier but était le massacre de tous les Européens de Delhi.

En trois semaines, les Anglais laissèrent 158 morts dans les retranchements, soit les deux tiers environ de leur effectif. Enfin, le 26 juin, les Hindous, désespérant de prendre les Anglais par la force, résolurent de les vaincre par trahison. Le frère de Nana Sahib, Baber-Dutt, vint en parlementaire trouver le général Wheeler qui dirigeait la résistance, et lui offrit, pour lui et les siens, la vie sauve et la liberté, — à la

condition qu'il abandonnât son poste en ruine. Le général accepta. Une escorte vint prendre les Anglais à la sortie des retranchements. Mais au moment où les Européens montaient dans les barques mises à leur disposition par Nana Sahib, un feu terrible, parti de la rive opposée, les décima. Le massacre dura pendant tout le jour, une barque montée par le général et quelques officiers opposa une résistance désespérée. Seules les femmes furent épargnées... on leur réservait d'autres supplices. Toutes celles qui échappèrent furent emprisonnées dans des cachots privés d'air et de lumière.

Cependant, des renforts mandés de toutes parts venaient au secours des assiégés de Delhi. Lorsqu'ils arrivèrent sous les murs de la ville, quelques femmes emprisonnées vivaient encore. Le premier coup de feu tiré par les Anglais fut le signal de leur assassinat, mais Delhi était toujours aux mains des rebelles.

Le siège dura environ quatre mois, et les Anglais ne franchirent la première poterne que grâce à l'héroïsme du lieutenant Salkeld qui plaça contre la porte principale deux sacs de poudre et les fit exploser à ses pieds.

Enfin, le 20 septembre le drapeau de la Grande-Bretagne flotta de nouveau sur la ville. Ce siège coûtait aux Anglais 1.718 hommes et 61 officiers. La reprise de Delhi devait marquer la fin de la révolte. Les Hindous pris les armes à la main furent exécutés en masse; certains furent attachés à la gueule des canons : suivant une expression sauvage, on noya l'insurrection dans le sang.

Pourtant à aucun moment depuis le calme ne redevint complet.

**L'AVENIR SERA-T-IL AUSSI TERRIBLE QUE LE FUT LE PASSÉ?**

De nombreuses raisons empêchent, en effet, une pacification définitive. Si les radjahs ont conservé des fortunes immenses, si les Anglais, instruits par l'expérience, s'efforcent de se montrer tolérants à l'égard des vaincus, dans ce pays immense, à la population très dense, la misère est profonde, la famine constante, et près des palais somptueux des radjahs, dans les plus grandes villes, journallement des hommes, des femmes, des enfants meurent de faim. Les décès se produisent dans la caste misérable, en si grand nombre, qu'on doit brûler les corps pêle-mêle sur des bûchers.



LES CASTES AUX INDES

Aux portes de l'opulente ville qu'est Madras, vivent des colonies de pauvres pêcheurs qui s'estiment fort heureux quand leur rude labeur leur rapporte quelques sous à la fin de la journée.



LA FORCE DU PRÉJUGÉ

Dans les villes où Musulmans et Hindous vivent côte à côte, les marchands d'eau potable débitent leur liquide par une lucarne pour chaque religion. Le buveur est ainsi censé ignorer le degré de leur caste.



LES HORREURS DE LA FAMINE ET DE LA PESTE

Les décès se produisent en si grand nombre pendant les périodes de grandes calamités, qu'on est contraint de brûler, pêle-mêle, sur des bûchers dressés en pleine rue, les corps des parias. Les cadavres des gens riches sont incinérés plus solennellement. On calcule que la peste aura fait aux Indes cette année plus de 200.000 victimes, sans compter celles que la famine a également à son actif. Malgré ces véritables hécatombes, la population de l'Inde est une des plus denses du globe.

Depuis quelque temps les nouvelles deviennent de nouveau inquiétantes. Dans les premiers jours d'octobre, de sanglantes émeutes se sont produites à Calcutta. Les Hindous réclament le renvoi du vice-roi et l'établissement d'un gouvernement autonome.

« Il est extraordinaire, écrivait il y a quelques semaines une revue anglaise, que cent cinquante ans n'aient en aucune manière augmenté l'influence morale de l'Angleterre sur l'Inde. »

Des journaux tels que le *Morning Post* ne craignent pas de dire :

« Si l'on ne fait pas face, sans délai, aux difficultés de la situation, il sera trop tard. »

Peu à peu, les troupes, au loyalisme des-

quelles on s'était remis à croire, échappent à leurs chefs. Les officiers anglais ne se cachent pas pour dire qu'ils ne sont plus sûrs des Cipayes.

L'Angleterre devra-t-elle voir encore les atrocités de la révolte d'il y a cinquante ans?... Il est impossible de le prévoir, comme il est impossible de prévoir quels résultats une pareille éventualité amènerait pour la paix du Monde. Edouard VII, roi d'Angleterre, empereur des Indes, connaîtra-t-il des horreurs pareilles à celles de la révolte des Cipayes? Pour la grandeur de son règne et la sécurité du Monde, il faut souhaiter que sa sagesse ait raison de l'énervement de tout un peuple.

MAURICE LEVEL



LE DERNIER MOT DE LA CIVILISATION

*Si les Radjahs consentent à se faire photographier aux Indes par leurs amis les officiers anglais, dans leur costume national, ils ne craignent pas, comme on peut le voir à droite, d'endosser la redingote et de coiffer le haut de forme au cours de leurs voyages en Europe.*



SON EXC. ALLEN DE SALAZAR, ministre des affaires étrangères du royaume d'Espagne, accompagnait ses souverains pendant leur voyage en France (28 octobre) et a eu une entrevue avec son collègue de France.



S. A. I. LE PRINCE MOHAMED RECHAD, héritier présomptif de Turquie.



S. A. I. LE PRINCE YOUSOUF, second héritier présomptif de Turquie.



LORD CROMER, qui gouverna l'Égypte et dont la retraite fit grand bruit, se voit conférer le titre de bourgeoisie par la Cité de Londres et décerner des honneurs que l'Angleterre ne marchandait jamais à ses bons serviteurs.

Ces deux portraits, dont le premier n'avait jamais été publié, sont extraits du livre *Constantinople aux derniers jours d'Abdul-Hamid*, par M. Paul Fesch, qui paraît le 15 novembre, illustré de très nombreux documents originaux.

SUITE DE NOTRE ACTION MILITAIRE AU MAROC



LE CAPITAINE ILHER, du 1<sup>er</sup> chasseurs, tué par surprise dans une reconnaissance près de Casablanca (19 octobre.)



Marius Kunzer assassiné près de Casablanca Le corps de M. Kunzer rapporté à Casablanca.

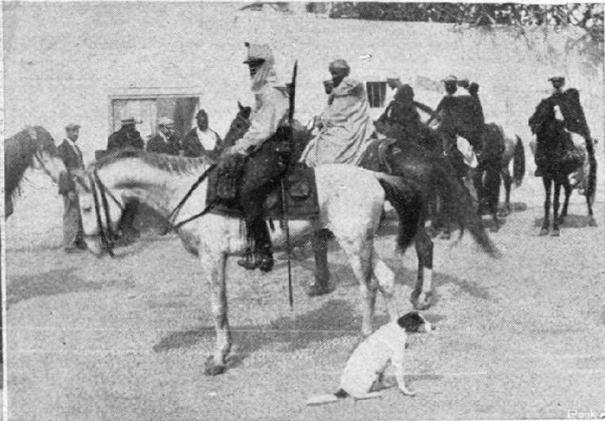


LE VÉTÉRINAIRE MALVAL qui soutint le cap. Ilher blessé et lui permit de commander sa compagnie jusqu'à son agonie.

LA SURPRISE DU 19 OCTOBRE. — Un jeune Français, M. Kunzer, récemment arrivé à Casablanca, s'étant ouvert dans la campagne, y fut assassiné le 18 octobre le lendemain une reconnaissance partit sous le commandement du colonel du Fretoy. A 6 kilomètres de la ferme Alvarez, elle se heurta à un gros de cavaliers qui s'enfuirent après avoir tiré sur nos soldats. Aux environs de Taddert, nouvelle attaque, meurtrière celle fois. Le capitaine Ilher du 1<sup>er</sup> chasseurs et le cavalier Jardery furent tués ainsi qu'une vingtaine de chevaux. Quinze soldats furent blessés. Le corps décapité de M. Kunzer fut retrouvé derrière un buisson d'aloès.



LE MARCHÉ A CASABLANCA. — Les affaires reprennent sur la place de Casablanca. C'est l'accalmie, c'est peut-être la paix définitive. Les blés, venus de l'intérieur, s'étalent sur les pavés irréguliers, en face des marchands accroupis et dont le sourire n'est pas pour rassurer.



LE CHASSEUR JADERY tué le 20 septembre pendant une escarmouche. Il avait été chargé d'accompagner au consulat les chefs marocains qu'on aperçoit au fond. Ce sont ces mêmes chefs, en dépit des conventions et du droit des gens, qui nous combattirent le lendemain.

LA TROISIÈME DOUMA. — La nouvelle loi électorale a fait élire une Douma toute différente des deux premières. La majorité est octobriste, c'est-à-dire constitutionnelle. Les partis de droite sont très renforcés.



La reine d'Espagne au bras du Président.



Le prince des Asturies présenté à M. Fallières.

LES SOUVERAINS ESPAGNOLS A PARIS. — Le 28 octobre, sont arrivés à Paris « incognito » Alphonse XIII et la reine d'Espagne, accompagnés de Son Excellence Allen de Salazar, ministre des affaires étrangères (nous donnons son portrait, p. 593), de Mme la duchesse de San Carlos, grande-maitresse du Palais, du duc d'Albe, du duc de Santo Mauro, grands du royaume, du marquis de Torrecilla, grand-maitre de la Cour, du colonel comte de Grosse, aide de camp de Sa Majesté. Les souverains se rendaient en Angleterre au mariage du prince de Bourbon et de la princesse Louise de France, dont nous donnons le portrait page 702. Le soir de leur passage à Paris, ils ont dîné à l'Elysée. Une soirée artistique avait été organisée. En sortant de l'Elysée, ils gagnèrent directement la gare des Invalides d'où ils partirent pour Cherbourg. Là, une manœuvre de torpilleurs eut lieu en leur honneur. (29 octobre).

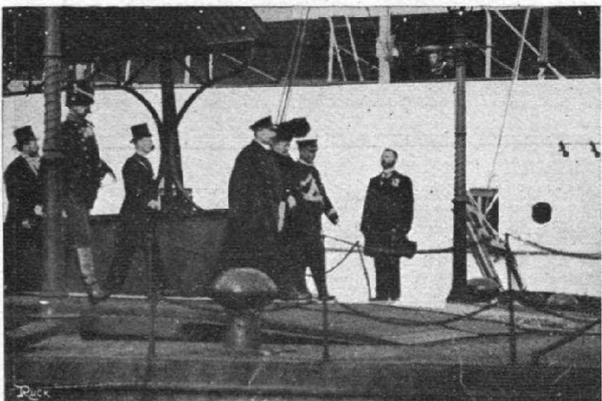


The « Trust of America ».

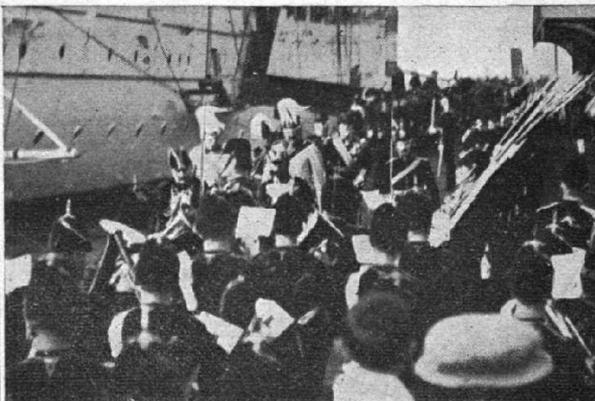


Le Wall-Street — la Bourse américaine.

NEW-YORK MANQUE D'OR. — A la suite de la déconfiture de la « Knickerbocker bank », le marché financier américain a été fortement ébranlé. Une panique se déclara le 22 octobre parmi les déposants des caisses d'épargne, et tous les établissements de crédit furent assaillis par une foule anxieuse. Si bien que l'or vint à manquer et que les banques durent en faire venir d'Angleterre et d'Allemagne. Nous reviendrons dans notre prochain volume sur cette passionnante question des grands krachs.



Guillaume II s'embarque.

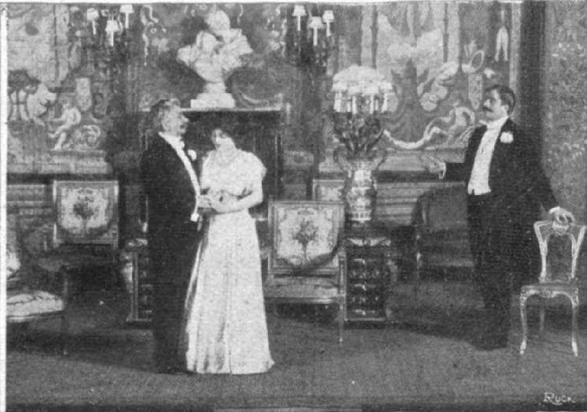


Arrivée de Guillaume II à Portsmouth.

LE VOYAGE DE GUILLAUME II EN ANGLETERRE. — Le 11 novembre, l'empereur, parti de Flushing sur le *Hohenzollern*, est arrivé à Portsmouth où il a été reçu par l'amiral Beresford. Une brume épaisse retarda le débarquement. Guillaume II et l'Impératrice sont reçus à Windsor par le roi Edouard VII. Après une courte visite à Londres, le Kaiser se rendra à High Cliffe Castle, près de Christ Church, mis à sa disposition par Sir Alfred Cooper. Ce château est situé sur la côte sud, en face des « Aiguilles »; les terrains d'alentour sont très boisés; le séjour est ravissant. L'Empereur demeurera sans doute au château de High Cliffe une quinzaine de jours, puis il retournera directement en Allemagne.



Mme Yvette Guilbert Max Dearly



M. Noblet Mme Marthe Régnier M. Louis Gautier

UNE SCÈNE DE *l'Amour en banque*, comédie de M. Artus qui remporte un vif succès aux Variétés. Deux anciennes étoiles du café concert, Mme Yvette Guilbert et M. Max Dearly y sont particulièrement amusants; autres excellents interprètes: Brasseur, Guy, Prince, Milles Diéterle, Leberg, Dorlac. Cl. P. Boyer.

UNE SCÈNE DE *Patachon*, comédie en 4 actes de MM. Maurice Hennequin et Félix Duquesnel. Interprètes MM. Noblet, Lérand, L. Gauthier, Joffre, Levesque, Mmes Marthe Régnier, Rosa Bruck, Cécile Caron, de Mormand, Ellen Andree; presse favorable sauf la catholique (Vaudeville, 23 oct.)



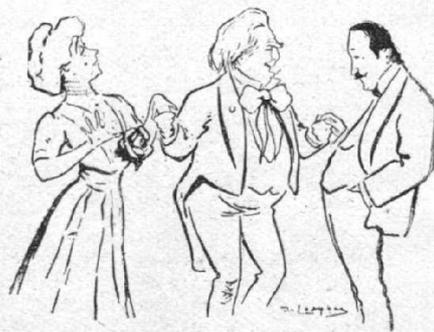
de Max J. Coquelin Dorival

LE MANTEAU DU ROI, fantaisie de De Losques, d'après une scène de la pièce en vers de Jean Aicard (musique de scène de J. Massenet), interprétée par MM. de Max, Jean Coquelin, Dorival, Péricaud, Monteux, Jean Dulac, Mmes Mellot, Lierny, Chapuis, (Porte Saint-Martin, 22 oct.) Christian, prince sanguinaire, devient, après un cauchemar, un bon roi. Presse aimable.



Dumény Mlle Sylvie

SCÈNE DE *Son père*, comédie en 4 actes d'Albert Guinon et Bouchinet qui remporte un gros succès à l'Odéon le 31 octobre, avec MM. Dumény, Calmettes, Capellani, Mmes Sylvie, Dux, Herwich, Cassiny.



Mlle Lender Dubosc Tarride

SCÈNE DE *l'Eventail*, comédie en 4 actes de MM. Robert de Flers et G. de Caillavet (Gymnase, 29 octobre). Pièce légère, amusante. Succès. Presse très favorable. Interprètes MM. Tarride, G. Dubosc, H. Burquet, Mmes Marcelle Lender, Blanche Toutain, Jeanne Heller, Renée Felyne, etc.

Dessins de De Losques du Figaro.



LE MAÎTRE SAINT-SAËNS INAUGURE SA STATUE. — Saint-Saëns, un des bienfaiteurs de Dieppe à qui, il y a dix ans, a fait don d'un intéressant musée, a inauguré lui-même (31 oct.) la statue que la ville lui a offert, et qui, très ressemblante, est signée du maître sculpteur Marqueste.



M. GHEUSI du haut du toit de l'Opéra dont il était administrateur et qu'il va quitter, montre à M. G. Guiches, son collaborateur, la Comédie Française où se joue leur pièce *Chacun sa vie*.



UNE SCÈNE DU *Chemineau*, drame lyrique en 3 actes, poème de J. Richepin, musique de Xavier Leroux qui le 6 novembre remporte un joli succès à l'Opéra-Comique, grâce à Mmes Claire Friché, C. Thévenet, Mathieu Lutz et MM. Dufranne, Jean Périer, Salignac, Vieuille. (Cl. P. Boyer.)

L'Almanach des Spectacles. L'année 1906 de ce recueil, par A. Soubies, frontisp. de A. Lalauze, paraît ce mois-ci.



LE COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU a inauguré les Conférences *Je sais tout* par une poétique et vibrante causerie sur *Versailles*, où il a tour à tour évoqué les rois de jadis et chanté les paysages d'aujourd'hui.

(Dessin de Sem.)



Mlle JEANNE ROLLY, la délicieuse comédienne, si remarquée dans les *Liaisons dangereuses* de F. Nozière, dont l'adaptation de Choderlos de Laclos a fait courir tout Paris élégant au Théâtre Femina (12-16 octobre).

(Cl. P. Boyer.)



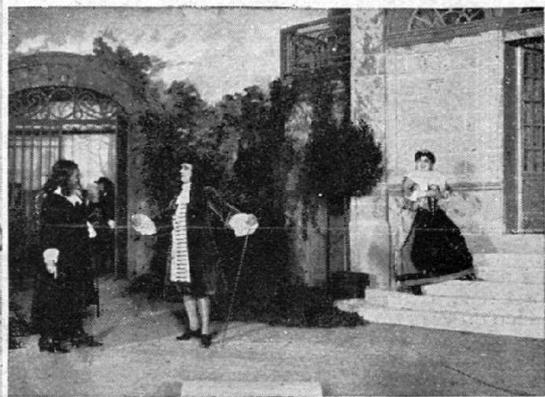
M. HENRY BERNSTEIN, vient de triompher à nouveau au théâtre de la Renaissance avec *Samson*, audacieuse comédie de l'argent; interp. MM. Guitry, Rousselle, Mme Simone Le Bary.

(Dessin de Sacha Guitry du "Gil Blas")



M. CODOMAT. Un héros de l'amusante comédie de Tristan Bernard, jouée avec succès au théâtre Antoine par M. Gémier (Codomat), en même temps que *l'Hommerouge* et la *Femme verte* de H. Delorme

(D. de Losques du "Figaro")



Les mortes du mois

MARIE SASSE, née à Gand, cél. cantatrice, déb. à l'Opéra à 18 ans (1860); principales créations: *Tannhäuser*, *l'Africaine*.

(Cl. Nadar.)

MME CROSNIER, la duègne célèbre, si remarquée dans *Germaine Lacerteux*, dans *l'Arlésienne*, etc.

(Cl. Nadar.)

RIP PAR LUI-MÊME. — Rip est l'auteur du *Cri de Paris*, revue des Capucines (Mmes Mealy, Spinelly).

DÉCOR DU PREMIER ACTE DE *TARTUFFE*, dans la curieuse reprise que l'Odéon vient de faire du chef-d'œuvre de Molière. Au lieu de jouer dans un seul salon, selon la tradition, Antoine a imaginé de multiplier les décors en suivant les nécessités du texte. M. Capus a inauguré ces reprs. par une jolie conférence. (Cl. Larcher.)



UNE DES CURIEUSES ATTITUDES DE LA LOIE FULLER dans la *Tragédie de Salomé* de R. d'Humière, jouée au Théâtre des Arts.

(Cl. Manuel.)

M. EUGÈNE MOREL, l'un des auteurs (avec André de Lorde) de *Terre d'Epouvante*, drame violent, jouée au théâtre Antoine.

(Cl. Fémina.)

M. WILLIAM BURTEY, dont les tournées automobiles eurent tant de succès l'été dernier et qui est célèbre par ses imitations.

(Cl. Valet.)

Fursy Miles Bl. Toutain Sylvie  
MIDINETTE en répétition. — Mlle Sylviac la comédienne connue est l'auteur d'une piquante comédie *Midinette*, qu'elle a joué elle-même avec Mlle Toutain chez le chansonnier Fursy.



LE PASSÉ

*Nous avons tenu à montrer, dessin et de cette photographie, rager les jeunes dramaturges. adolescent, travaille àprement Napoléon; en bas, au dans la magnifique allée des Sphinx*

LE PRÉSENT

*par la juxtaposition de ce une antithèse propre à encour. En haut, Victorien Sardou, dans sa mansarde du quai comble des honneurs, se promène de sa propriété de Marly-le-Roi.*

## Cinquante ans de Théâtre

### LA VIE DE VICTORIEN SARDOU

**Peu de carrières littéraires peuvent être comparées à celle de Victorien Sardou qui vit sa première pièce reçue en 1853 et dont l'activité ne se démentit pas depuis cette époque. La vie du doyen des dramaturges français est pleine d'anecdotes intéressantes et amusantes et montre l'énergie déployée dans la lutte par ce maître du théâtre contemporain** ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦



Un jour que M. Victorien Sardou recevait son historiographe, M. Hugues Rebell, il lui montra une aquarelle représentant le quai Napoléon et tout un coin du vieux Paris :

— Voyez, lui dit-il, voici la fenêtre de la mansarde où j'habitais. Sur ce pont, il y avait une marchande de pommes de terre à laquelle j'allais acheter tous les matins mon déjeuner. Appuyé à ce parapet, j'essayais d'attraper quelque poisson, mais je ne prenais rien. Un de mes voisins, plus chanceux, me di-

sait d'un ton méprisant : « Vous ne serez jamais un pêcheur ! » Évidemment, c'était désagréable, toutefois ce n'était pas un motif, comme on l'a prétendu, pour me suicider. Je n'en ai jamais eu l'idée...

Les débuts de Victorien Sardou furent cruels. Il commença par l'effroyable apprentissage de la misère, la vraie.

Ah ! cette jeunesse de Victorien Sardou ! Elle peut servir d'exemple aux débutants dans la rude carrière d'auteur dramatique. Fils d'un pauvre professeur, le jeune homme se destina tout d'abord à la médecine et suivit pendant dix-huit mois les

cours de clinique du Dr Lenoir à l'hôpital Necker. Puis il abandonna la médecine pour les lettres. Il écrivait les *Amis imaginaires* d'où furent tirés, plus tard, *Nos Intimes*; en même temps, il collaborait à un journal d'art dont le directeur était marchand de tableaux; la critique d'art n'était là que pour aider à la vente des toiles!

Aussi, après un premier article, le jeune homme abandonna-t-il cette collaboration pour écrire, à des prix dérisoires, dans d'obscurs dictionnaires. Il donna même, pour soixante-quinze francs par mois, des leçons de français à un jeune Egyptien récalcitrant! Ce fut à cette époque que le futur auteur de *Patrie* composait, dans la fièvre de l'enthousiasme, une extra-

ordinaire tragédie suédoise : *La Reine Ulfra* où, rapporte plaisamment M. Jules Claretie, « les vers étaient proportionnés à l'importance sociale des personnages; la reine parlait en alexandrins, les ministres en vers de dix pieds et le menu peuple s'exprimait en petits vers coupés! »

**L**A PREMIÈRE PIÈCE DE SARDOU EST SIFFLÉE PAR LES ÉTUDIANTS

Peu de temps après, la *Taverne* était reçue à l'Odéon dans les circonstances que voici : une actrice, M<sup>lle</sup> Bérengère, avisant le tas énorme de manuscrits qui sommeillaient sur la table du directeur, M. Vaës, dit en voyant la pièce du jeune Sardou :



VICTORIEN SARDOU

Presque tous les artistes qui ont eu ou ont encore un nom dans le théâtre moderne ont interprété les œuvres de Sardou. Je sais tout, qui a donné à ses lecteurs l'habitude de ces vues panoramiques obtenues grâce à d'ingénieux assemblages de documents, a réuni ici, autour du grand dramaturge, soit en costume de théâtre, soit en tenue de ville, les principaux interprètes des pièces du maître. On peut donc voir : 1. Sarah Bernhardt (Théodora). — 2. Céline Montaland (Les Bourgeois de Pontarcy). — 3. Le Bargy (Patrie). — 4. Léonide Leblanc (Patrie). — 5. Numa (Les Femmes fortes). — 6. Angelo (Séraphine). — 7. Marie Laurent (La Haine). — 8. Coquelin aîné (Thermidor). — 9. De Max (La Sorcière). — 10. Maria Legault (Madame Sans-Gêne). — 11. Paul Mounet (Patrie). — 12. Sarah Bernhardt (La Sorcière). — 13. Félix (Famille Benoiton). —

Clichés Reutlinger, Chabot, Paul Boyer et Bert, Tourtin, Carjat, Fraun et C<sup>ie</sup>, Ulric



ET SES INTERPRÈTES PRINCIPAUX

14. *Baretta* (Daniel Rochat). — 15. *Déjazet* (Monsieur Garat). — 16. *Samary* (Daniel Rochat). — 17. *Jeanne Essler* (Famille Benoiton). — 18. *Victorien Sardou*. — 19. *Brandès* (Patrie). — 20. *Pierson* (Rabagas). — 21. *Duquesne* (Madame Sans-Gêne). — 22. *M<sup>me</sup> Pasca* (Fernande). — 23. *Geoffroy* (Les Gens nerveux). — 24. *Zulma Bouffar* (Roi Carotte). — 25. *A. Brohan* (La Papillonne). — 26. *Lafont* (La Perle noire). — 27. *Sylvain* (Daniel Rochat). — 28. *Sarah Bernhardt* (Gismonda). — 29. *Dieudonné* (Les Pattes de mouche). — 30. *Lia Felix* (La Haine). — 31. *Fargueil* (Nos Intimes). — 32. *Got* (La Papillonne). — 33. *Dumaine* (Famille Benoiton). — 34. *Marie Magnier* (Belle-Maman). — 35. *J. Bernhardt* (L'Oncle Sam). — 36. *De Max* (Gismonda). — 37. *Céline Chaumont* (Divorçons). — 38. *Berton* (La Tosca). — 39. *Bartet* (Thermidor). — 40. *Réjane* (Madame Sans-Gêne).

Grob, van Bosch, Nadar, Disdéri, Studio, Lopez, Mathieu-Deroche, Mulnier, Erwin.



M<sup>me</sup> de Flers F. de Flers Pierre Sardou

M<sup>me</sup> Sardou Victorien Sardou

DANS LE

*Le maître passe la belle saison à Marly où, jadis, il s'enferme pour s'y livrer à des séances de y charme, en famille, les loisirs toujours régulier.*

*Le maître passe la belle saison à Marly où, jadis, il s'enferme pour s'y livrer à des séances de y charme, en famille, les loisirs toujours régulier.*

— Oh! la jolie écriture!

Vaës prend le manuscrit, en parcourt les premières lignes et s'y intéresse. M<sup>lle</sup> Bérengère lit par-dessus son épaule et s'enthousiasme :

— Il y aurait un travesti pour moi.

— Oui.

— Avec des bottes?

— Avec des bottes.

C'est ainsi, grâce à une obscure interprète, que la première œuvre de Victorien Sardou vit le jour. Malheureusement la direction de l'Odéon eut la fâcheuse idée d'ajouter au ti-



tre la *Taverne* ce complément : des étudiants. La Jeunesse du Quartier latin s'imagina que l'œuvre était dirigée contre elle et la siffla copieusement. La *Taverne* fut jouée trois fois, parmi les huées, et pendant cinq ans Sardou ne put se faire représenter nulle part.

Un ami lui offrit alors de lui donner une lettre de présentation pour Dé-

jazet : Sardou partit à Seine-Port où se trouvait l'actrice, emportant un *Candide* qu'il venait d'achever. Laissons ici la parole au maître lui-même qui nous conte ainsi ce charmant souvenir d'un premier sourire de la gloire.

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

*Victorien Sardou pratique avec la bonhomie la plus souriante l'art d'être grand-père. Et quelles belles « histoires » conte le puissant dramaturge à ses petits-enfants! On voit ici le maître, adossé à une statue de sa propriété de Marly, en « grande conversation » avec son petit-fils, François de Flers.*

Cl. Dornac



IL Y A QUARANTE ANS. VICTORIEN SARDOU AUX TUILERIES

*Après ses premiers succès, Victorien Sardou fut invité aux Tuileries et présenté à l'Impératrice par le surintendant des Beaux-Arts, M. de Nieuwerkerke. L'Impératrice avait pleuré à l'une des pièces de Victorien Sardou. Quelque temps après il était nommé chevalier de la Légion d'Honneur.*

— Depuis quatre ans que là *Taverne* était tombée, j'avais frappé inutilement à tant de portes ! J'étais excédé de démarches vaines, d'espairs trahis, et, enfin, à bout de patience, je pris donc la lettre que l'on m'offrait pour Déjazet et je partis à Seine-Port. Que de réflexions ne fis-je pas le long de la route. L'étrange démarche, après tout ! Et que je m'abusais peu sur le succès de mon entreprise ! Ce chemin-là, combien d'autres et dans la même intention, l'avaient dû faire avant moi, sans autre effet que de se rendre importun ! Pourquoi serais-je plus heureux ?

Aux premières maisons du village, des paysannes qui s'en allaient, leur panier sur la tête, me saluèrent comme une connaissance. Plus loin, un gros chien, étendu près d'une fontaine, vint amicalement me lécher la main. Un enfant m'indiqua la demeure de Déjazet. Cette grille là-bas, sur la place... Dieu sait avec quels battements de cœur je sonnai ! Personne ne vint et je m'aperçus que la grille n'était pas fermée. Tout semblait s'ouvrir devant moi comme au coup de baguette d'une fée. Une servante à tête blonde me cria de loin en souriant :

— Entrez dans le salon. Je vais prévenir Madame qui est au jardin !

Déjazet arrive, s'excuse en riant d'avoir les mains pleines de plâtre :

— J'étais occupée à réparer un mur !

Elle reçut *Candide* que la censure interdit et le remplaça par les *Premières années de Figaro* qui remportèrent un très gros succès.

## UN JUGEMENT TÊMÉRAIRE DE SCRIBE

Entre temps, Victorien Sardou avait écrit le *Bossu* (car la pièce qui porte le nom de Paul Féval fut écrite en collaboration avec Victorien Sardou), un *Bernard Palissy* refusé à l'Odéon, une *Fleur de liane* dont le manuscrit fut égaré à l'Ambigu. Mais le succès définitif est proche, l'écrivain apporte au Gymnase cinq actes : *Paris à l'envers*. Le directeur, Montigny, lui dit :

— Votre pièce est intéressante, mais révèle un auteur inexpérimenté. Voulez-vous que je la fasse lire à Scribe ?

Sardou acquiesce et la pièce revient avec cette annotation de Scribe : « Quel théâtre !... où allons-nous ? » Malgré cela, Montigny, recevant une nouvelle pièce de ce

débutant tenace, les *Gens nerveux*, l'adresse à Théodore Barrière qui propose à Sardou une collaboration et donne la pièce... au Palais-Royal ! Montigny se récrie, mais Sardou le calme :

— Voici trois actes que j'avais confiés à Fargueil pour les remettre au directeur du Vaudeville. Je viens de les reprendre et je vous les apporte.

C'étaient les fameuses *Pattes de mouches*.

— Cette fois, s'écrie après lecture, Montigny enthousiasmé, vous n'avez plus besoin de collaborateur !

Après la première qui fut triomphale, quelqu'un dit malicieusement à Scribe :

— Eh bien ! avez-vous toujours la même impression sur Victorien Sardou ?

— Je me suis trompé, confessa Scribe.

En effet, Scribe s'était trompé lourdement.

Les succès maintenant se succèdent, le nom de Victorien Sardou devient célèbre, s'impose à la foule. Déjazet joue avec Dupuis, *M. Garat*. Le Vaudeville donne les *Femmes fortes* et le Gymnase *Piccolino*, puis *Nos intimes* dont la grande scène effraya la censure au point que l'auteur dut aller la défendre.

— Je vais vous la jouer, dit-il aux censeurs.

Il ne les convainc qu'à moitié, puis il les entraîne à la répétition et arrache, enfin, le consentement souhaité. Le succès fut très grand. Un des spectateurs qui applaudirent le plus fut l'huissier du théâtre, M. Marécat :

— Sardou s'est vengé, dit-il à la sortie.

— Comment ?

— Je l'ai fait saisir jadis pour un billet de 300 francs qu'il ne pouvait payer ; il me prédit que, si « jamais il avait à mettre une « rosse » dans une pièce, il l'appellerait Marécat. Il a tenu parole, le personnage le plus acariâtre de *Nos intimes* s'appelle Marécat. Mais, ma foi, la pièce est si drôle que je ne lui en veux pas.

Viennent la *Papillonne* qui tombe à plat, puis se relève à la reprise, la *Perle noire*, les *Près-Saint-Gervais*, les *Ganaches*, les *Diables noirs* où pleura l'Impératrice. Quelques temps après Sardou était nommé chevalier de la Légion d'honneur, — il est aujourd'hui grand-officier, — le *Dégel*, *Don Quichotte*, les *Pommes du voisin*, les *Vieux garçons*, à la fin desquels l'auteur fut traîné sur la scène dans des ovations sans fin et enfin, le 4 novembre 1865, la *Famille Benoiton* faisait son apparition au Vaudeville.

Sardou avait écrit dans cette pièce un rôle, — celui de Fanfan Benoiton, — destiné à la petite Daudoir. Aux répétitions, chacun était d'avis de couper ce rôle et l'auteur lui-même hésitait quand il vit, dans la coulisse le pompier de service qui riait aux larmes :

— Ah! qu'il est drôle, s'écriait le soldat, qu'il est drôle ce crapaud-là!

— C'est le pompier qui a raison, s'écria Sardou; il représente le public!

Et Fanfan conquiert ainsi sa célébrité! La pièce eut une telle vogue que le directeur fit passer dans les journaux une note ainsi conçue : « Vu l'affluence des étrangers au bureau de location, on y trouvera un interprète ».

Le bruit fait autour de la *Famille Benoiton* n'est pas calmé que Sardou donne *Nos bons villageois*, autre triomphe, — on reprit dernièrement cette pièce à la Gaité. Les vigneronns de Marly-le-Roi crurent se reconnaître, mais la délégation qu'ils envoyè-

rent revint rassurée; il ne s'agissait pas de vigneronns mais de maraichers. Donc les habitants de Marly n'étaient pas visés, mais ceux de Bougival! La lutte continue, avec la censure pour *Maison neuve* où les censeurs crurent voir une attaque contre le gouvernement et avec la *Dévote* qu'ils s'imaginaient être une attaque contre l'Impératrice.

Au moment d'aller dîner en ville, Sardou est brusquement illuminé, un soir, par l'idée de son œuvre culminante *Patrie*, — dont il pensait tout d'abord faire un opéra. Il se retire à Marly et, au milieu de la neige, par un temps effroyable, il écrit ce beau drame en cinq semaines. Le soir de la première, Fargueil, effarée de son rôle, joua assez mollement le deuxième acte. Sardou, qui est un metteur en scène de premier ordre et exige de ses artistes du travail et de la conviction, lui dit brutalement :

— Ma chère, si vous



Clichés Dornac, Reutlinger, Liébert, Tourtin et Pierre Petit

VICTORIEN SARDOU A TOUS LES AGES

Nous avons tenu à donner, dans des dimensions progressives, les différents portraits de Victorien Sardou depuis l'âge de seize ans jusqu'à nos jours : on y verra que l'expression énergique et curieuse de la physionomie ne s'est point modifiée. (De haut en bas, Victorien Sardou à 16, 27, 30 et 32 ans; en bas, de gauche à droite, à 61 et 76 ans).



M<sup>lle</sup> Delvair

LA MISE

*Cette photographie est prise aux répétitions de Patrie, lors de la Comédie-Française qui mime et interprète*

jouez ainsi le troisième, vous tuez ma pièce. Vous avez été admirable hier, soyez-le aujourd'hui ou je ne vous le pardonne de ma vie.

Ce fut un triomphe.

Pendant la Commune, Fernande fut sur l'affiche du Gymnase. Puis, le maître écrivit le *Roi Carotte* (musique de Jacques Offenbach), qui fut pris pour une attaque contre l'empereur et le fameux *Raba-*



UN CONSEIL DU MAÎTRE

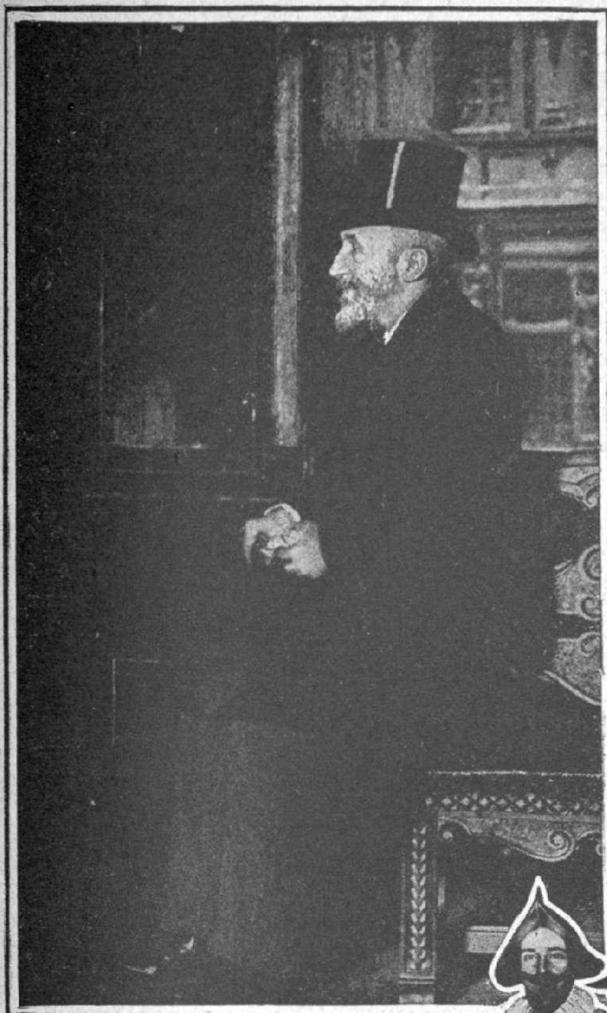
*Assistant aux dernières répétitions de la Savelli, de M. Max Maurey, Victorien Sardou indique à M<sup>me</sup> Réjane la façon de laisser tomber son éventail devant l'Empereur Napoléon III.*

V. Sardou Clichés Maïret, communiqués par L'Art au Théâtre

EN SCÈNE

*a été prise aux répétitions de la dernière reprise çaise. Victorien Sardou lui-même tous les rôles*

gas qui fut considéré comme une diatribe contre Gambetta ! La première de *Rabagas* est restée célèbre. On se battit dans la salle ; des journalistes exaspérés, comme Edmond About, ne parlaient de rien moins que de venir avec des revolvers, et la seconde représentation fut interdite par ordre de M. Thiers ; mais le général Lamirault, alors gouverneur de



DE « PATRIE »

M. Claretie

avec une ardeur passionnée, donne la réplique à M<sup>lle</sup> Delvair, la pathétique Dolorès de Patrie.

Paris, confisqua la lettre d'interdiction, laissa jouer le drame et les représentations suivantes se déroulèrent sans encombre.

La caractéristique de cette carrière est la lutte. L'auteur avait vaincu la misère, mais il ne pouvait point empêcher les personnalités de se reconnaître dans ses pièces, ni les malveillants de l'accuser de plagiat quoiqu'il leur répondit victorieusement.

C'est dans *Fédora* que parait le plus illustre des interprètes de Victorien Sardou, Sarah Bernhardt: la première en eut lieu



UN DÉTAIL

*L'auteur de Patrie tient à ce que les accessoires soient « du temps » et vérifie avec soin les armes des figurants.*

avec un énorme succès le 11 décembre 1882; elle devait jouer ensuite *Théodora*; la *Tosca* attaquée si violemment par Sarcey, lequel écrivit : « C'est une pantomime » et que Sardou rétorqua de la sorte : « Je savais Sarcey aveugle, mais je ne le croyais pas sourd; il n'avait vraiment pas besoin de cette nouvelle infirmité. »

## VICTORIEN SARDOU HISTORIEN

Voilà *Thermidor* joué par Coquelin, Maïrais et M<sup>me</sup> Bartet. La répétition générale a lieu sans incident, ainsi que la première. Mais à la seconde, une cabale, inspirée dit-on par M. Clemenceau, s'ouvrit. On jette des sous à Coquelin, on se bat dans la salle et les ministres, MM. Constans et Bourgeois, interdisent *Thermidor* qui fut repris quelques années plus tard à la Porte-Saint-Martin.

On sait quel historien passionné est M. Victorien Sardou; il publia une brochure extrêmement intéressante sur la maison de Robespierre et ses drames historiques sont puissants, avant tout, parce que l'on y sent tout le temps une ardente recherche de la vérité :

— M. Sardou, écrit M. Hugues Rebell, M. Sardou qui a vécu par l'imagination à tant d'époques et en des pays si divers, est revenu sans cesse, comme par une sorte d'attirance mystérieuse, à la Révolution française. Il la connaît non seulement en historien, mais en amant; avec M. Lenôtre, il a retrouvé la place exacte où s'étaient passées tant de scènes lugubres ou atroces: il sait en quelle maison habitait Camille; il a couché à la Conciergerie; il a attendu avec les victimes le départ de la terrible charrette; il est entré furtivement chez Robespierre. On se rappelle quelle vive et plaisante polémique il eut avec M. Hamel, qui soutenait que la maison Duplay, où demeurait Robespierre, au numéro 398 de la rue Saint-Honoré, avait été démolie, comment il a refait la distribution primitive de la maison, décrit le logis et les habitudes du dictateur.

Se souvenant du mot de M<sup>me</sup> Lebas avec qui il avait causé dans son enfance : « Vous l'auriez aimé, il était si bon et si affectueux pour la jeunesse », M. Sardou s'écriait : « Quel Robespierre avait-elle connu ? Celui de la maison paternelle, heureux de s'y voir cajolé, adulé, presque tendre pour Eléonore et ses sœurs, sobre, austère, chaste, ne parlant que par belles sentences et maximes ! celui qui, aux veillées d'hiver, récitait des scènes de Racine ou fredonnait la romance jouée par Buonarotti sur le clavecin... »

M. Victorien Sardou est peut-être parti de ce souvenir d'enfance pour concevoir l'idée de son *Robespierre*. Il n'y a pas seulement là quelques situations scéniques assemblées, mais une sorte d'explication psychologique de théâtre qu'un romancier aurait tentée merveilleusement en un livre, mais que M. Sardou, auteur dramatique, mit au théâtre en quelques traits frappants. M. Sardou a fait avec Robespierre une sorte de synthèse de la Révolution française comme il a fait une synthèse de l'idée de patrie dans *Patrie*. Il n'a jamais perdu de vue le fil conducteur qu'il a choisi pour chaque œuvre, fil qui lui sert de soutien à cette œuvre et permet un groupement des scènes les plus pittoresques, les plus amusantes, sans éparpillement de l'idée directrice. Je crois qu'un des plus grands compliments que l'on puisse adresser au maître dramaturge est celui de n'avoir jamais perdu son admirable lucidité dans un art où les meilleurs, à l'usage, perdent leurs yeux et leurs oreilles. Il a asservi ses facultés de grâce, d'esprit, d'émotivité, à sa volonté ; il a dit ce qu'il voulait dire ainsi, avec une variété infinie, que ce soit dans la *Haine*, dans *Nos intimes* ou dans *Nos bons villageois*. Il en fut récompensé : ses pièces eurent des fortunes diverses, mais furent toutes violemment discutées ; il choqua les uns, blessa les autres, mais ne tomba jamais dans l'indifférence où périssent les amuseurs de métier.

Victorien Sardou, s'attaquant au Premier Empire après la Révolution, en collaboration avec E. Moreau, écrivit, pour le Grand Théâtre, *Madame Sans-Gêne*.

Le Grand Théâtre sombre et la pièce est portée au Vaudeville où elle obtient avec M<sup>me</sup> Réjane, dans le rôle de la maréchale Lefebvre, l'immense succès que l'on n'a pas oublié.

Il est impossible d'écrire une étude sur Victorien Sardou sans examiner la façon

dont il conçut ses pièces. Nous en aurons ainsi l'explication, et elle prend d'autant plus de valeur qu'elle émane du maître lui-même.

— J'ignore, dit-il, comment l'idée dramatique se révèle à l'esprit de mes confrères. Pour moi, le procédé est invariable. Elle ne m'apparaît jamais que sous la forme d'une sorte d'équation philosophique, dont il s'agit de dégager l'inconnu. Dès qu'il s'est posé, ce problème s'impose, m'obsède et ne me laisse plus de repos que je n'aie trouvé la formule.

Ainsi, pour *Patrie*, le problème s'était posé de la sorte : *Quel est le plus grand sacrifice qu'un homme puisse faire à l'amour de la Patrie ?*

Et la formule trouvée, la pièce en découlait toute seule.

Pour la *Haine*, et en vertu de ce que je viens de dire, ce problème se posait de la sorte : Dans quelle circonstance la charité native de la femme s'affirmera-t-elle d'une façon éclatante ? La formule trouvée et non sans peine fut celle-ci : *Ce sera quand, victime d'un outrage pire que la mort, elle éprouvera pour son bourreau un sentiment de pitié qui la fera voler à son secours.*

## COMMENT VICTORIEN SARDOU SITUAIT SES PIÈCES

On conçoit bien que ceci n'était que l'embryon, le germe de l'idée ; mais il y avait déjà création : la pièce était encore à naître, mais elle était conçue, — elle avait son âme ! — il ne fallait plus que lui donner un corps.

Et je dis qu'elle avait son âme parce qu'il n'est pas de pièce viable, si elle ne repose sur une idée primitive, éternellement juste et vraie ; et que j'avais le bonheur d'être en possession d'une idée de cette sorte : *la femme versant à boire à son propre bourreau*. Donc, ma pièce était bien là, prête à pousser des feuilles et des fruits, à la seule condition de lui trouver le sol favorable et le soleil propice. Et c'est de quoi je me suis inquiété...

La recherche de ce sol favorable est longue. *Patrie* s'était promenée de Venise à Londres et s'était définitivement installée dans les Flandres. Pour la *Haine*, M. Sardou hésita entre la Fronde, la Ligue, la guerre de Cent ans, ne sachant trop quelle ville ni quelle époque seraient les plus propices à son sujet. Enfin il opta pour Sienna et dès lors il lui sembla que l'action n'aurait pu se passer ailleurs.



LE ROI DES METTEURS EN SCÈNE

*Cette amusante page, dessinée par de Losques pour Je sais tout, montre Victorien Sardou faisant répéter une de ses pièces et y assistant. Le maître est le roi de la mise en scène; nul détail ne lui échappe et les indications qu'il donne, le col entouré de son célèbre foulard blanc, sont précieuses aux artistes. Bien que ceux-ci soient souvent malmenés, ils ne s'en plaignent guère, bien heureux de travailler sous une telle direction.*

Ce qui fait de M. Sardou « le maître de nos fêtes », selon l'expression de M. Hugues Rebell, c'est la conscience admirable qu'il apporte au côté plastique, si important au théâtre. Après avoir écrit la pièce, il n'estime pas comme tant d'autres le firent, — Alexandre Dumas fils, par exemple, — que son rôle est fini. Il dirige les répétitions avec un soin passionné, surveille la mise en scène, les décors, les costumes. Il entend que son œuvre vive par le théâtre, pour qui elle a été conçue. Aussi, il met un certain dédain à se faire imprimer, et beaucoup de ses œuvres ne peuvent être lues, l'autorisation d'édition n'ayant jamais été donnée par l'auteur. Quand nous aurons les œuvres complètes de Victorien Sardou, nous pourrons mieux juger de la diversité sans exemple de ce talent si sain, si vigoureux, si moral, aussi bien à son aise dans *Patrie* que dans les *Ganaches*, dans le drame historique que dans la comédie légère, dans la *Tosca* que dans la *Famille Benoiton*. Toute cette œuvre exalte le courage et la bonté,



LE PORTRAIT DE SARDOU PAR  
M<sup>me</sup> PIERSON

*Nous sommes heureux de reproduire ici une curiosité: le portrait de Victorien Sardou exécuté à la plume par M<sup>me</sup> Pierson, la distinguée sociétaire de la Comédie-Française.*

flagelle les méchants d'un rire victorieux; c'est le talent d'un esprit libre et d'un caractère libéral. Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs la raison de son immense succès. Grâce à la vogue universelle de Victorien Sardou, la littérature française ne semble pas, aux yeux des peuples étrangers, être faite uniquement de ces vau-devilles graveleux et de ces niais mélodrames que l'on exporte si fructueusement. Et ce serait un titre de plus à notre reconnaissance si le grand écrivain dramatique, qui est aussi un historien passionné, en avait besoin.

Victorien Sardou n'a pas interrompu sa régulière, son heureuse production. Sa verte vieillesse, dans la paix et dans la gloire, est aussi active que sa difficile jeunesse, dans la lutte et dans l'obscurité. C'est un magnifique exemple de labeur et d'énergie que celui de ce dramaturge qui passa sa vie sur la brèche, et que les échecs n'amoidrirent pas plus que ne l'amollirent ses éclatants triomphes. De combien pourrait-on en dire autant!

H. DUVERNOIS.



LA DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE DE VICTORIEN SARDOU  
*Le photographe de Je sais tout a pris spécialement pour cet article, à son bureau, Victorien Sardou dont nous donnons ainsi le plus récent portrait.*



CONTENANT ET CONTENU

*Un homme est composé pour 1/3 de son poids d'eau de mer. Ces 25 litres remplis d'eau de mer placés devant cet homme qui pèse 75 kilos donnent une idée assez étrange — bien que rigoureusement exacte — de cette proportion.*

## LE CORPS HUMAIN, AQUARIUM MARIN

**Une découverte scientifique vient d'être faite qui semble devoir transformer toute une branche de la médecine. Grâce à des injections d'eau de mer, on obtiendrait la guérison de beaucoup de maladies. De nombreuses expériences ont été faites par des sommités du monde médical. Il nous a paru intéressant d'exposer pour les lecteurs de *Je sais tout* cette méthode qui jusqu'ici n'a pas été trouvée en défaut.** ☞ ☞ ☞ ☞ ☞ ☞ ☞ ☞ ☞ ☞



**D**E tous temps, la cure marine a été considérée comme le meilleur remède contre une foule d'affections. Dès la plus haute antiquité, Hippocrate recommandait le séjour au bord de la mer à ses clients débiles, et l'Histoire rapporte que Cicéron guérit sa phtisie par des séjours répétés sur les plages de la Grèce.

Enfin (pour qu'il soit bien prouvé que l'on n'invente rien, que la mode elle-même n'est qu'un perpétuel recommencement) les élégants de Rome allaient passer l'hiver sur la côte d'Égypte, tout comme on y va de nos jours.

Mais, il est probable que si l'on avait demandé aux médecins tout aussi bien qu'aux malades pourquoi les stations maritimes leur semblaient propres à favoriser les

guérison, ils eussent été bien embarrassés. Le tout n'est point de dire :

La mer guérit parce qu'elle a le pouvoir de guérir.

Il faut, pour tirer d'un remède tous les bienfaits possibles, savoir pourquoi et comment il agit. Il importe, en un mot que la science pure vienne au secours de l'expérimentation pour la régler, la régir.

Nous savons aujourd'hui grâce aux travaux de M. Quinton d'où la mer tient cette prodigieuse puissance curative.

A la suite de ses travaux de 1896, il est admis aujourd'hui, sans conteste, que tous les êtres vivants firent leur première apparition au sein de la mer. La mer fut donc la première nourrice du monde animal, elle est l'origine de tous les êtres vivants. Dès lors, il se demanda si tous les organismes animaux n'avaient pas tendu à maintenir en eux pour l'existence même de leurs cellules le milieu marin des origines. Cette hypothèse s'appuyait sur une série de faits aujourd'hui démontrés : A savoir, que l'être vivant ayant fait son apparition sur la surface du globe à une époque où les températures étaient infiniment plus élevées qu'aujourd'hui, n'a jamais cessé de tendre à maintenir sa température originelle malgré le refroidissement de la terre. L'homme, l'animal, l'infiniment petit, sont donc, si l'on peut dire, d'irréductibles conservateurs.

Or, voici le fait, incroyable en apparence, et cependant indiscutablement vrai. Tout organisme animal est composé pour un tiers de son poids d'eau de mer. Non point d'une substance qui y ressemble, mais d'eau de mer véritable, identique à celle qui caresse nos plages. Dans ce milieu, nos organes baignent en quelque sorte, comme l'éponge baigne dans l'Océan. Tout homme est un véritable aquarium marin où les cellules continuent à vivre dans les conditions aquatiques des origines.

## L A MER, RÉGÉNÉRATRICE DE L'HOMME

L'eau de mer est donc le milieu parfait, le *liquide vital* par excellence de l'organisme. Toute une série d'expériences a permis d'affirmer ce fait, et celle qui consiste à *saigner à blanc* un chien de forte taille, puis à remplacer le sang soustrait par de l'eau de mer sans que l'animal éprouve le moindre malaise, *au contraire*,

frappe assez l'imagination pour qu'il soit inutile de multiplier les exemples.

La mer, tant de fois maudite pour avoir englouti des milliers de matelots, nous montre cette fois qu'elle n'est pas toujours une marâtre et qu'elle porte en elle de quoi rendre la santé, la vie aux débiles, aux mourants même !

L'expérience la plus concluante faite par M. Quinton est celle du chien saigné à blanc dont nous venons de parler. Le récit en serait incomplet, si on n'y ajoutait ces détails typiques fournis par l'observation elle-même : non seulement la bête vidée de son sang et remplie d'eau de mer ne manifeste pas le moindre malaise, mais il faut croire qu'elle ressent, au contraire, un bien-être, une excitation intense, puisque, à peine délivrée des liens qui l'attachent à la table d'expérience, et surtout deux ou trois jours après, elle se met à gambader follement, en proie à une *joie physiologique* telle que l'on est obligé de la calmer !

Ceci dit, passons de la théorie à son application. Nous savons d'abord que toute maladie se traduit par une intoxication, un empoisonnement du sang, dû aux déchets de toutes sortes non éliminés. Le sang cesse donc à ce moment d'être le liquide organique utile.

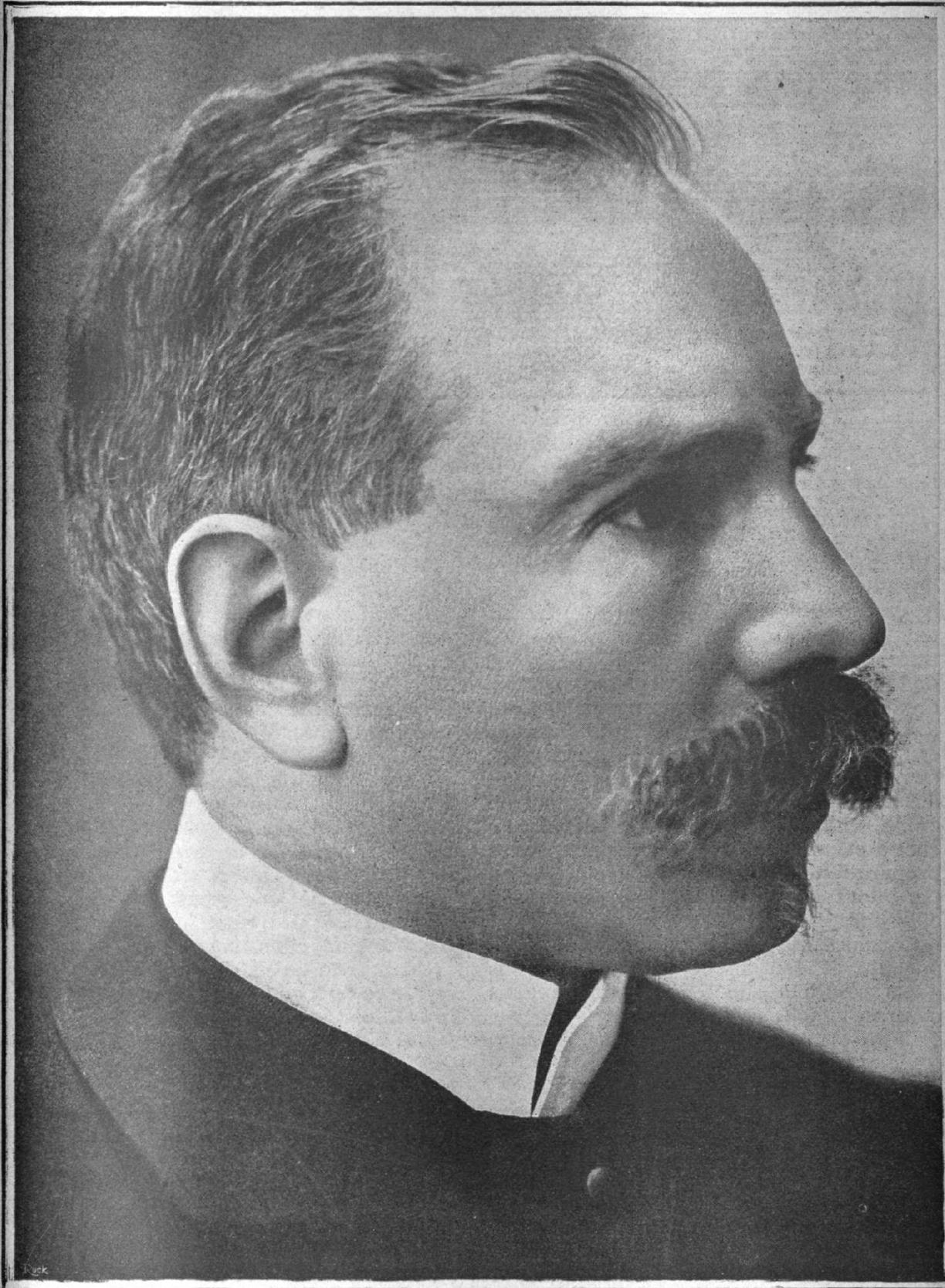
Une comparaison fera comprendre l'action de l'eau de mer. Supposons un homme endormi dans une chambre où il y a une fuite de gaz. Il s'éveille, à demi asphyxié, conscient du danger, mais incapable, — ayant subi un commencement d'empoisonnement, — de faire le geste libérateur : ouvrir la fenêtre. En effet, si l'air pur entre et modifie l'atmosphère viciée, il est sauvé.

Ce geste, il est incapable de le faire ; que quelqu'un l'accomplisse pour lui, le danger est conjuré.

De même le médecin qui injecte à l'homme *empoisonné* par la maladie un liquide marin, c'est-à-dire un liquide organique neuf, capable de diluer le poison qu'il porte en lui, le sauve.

A peine les cellules qui agonisaient dans le milieu vicié sont-elles mises en contact avec l'eau de mer, qu'elles reprennent une existence normale, retrouvent leur activité, revivent, en un mot.

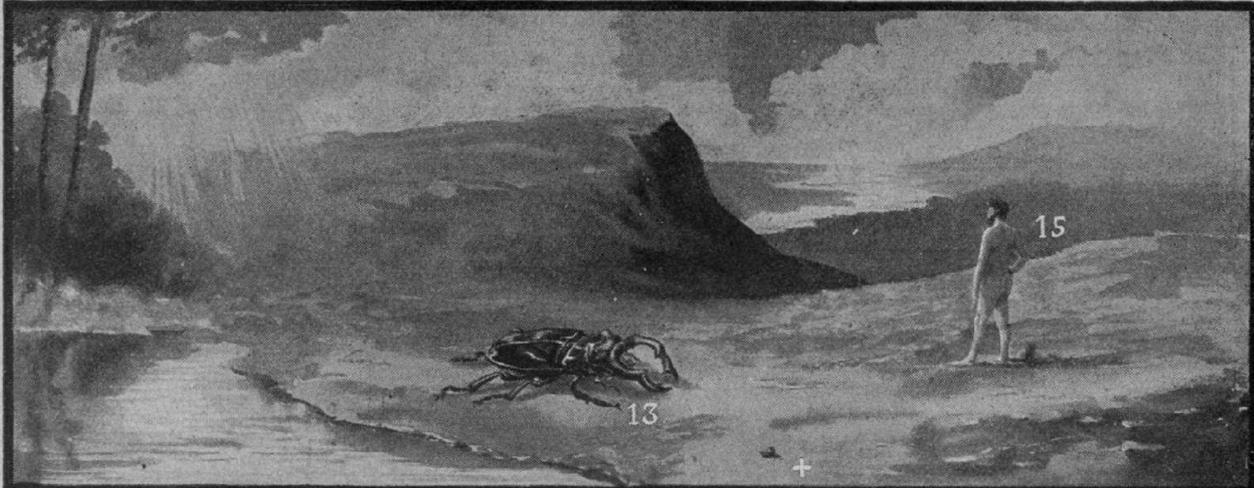
Il ne faudrait pas croire pourtant que l'on puisse injecter indifféremment à un malade n'importe quelle eau de mer. La question de la qualité de l'eau de mer à utiliser présente une grande importance.



M. RENÉ QUINTON

Cl. Manuel.

*Le nom de M. René Quinton est devenu brusquement célèbre dans les milieux scientifiques à la suite de sa théorie sur l'origine marine des espèces, et sa loi générale de constance originelle. Cette loi bouleverse le système de Darwin. Le traitement par injections d'eau de mer n'est que la conséquence pratique de cette grande idée scientifique.*



LES GROUPES D'ANIMAUX TERRESTRES

*Il n'y a que trois groupes d'animaux terrestres : Vertébrés (Reptiles, Oiseaux, Mammifères), représentés ici par l'Homme; Arthropodes (Myriapodes, Insectes), représentés par un cerf-volant; Mollusques, représentés par un escargot devenu un point microscopique.*

L'eau de mer injectée doit, pour être pure de tous germes, avoir été captée au large, par des profondeurs de 10 à 12 mètres, être additionnée d'eau de source très pure, stérilisée ensuite à froid, en dehors de tout contact de métal et de caoutchouc, et utilisée dans les quatre, ou au plus tard, dans les six à huit semaines qui suivent sa captation. Ces détails ont une importance de premier ordre, car, recueillie trop près des côtes habitées, à une profondeur trop faible, diluée sans précaution, stérilisée à chaud, et employée trop longtemps après sa préparation, elle reste sans action, ou perd tout au moins une partie de son efficacité.

Connaissant maintenant le liquide bien-faisant, et son mode d'action, voyons quels résultats son emploi donne dans diverses affections.

## L'EAU DE MER SAUVE NOS ENFANTS

Chez les bébés tout d'abord. S'il est une maladie redoutable chez les nourrissons, c'est la diarrhée verte, lugubrement connue des mères, et qu'on nomme communément choléra infantile. Elle a en effet la soudaineté de cette terrible maladie, et ne pardonne guère plus qu'elle. La plupart du temps le médecin se trouve vite désarmé et le petit enfant meurt en quelques jours, parfois en quelques heures.

Voici une observation dont la sécheresse scientifique n'exclut pas l'éloquence.

Enfant de six mois, né de parents bien portants. Pris de diarrhée le 15 juillet. Le 20, poids : 6 k. 800.

L'état s'aggrave rapidement. Les cris sont incessants, l'insomnie complète. Le nombre des selles monte à 15 et 17 par jour. La perte de poids quotidienne est de 100 grammes. Poids le 2 août : 5 k. 500.

Le 7 août, l'amaigrissement est considérable. Le squelette apparaît comme à nu. La peau des cuisses forme deux sacs vides. Les cris ne cessent pas. L'insomnie est complète; les extrémités sont froides. L'état est des plus graves. Poids : 4 k. 970.

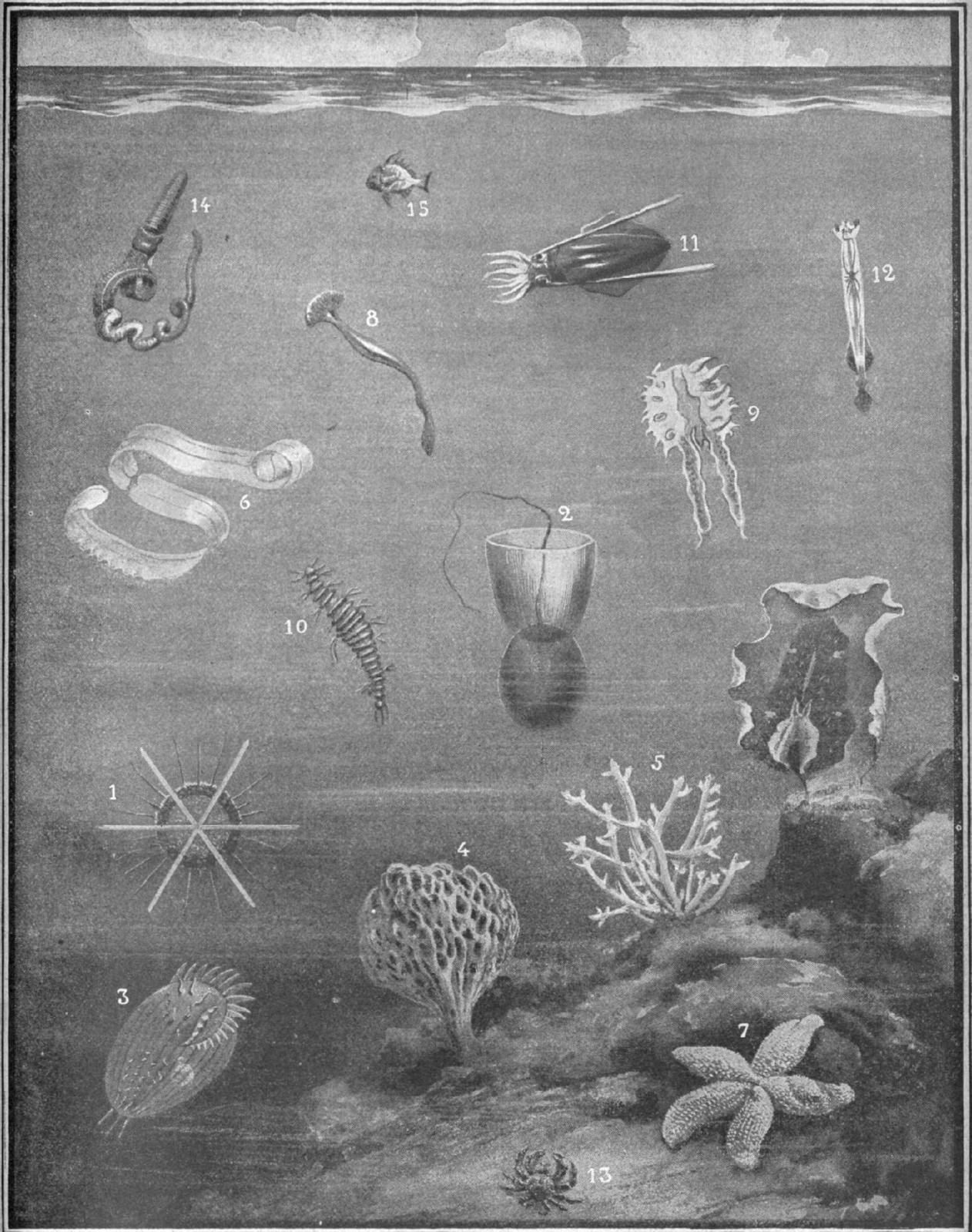
On injecte 20 cc. d'eau de mer, puis on continue de 2 en 2 jours en donnant 40 cc. la 3<sup>e</sup> fois et 50 cc. la 8<sup>e</sup>.

Dès le 2<sup>e</sup> jour, l'état s'améliore. L'enfant dort 2 heures. Le nombre des selles tombe à 12. Le 3<sup>e</sup> jour les cris diminuent. Ils cessent le 5<sup>e</sup>. La chute du poids est enrayée, la diarrhée, complètement terminée; le bébé est sauvé.

.....18 jours après, l'enfant pesait 5 k. 920. Le 25 octobre, soit 2 mois 1/2 après l'injection, l'état n'a pas cessé d'être parfait.

Ce n'est pas là une observation isolée, un de ces beaux cas dont s'enorgueillit à bon droit un médecin. C'est une observation prise au hasard entre mille, et qu'on a vu se renouveler si fréquemment qu'elle n'étonne plus.

Mais, voici mieux!



LES GROUPES D'ANIMAUX MARINS

Cette figure et la précédente indiquent, par les dimensions que nous avons données à chaque être, la représentation proportionnelle des différents groupes animaux dans les mers et sur les terres. — Tous les groupes animaux sans exception existent dans les mers. C'est là où ils ont tous pris naissance; quelques-uns seulement ont émigré ensuite dans les eaux douces et sur les terres. — On voit l'écrasante suprématie des formes marines. — Les groupes représentés ici sont : 1. Rhizopodes; 2. Flagellés; 3. Infusoires; 4. Eponges; 5. Hydres (Corail); 6. Scyphozoaires (Ceste de Vénus); 7. Echinodermes (Etoile de Mer); 8. Plathelminthes; 9. Myzostomides; 10. Némathelminthes; 11. Trôchozoaires (Calmar); 12. Chétognathes; 13. Arthropodes (Crabes); 14. Hémicordés; 15. Cordés (Poisson).

En juillet 1906, dans une localité des environs de Paris, une épidémie de choléra infantile enlève vingt enfants de moins d'un an en trois jours. Dans la localité se trouve une pouponnière-modèle où sont 18 enfants. Quatre d'entre eux meurent en quelques heures. Onze autres tombent malades. En une seule nuit ils ont tous perdu de 300 à 700 grammes de leur poids!

On n'appela plus les trois petits dont l'état avait été désespéré que les *Rescapés*.

Ce n'est pas dans ces seules affections que l'injection d'eau de mer donne de merveilleux résultats. Une foule d'affections de la première enfance sont guéries par elle.

On devait songer à ce traitement pour une maladie qui frappe durement l'humanité.



Trois d'entre eux sont dans un état tellement grave qu'on décide de ne rien tenter pour eux. L'un est complètement noir.

On fait aux huit autres une injection d'eau de mer. Mais la directrice de la pouponnière décide, à l'insu du médecin, de donner le même traitement aux trois petits condamnés. Elle le fait sans conviction par acquit de conscience. — Les onze enfants sont sauvés!

L'OPÉRATION

*Le bébé, placé sur les genoux de sa mère, reçoit une première injection. L'opération n'est aucunement douloureuse, puisque le petit patient ne manifeste pas de souffrance et semble sommeiller.*

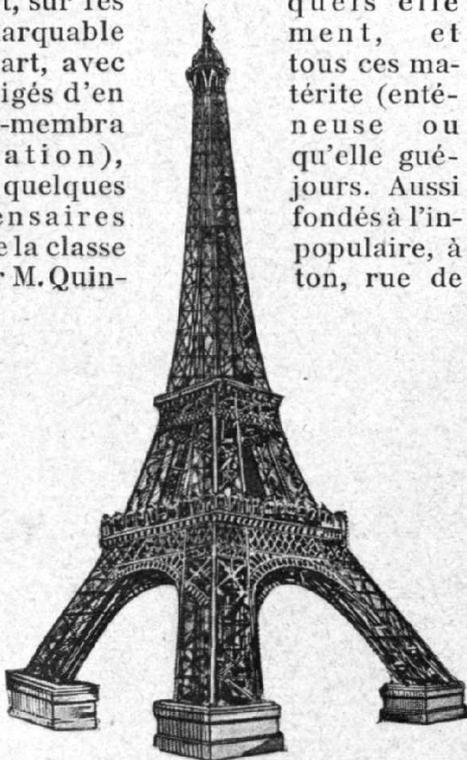
De nouvelles expériences sont faites depuis quelque temps, non plus seulement sur des enfants atteints de diarrhée in-

fantile, mais sur des tuberculeux. En principe le traitement par l'eau de mer doit donner chez ces malades de bons résultats. On a obtenu en effet de nombreuses améliorations et les observations médicales suivant la marche de ce traitement sont

nombreuses et plus qu'encourageantes. On ne saurait les admettre cependant comme définitives. Et ceci nous amène naturellement à cette conclusion que, quelque remarquables que soient les résultats obtenus dans une ou deux maladies nettement déterminées, il serait téméraire de vouloir faire de l'injection d'eau de mer une sorte de panacée universelle. Il en serait de ceci comme il en fut des Rayons X lorsqu'on en généralisa l'emploi d'une façon maladroitement et peu scrupuleuse.

### L'AVENIR DU TRAITEMENT MARIN

En dehors des nouveau-nés et des tuberculeux, elle a déjà un champ d'application assez vaste avec les eczémateux d'une part, sur les agités remarquables d'autre part, avec les affligés d'entérite muco-membranaire (constipation), en quelques dispensaires de la classe Paris, par M. Quin-



l'Arrivée, et par la marquise de Mac Mahon, rue d'Ouessant, sont-ils déjà insuffisants. Le nombre des maladies guérissables par l'eau de mer ira sans doute en augmentant. N'est-il pas remarquable déjà de voir des affections des plus graves arrêtées par ce traitement. La voie est ouverte à toutes les hypothèses, à toutes les tentatives.

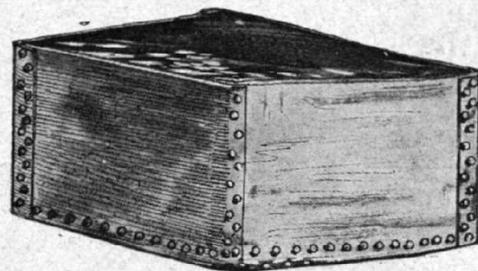
Il se peut que l'eau de mer trouve un emploi dans les empoisonnements par l'oxyde de carbone (accidents ou suicides avec un réchaud de charbon de bois).

Dès lors, que d'accidents évités, que d'existences humaines épargnées. Et ne verrons-nous pas quelque jour des hommes morts en apparence, se relever après une injection d'eau de mer comme ceux — de joyeux farceurs, ceux-là! — à qui l'illustre guérisseur du siècle dernier, le roi des rebouteux, le zouave Jacob disait :

— Levez-vous et marchez!...

La mer d'où toute vie est sortie, la mer qui a roulé le monde dans ses flancs comme elle roule les galets du rivage, va peut-être refaire une humanité neuve, plus souriante et plus forte — plus redoutable aussi — qu'elle ne fut jamais?...

La mer est la grande mystérieuse!...

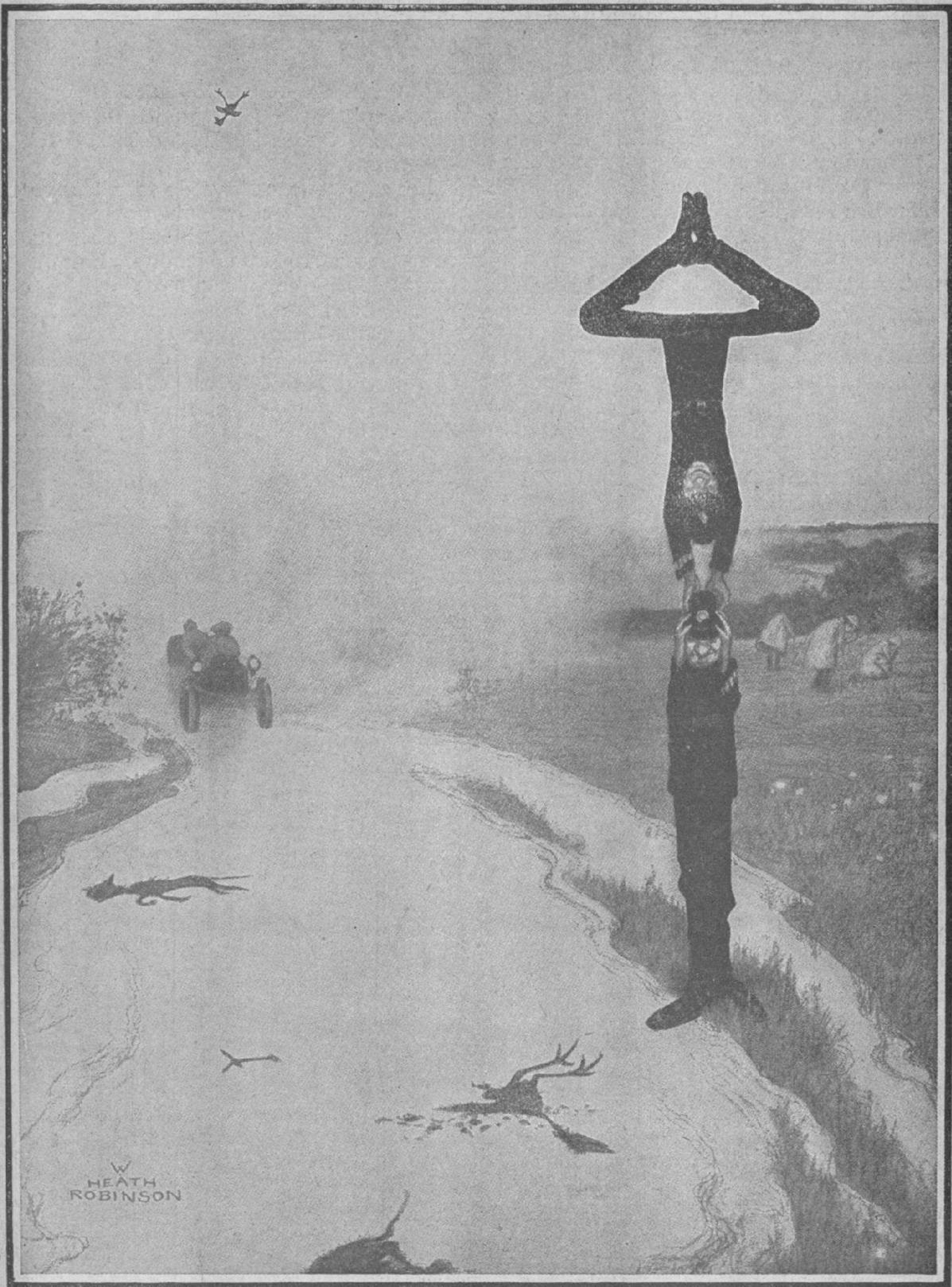


#### UNE PROPORTION IMPRÉVUE

*Les 40 millions d'hommes qui peuplent la France représentent huit cent millions de litres d'eau de mer. Le récipient qu'il faudrait construire pour contenir ces 800 milles mètres cubes d'eau devrait avoir environ 100 mètres de haut sur 150 mètres de base : environ ce qu'il faudrait pour enfermer la tour Eiffel jusqu'à la première plate-forme.*

*Je sais tout*

*L'ESPRIT A L'ÉTRANGER. — ATTENTION! par W. HEATH ROBINSON*



LE TOURNANT DANGEREUX OU LES POLICEMEN-SIGNAUX

*Ingénieux moyen imaginé par deux policemen pour arrêter les automobiles en marche.*



LES ÉTUDIANTES SUÉDOISES, dont l'uniforme est une petite casquette blanche, sont reçues familièrement à la cour de Stockholm. (Cl. Chusseau-Flaviens.)



LES ÉTUDIANTES ANGLAISES (Université) sont contraintes cette année de porter le bonnet officiel qui d'ailleurs leur sied à ravir.



ALPHONSE XIII est un excellent tireur et il profite de la moindre occasion pour exercer son talent à la joie de ses hôtes.



LE COUPÓN-RÉPONSE INTERNATIONAL, (0 fr. 25) qui, désiré depuis longtemps, a été mis récemment en circulation.



M. VICTOR AUGAGNEUR, gouverneur de Madagascar, en filanzane. M. Augagneur est arrivé à Paris le 10 novembre.



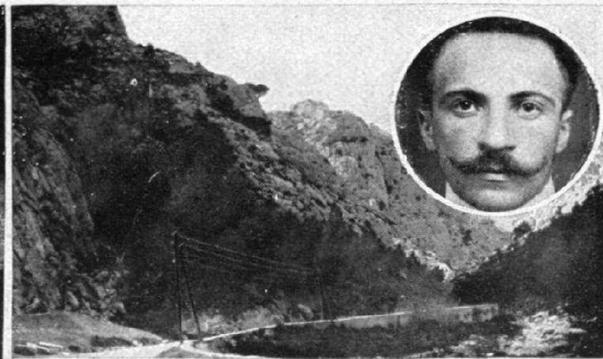
Dans le nord, inondations. Les lacs ont débordé transformant les palmiers de Pallanza en plantes aquatiques (oct.), submergeant les îlots poétiques.



LES DÉSASTRES ITALIENS Dans le sud, tremblement de terre. La Calabre, si souvent éprouvée, particulièrement en 1905, a encore été bouleversée au commencement de novembre.



UN DORTOIR DE PETITES DANSEUSES. — Les managers qui engagent les troupes anglaises en tournée ont organisé à Paris des maisons familiales pour la protection des petites danseuses.



LES GORGES D'OLLIOULES où fut arrêté le 23 octobre l'enseigne de vaisseau Ulmo qui essaya de vendre au gouvernement des documents intéressant la défense nationale et qu'il avait détournés.



MAISON FRAGILE. — Voici une habitation, sorte d'hôtellerie, — fort bien achalandée, comme on le voit, par le nombre des bicyclettes appuyées le long des «murs», — qui est entièrement construite en bottes de foin, avec une bâche en guise de toit. Espérons qu'il y est défendu de fumer. Nous sommes, bien entendu, aux États-Unis.



Finale de la course de bicyclettes en bois.

BICYCLETTES EN BOIS. — Il a été organisé, en octobre, au Vélodrome d'hiver, une originale course de bicyclettes en bois. L'équipe de petits enfants a obtenu, devant un public familial, le plus vif



Les deux champions de la course de bicyclettes en bois.

succès. Nous donnons, à droite, le portrait des deux vainqueurs, Paul Bourrette et Robert Morby, pris à l'issue de la course; ils se serrent la main comme deux duellistes réconciliés.



LEÇON DE DANSE. — C'est en Amérique, le pays des barnums, qu'on peut assister à ces curieuses leçons de danse où d'énormes pachydermes, chacun à son tour, sont exercés à tourner en mesure et le plus gracieusement qu'il leur est possible. Ce sont ces jeunes élèves que l'on voit ensuite dans les cirques.

*Je sais tout*

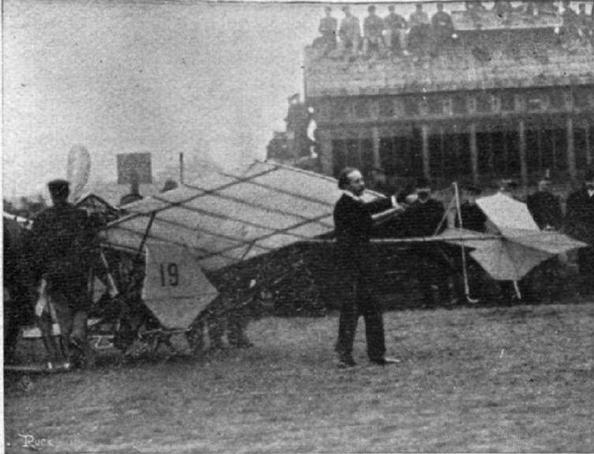


**LE BANQUET DES AMBASSADEURS BARBARES CHEZ L'EMPEREUR JUSTINIEN**

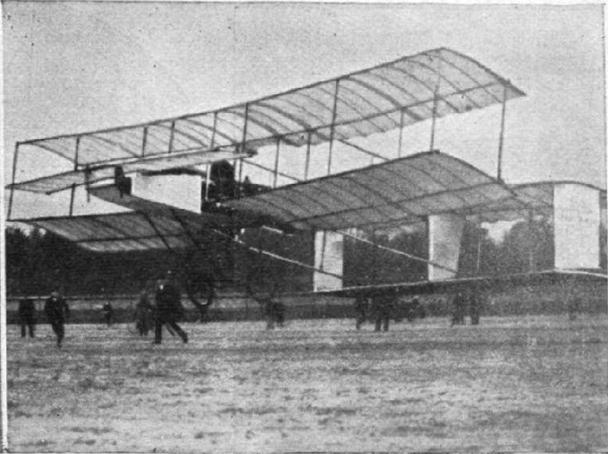
*Tableau de GEORGES ROCHEGROSSE*

Dans cette toile, le maître a rendu avec un éclat magistral le contraste du luxe des empereurs byzantins avec les physionomies sauvages et éblouies des Barbares dont les hordes harcelaient l'Empire d'Orient au cours du VI<sup>e</sup> siècle.

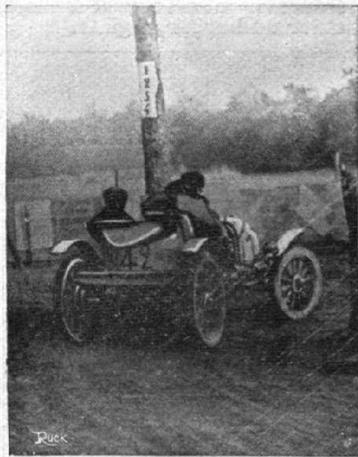




SANTOS-DUMONT a expérimenté pour la première fois le 14 novembre son nouvel aéroplane n° 19. L'appareil muni d'un moteur de 20 chevaux ne pèse en tout que 56 kilos. Il a été victime de plusieurs incidents dans ses premiers essais.



MAURICE FARMAN a battu le 26 octobre le record du monde du vol plané, détenu depuis près d'un an par Santos-Dumont. Il a couvert 771 mètres et semble près de s'approprier le Grand Prix de l'Aviation de 50.000 francs offert par MM. Deutsch et Archdeacon.



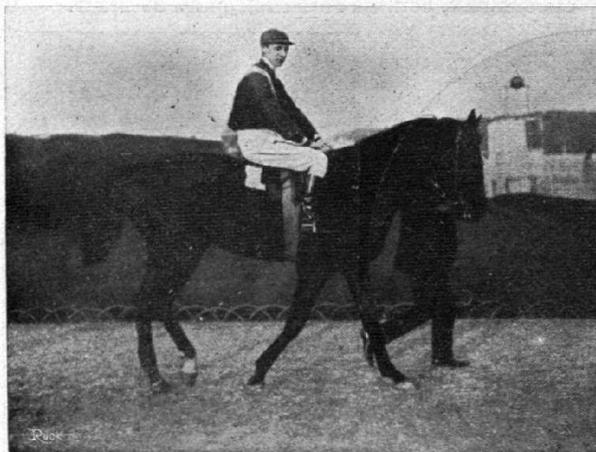
La Coupe des voiturettes disputée le 27 octobre à Rambouillet a été gagnée par NAUDIN, qui a couvert 304 kilom. 380 en 4 h. 40 m. 30 s. 1/5. Derrière lui venaient Sizaire et Rigal.



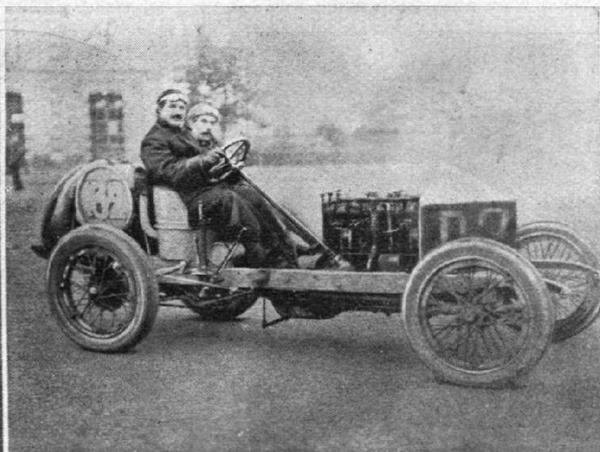
DE FLEURAC a gagné pour la quatrième fois le Prix Roosevelt, 4.827 mètres, battant le record de France en 15 m. 5 s. 1/5. Boin, de Marseille, s'est classé second. Le R. Club a pris la première place du classement par équipes.



A la course de côte de Gaillon Miss DOROTHY LEWITT a fait le meilleur temps des six-cylindres, le kilomètre en 49 s. Le temps le plus vite de la journée a été fait par Newton, 26 s. 3/5.



MOULINS-LA-MARCHE à M. J. Lieux, monté par Ch. Childs a gagné le Handicap libre à Longchamp le 13 octobre. Le 25 octobre il gagnait le prix Perth.



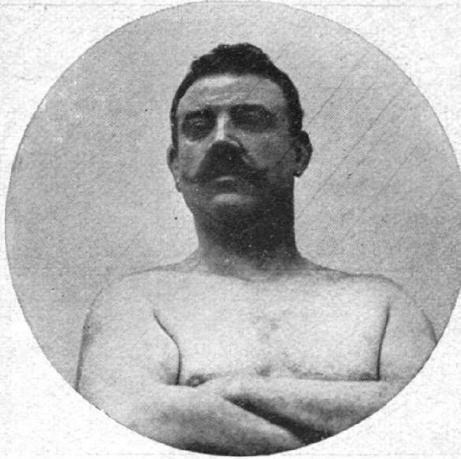
Au Meeting d'Evreux, le meilleur temps a été fait par RIGAL, le mille arrêté en 1 m. 1 s. 3/5. Combier a remporté l'épreuve de flexibilité pour les 6 cylindres.

LE SALON DE L'AUTOMOBILE

Le Salon de l'Automobile a ouvert ses portes le 12 novembre pour la dixième fois. Le Grand Palais et l'Esplanade des Invalides suffisent à peine à contenir la foule des visiteurs et c'est au milieu de flots de lumière que sont exposées les merveilles de la plus moderne et la plus française des industries.



Le nègre SAM MAC VEY, champion de Californie, venu pour boxer à Paris, n'a pas trouvé d'autre adversaire que MARC GAUCHER avec lequel il s'est rencontré une fois et qu'il a facilement battu.



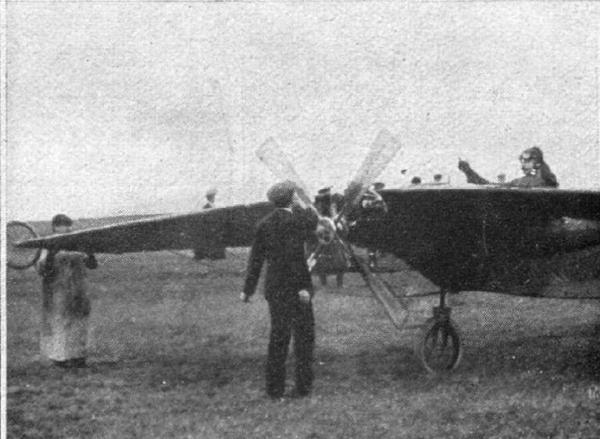
PAUL PONS, le célèbre lutteur, publie actuellement ses mémoires dans la *Vie au Grand Air*. Il lutte pour la dernière fois dans le Championnat du monde qui se dispute en ce moment à Paris. Peu d'hommes seraient à même de le tomber en lutte gréco-romaine.



Au tournoi international de boxe, qui s'est disputé à Paris dans le courant d'octobre, MOREAU s'est classé second derrière Peter Brown. C'est le premier français qui ait réussi à knock-outer un boxeur anglais.



L'HYDROPLANE de Santos-Dumont, avec lequel celui-ci espère faire 100 kilomètres à l'heure, a été expérimenté le 17 octobre, sans grand succès. Il se compose de deux plans glisseurs et est mû par une hélice aérienne, actionnée par un moteur de 50 chx.



Un nouvel aéroplane a été essayé à Buc, près de Versailles, par M. ESNAUT-PELTERIE. Il a fait preuve de beaucoup de stabilité. Il est muni d'un moteur à sept cylindres disposés en éventail en deux groupes et construit, comme l'appareil, par l'aviateur.



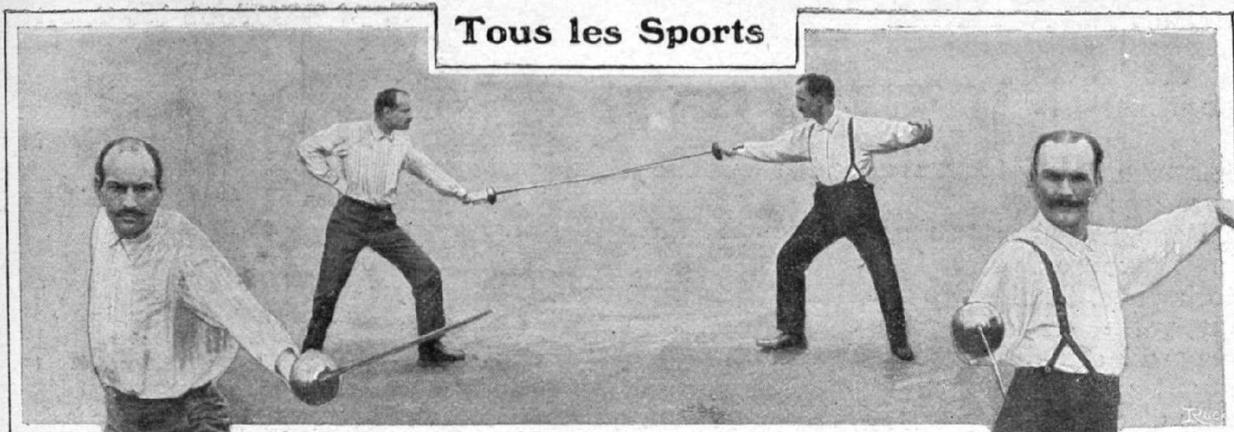
L'aéronaute allemand ERBSLOHN a remporté la Coupe Gordon-Bennett des aéronautes en Amérique. Parti de Saint-Louis, il a atterri au bord de l'Atlantique, 1.409 kilom. 884 en 41 h.



OLIE SLAGERS, le roi de la motocyclette, surnommé le démon auvernois a fait, au Velodrome d'hiver, à 100 kilomètres à l'heure, une chute dont il est sorti indemne. Il a dérapé dans le virage et a parcouru 30 mètres sur le ventre.



ALFRED LEBLANC, un des représentants de la France, s'est classé second de la Coupe Gordon-Bennett, à quelques kilomètres du vainqueur, battant le record du monde de durée, en 44 h. 2 m.



EN GARDE !

Au point de vue du duel, la garde a une importance considérable. Ces quatre photographies d'épéistes éminents montrent quelle est la position la plus correcte qu'il convient d'adopter quand un droitier comme M. J. J.-Renaud ou un gaucher comme M. B. de Laborie arrivent à se rencontrer : garde du gaucher : la main presque en tierce, le bras demi tendu, la main basse ouvrant complètement la ligne de quarte ; garde du droitier : plus haute placée plus à droite tout en laissant la pointe « tomber ». En bas et à gauche, la garde de M. Bruneau de Laborie, vu de face, montre combien la ligne de quarte semble imprudemment offerte ! Mais c'est un piège ! Remarquez aussi combien

BRUNEAU DE LABORIE

J. JOSEPH-RENAUD

l'expression générale « donne à réfléchir »... A droite, la garde de M. J. Joseph-Renaud, de face.

## ALLEZ, MESSIEURS !

### Une Leçon de Terrain

PAR J. JOSEPH-RENAUD

Comment faut-il appliquer en duel les leçons de la salle d'armes ? Y a-t-il une escrime spéciale au terrain, et des coups particuliers ? Quels conseils donner à un tireur qui fait de l'escrime pour se battre?... Nul mieux que M. J. Joseph-Renaud, le célèbre amateur, n'était à même de préciser et de résumer cette leçon pratique *A B C*

Avant tout, soyez un escrimeur !



POUR se battre sérieusement, il faut avoir étudié à fond l'épée de combat. Ne croyez pas que le courage peut en duel remplacer la science ; il ne servira qu'à valoir à l'inexpérimenté adversaire un coup plus dangereux ; même, quand un de mes amis se bat, je préfère qu'il soit un peu ému que trop confiant !... Il y a deux sortes de « tracs » : celui des poltrons, qui leur « coupe bras et jambes », et qui les fait ou fuir ou se précipiter à l'aveuglette, — et

celui de l'homme clairvoyant qui connaît combien est hasardeux tout duel, qui n'ignore pas que les épées piquent et qu'un faux mouvement peut lui coûter la vie. Ce second « trac » — si l'on peut le nommer ainsi — est à mon avis extrêmement salutaire. L'excès de confiance cause la plupart des blessures graves sur le terrain... Si un adversaire ignore la science des armes, il « écopera » probablement ; si, en outre, il est doué d'un courage bouillant, exubérant, il « écopera » certainement.

Tous les duellistes célèbres, tels que M. Thomeguex, le marquis de Dion, etc. sont des escrimeurs expérimentés d'abord

et ensuite des combattants très froids, très réservés, qui savent attendre la bonne occasion.

Donc, n'espérez pas compenser par de la bravoure votre insuffisance technique. Et si votre situation ou votre caractère vous expose à des duels, fréquentez une bonne salle d'armes.

Qu'est-ce qu'une bonne salle d'armes?

Vous n'attendez pas que je vous établisse la liste de celles qui, à Paris et ailleurs, me semblent préférables! (En ce qui me concerne, je fais partie du cercle Hoche.) Dans



DEUX POSITIONS

MAUVAISES DE DROITIER

En haut, le bras est trop tendu et le tireur est trop assis sur les jambes. A côté, la garde classique du fleuret : Cette garde est déplorable en duel; elle découvre le bras, la jambe, la cuisse et oblige à des parades très larges. La pratique du fleuret, arme légère, molle, quadrangulaire et sans coquille, est très nuisible puisqu'on se bat à l'épée, c'est-à-dire avec une arme lourde, rigide, triangulaire et pourvue d'une large coquille.



UNE GARDE ORIGINALE

Certains escrimeurs ont des gardes « personnelles ». Celle de M. H. G. Berger est une des plus originales. Ce brillant escrimeur est un puissant « preneur » de fer et ne reste d'ailleurs pas embarrassé quand on tente de ne pas lui livrer ce dernier.

une bonne salle d'armes on tire fortement l'épée de combat et les élèves ont des succès dans les « poules » en plein air et dans les duels. Cette simple définition suffit à éliminer pas mal de salles, voire de salles réputées...

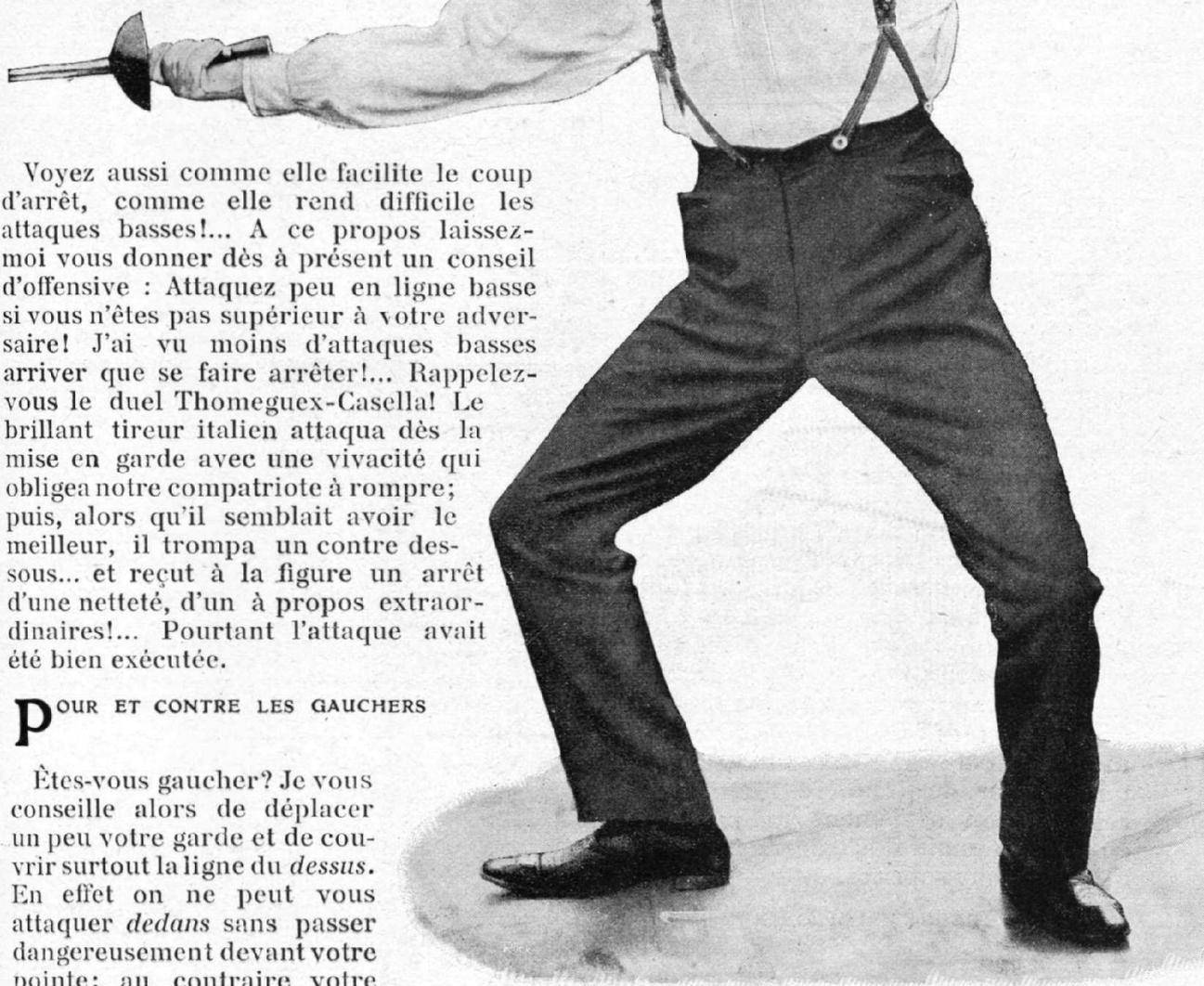
### FLEURET OU ÉPÉE?

Ne faites pas de fleuret. Puisqu'on se bat avec une arme lourde, rigide, triangulaire, munie d'une large garde ronde, et qu'en duel les coups blessent partout, ne pratiquez pas avec une arme légère, molle, quadrangulaire, sans garde, et qu'accompagnent la convention de ne compter les coups qu'au buste — et encore ! — de donner raison à l'attaque et à la riposte contre l'arrêt et la remise, etc., etc.

Contemplez, au milieu de cette page, la garde du fleuret avec une épée que M. Henri Barbusse a prise, pour une fois!... car M. Barbusse est un épéiste extrêmement remarquable et servi par de rares moyens physiques; vous n'avez pas besoin d'être un escrimeur pour voir qu'elle vous laisse complètement découvert : bras, cuisses, ventre, jambes sont à la disposition de l'adversaire.

Au contraire la gravure ci-dessous vous montrera une garde d'épée, que je ne peux trouver qu'excellente puisque c'est la mienne, et que si j'en connaissais une meilleure, je m'empresserais d'abandonner celle-là pour celle-ci!... la coquille protège l'avant-bras et la main, et la pointe, placée entre les «lignes» de sixte et de quarte, est prête à arrêter toute attaque directe au corps; il faudra, avant de risquer un coup à la poitrine, s'emparer de cette lame, ou tout au moins en déranger la position par des battements, froissés, etc. Or, remarquez que placée ainsi, elle n'offre guère de prise à ces diverses «attaques au fer», ni le battement de quarte, ni celui de tierce, ni celui de quinte, ni celui de seconde, n'auront contre elle beaucoup d'autorité...

et un duelliste extrêmement redoutable. Il l'a prouvé en les plus illustres occasions. On se rappellera toujours l'étonnant assaut qu'il fournit, au *Figaro*, contre Pini — assaut où, de l'avis unanime, il obtint l'avantage sur le terrible maître. Quelque temps après il faisait preuve d'une semblable valeur, sur le terrain cette fois, contre un



Voyez aussi comme elle facilite le coup d'arrêt, comme elle rend difficile les attaques basses!... A ce propos laissez-moi vous donner dès à présent un conseil d'offensive : Attaquez peu en ligne basse si vous n'êtes pas supérieur à votre adversaire! J'ai vu moins d'attaques basses arriver que se faire arrêter!... Rappelez-vous le duel Thomeguex-Casella! Le brillant tireur italien attaqua dès la mise en garde avec une vivacité qui obligea notre compatriote à rompre; puis, alors qu'il semblait avoir le meilleur, il trompa un contre dessous... et reçut à la figure un arrêt d'une netteté, d'un à propos extraordinaires!... Pourtant l'attaque avait été bien exécutée.

## P OUR ET CONTRE LES GAUCHERS

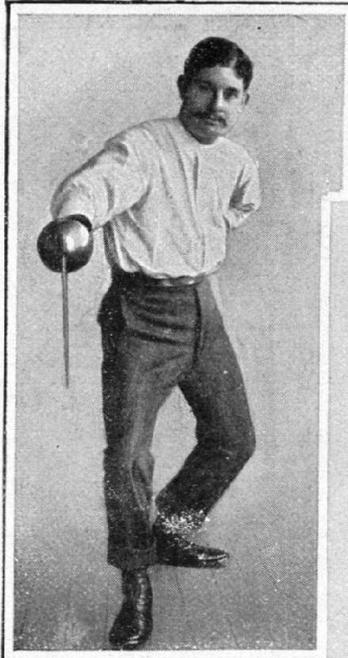
Êtes-vous gaucher? Je vous conseille alors de déplacer un peu votre garde et de couvrir surtout la ligne du *dessus*. En effet on ne peut vous attaquer *dedans* sans passer dangereusement devant votre pointe; au contraire votre bras, votre épaule sont très exposés à un coup direct. Certains gauchers préfèrent même ouvrir entièrement la ligne de quarte. Et le plus notable parmi ceux-là est M. Bruneau de Laborie.

M. Bruneau de Laborie est un escrimeur

LA GARDE PARFAITE DU DROITIER

*Cette garde de l'auteur de cet article, couvre le bras et la main complètement; la position de la pointe, — au milieu des «lignes» de quarte et sixte, — empêche toute attaque directe au corps*

autre gaucher, le professeur Kirchoffer — dont il n'y a certes plus à faire l'éloge! A la septième reprise Kirchoffer fut blessé légèrement au cou. En d'autres duels, avec des adversaires fort redoutables, — par exemple avec M. Jacques Boulenger, qui est non seulement un très beau, mais aussi un très fort escrimeur, —



que, dans tout combat, on est surtout « instinctif ».

Pini, malgré sa grande bravoure et sa science prodigieuse est gêné dans ses duels parce qu'il revient malgré lui, au bout de quelques reprises, à son jeu de fleuret qui est très conventionnel.

Alors, quel jeu faire en salle?

C'est encore bien simple: évitez d'avoir un jeu, c'est-à-dire de vous spécialiser dans deux ou trois coups et parades. Ayez une tactique nouvelle pour chaque adversaire. Soyez avant tout un tireur



M. de Laborie fut encore vainqueur.

Il place la main presque en tierce, assez basse, le bras demi-tendu, la pointe un peu en dehors, en sorte de fermer absolument la ligne de sixte. Ainsi, il attend l'offensive pour la parer ou l'arrêter et il est en même temps prêt à lancer une de ces formidables attaques que ses grands moyens physiques lui permettent.

Mais quelle attitude prendra le droitier, contre le gaucher?

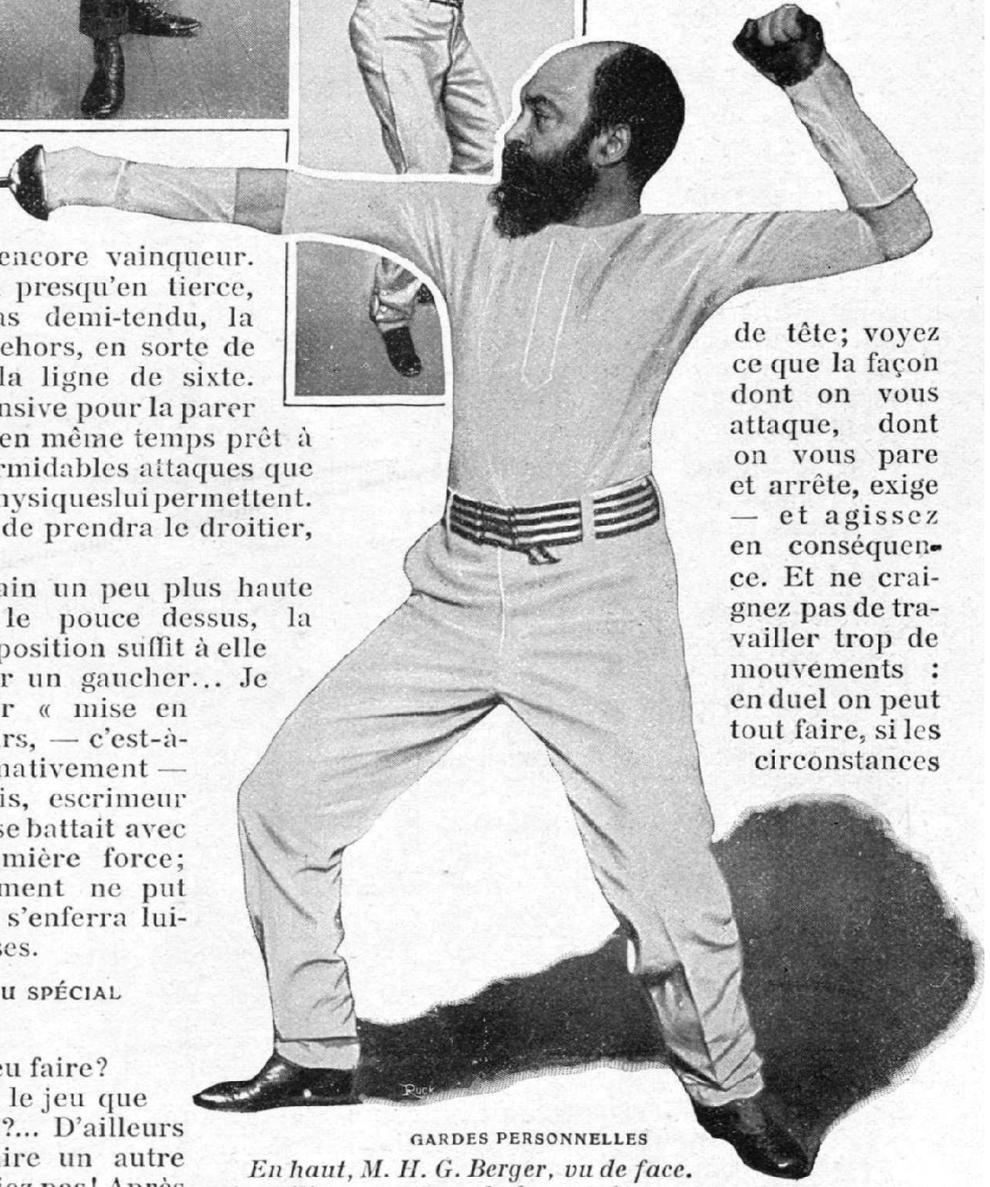
Je conseille la main un peu plus haute et plus à droite, le pouce dessus, la pointe basse. Cette position suffit à elle seule à embarrasser un gaucher... Je me rappelle l'avoir « mise en main » en deux jours, — c'est-à-dire très approximativement — à l'un de mes amis, escrimeur ultra médiocre qui se battait avec un gaucher de première force; celui-ci non seulement ne put « rentrer » mais il s'enferra lui-même, à deux reprises.

## N'AYEZ PAS UN JEU SPÉCIAL

Maintenant quel jeu faire?

C'est bien simple: le jeu que vous faites en salle?... D'ailleurs voudriez-vous en faire un autre que vous n'y réussiriez pas! Après une reprise ou deux, l'habitude reprend d'autant plus le dessus

de tête; voyez ce que la façon dont on vous attaque, dont on vous pare et arrête, exige — et agissez en conséquence. Et ne craignez pas de travailler trop de mouvements: en duel on peut tout faire, si les circonstances



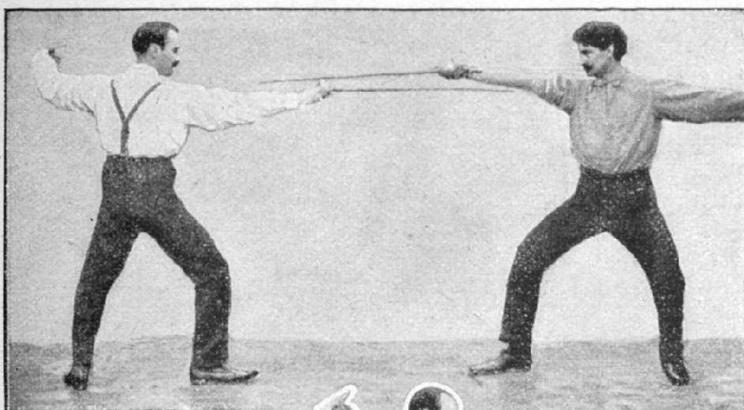
GARDES PERSONNELLES

En haut, M. H. G. Berger, vu de face. Au milieu et en bas, de face et de profil, le marquis de Chasseloup-Laubat, un très redoutable tireur, garde très haute, main en tierce et bras tendu.

s'y prêtent, aussi bien une riposte composée qu'un *doublé une deux!*... M. Alfonso d'Al-dama exécutait sur le terrain les coups les

plus divers, même, une fois, le temps d'*octave* sur un *doublé dedans!*

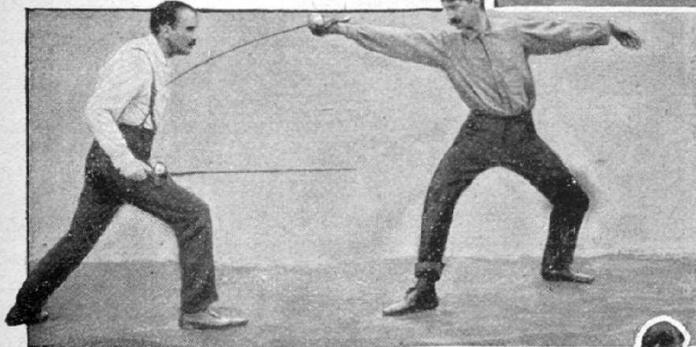
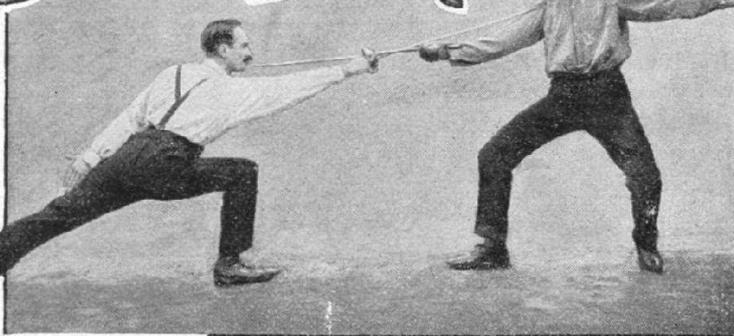
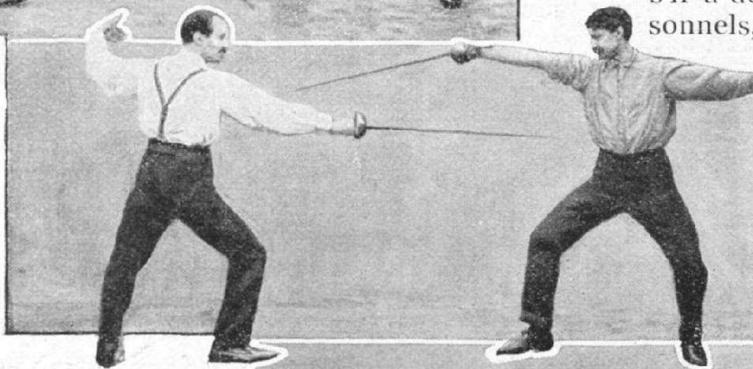
Certains tireurs réputés semblent « avoir un jeu », en réalité ils n'ont qu'une *attitude*. Par exemple M. le marquis de Chasseloup-Laubat avec sa garde si particulière, avec la tierce haute qu'il affectionne, avec ses appels de pied, ses marches rapides, semble, — pour un observateur superficiel, — se confiner dans un ensemble assez restreint d'attaques et de parades. Rien de moins exact : s'il a des procédés personnels, — et d'ailleurs excellents, — d'exécution, ce redoutable et brillant tireur



QUELQUES  
EXEMPLES  
TYPIQUES

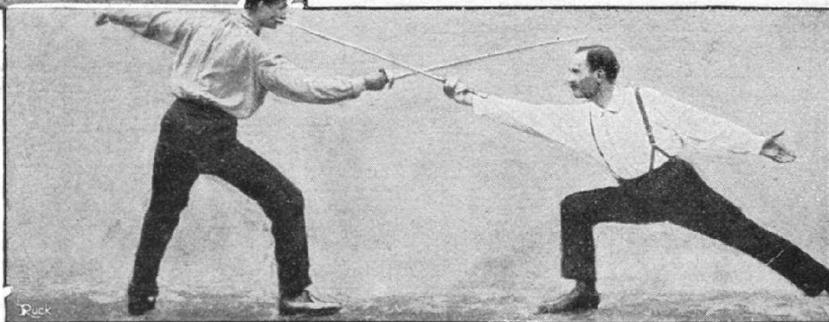
De haut en bas : 1° La auteur des gardes: préférez à la garde basse et au jeu bas une garde et un jeu plutôt trop hauts. 2° Coup

au bras « en cavant ». 3° La fente en duel : contrairement à certaines opinions émises, on peut et on doit se fendre sur le terrain à moins que celui-ci ne soit trop mauvais. 4° L'in-quartata : un tireur simule une attaque à bras raccourci, son adversaire l'arrête tout en jetant le pied gauche hors de la ligne et en pivotant sur le talon droit.



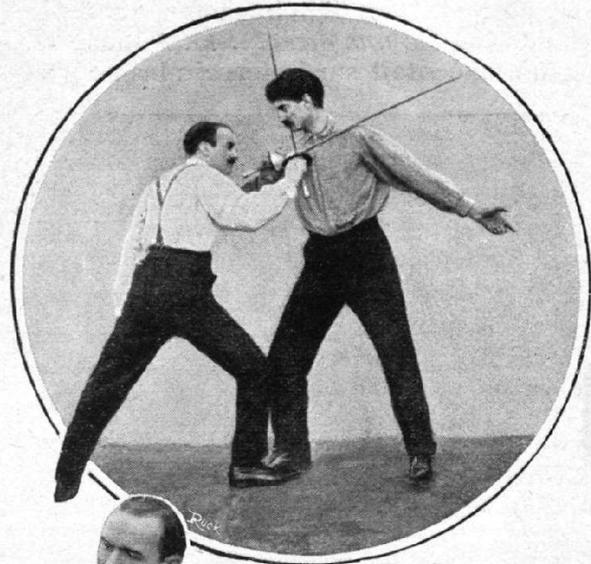
sait *tout* faire; il « file » un *doublé dédoublé* aussi bien qu'il s'empare du fer par trois ou quatre enveloppements progressifs, il *dérobe* aussi bien qu'il *arrête*. C'est à cette variété dans l'offensive et la défensive, variété qu'on ne soupçonne pas tout d'abord, que M. de Chasseloup-Laubat doit ses succès presque constants.

5° De nombreux escrimeurs ont la mauvaise habitude de pencher, d'une façon excessive, le buste en avant. Cette position, très défectueuse et très dangereuse, expose très souvent à recevoir un coup à la figure ainsi que le montre notre gravure du bas.



M. H.-G. Berger paraît lui aussi, — lui surtout! — se confiner dans un « jeu ». En réalité s'il est surtout un puissant *preneur* de fer, il ne reste pas embarrassé quand on lui fait un jeu « d'absences »; il « rentre » alors par des trompements en marchant exécutés avec une rapidité prodigieuse. Quelle que soit la tactique qu'on lui oppose on trouve toujours en lui une aussi rare « difficulté ». Lui non plus n'a pas « un jeu » mais une *attitude*.

Doit-on se fendre sur le terrain? Certes! et tout autant qu'en salle, — à moins bien entendu que le sol ne soit trop mauvais, — encore, un épéiste sérieux doit-il prendre l'habitude de se fendre à fond sur du gravier, sur du macadam, sur de l'herbe, etc.



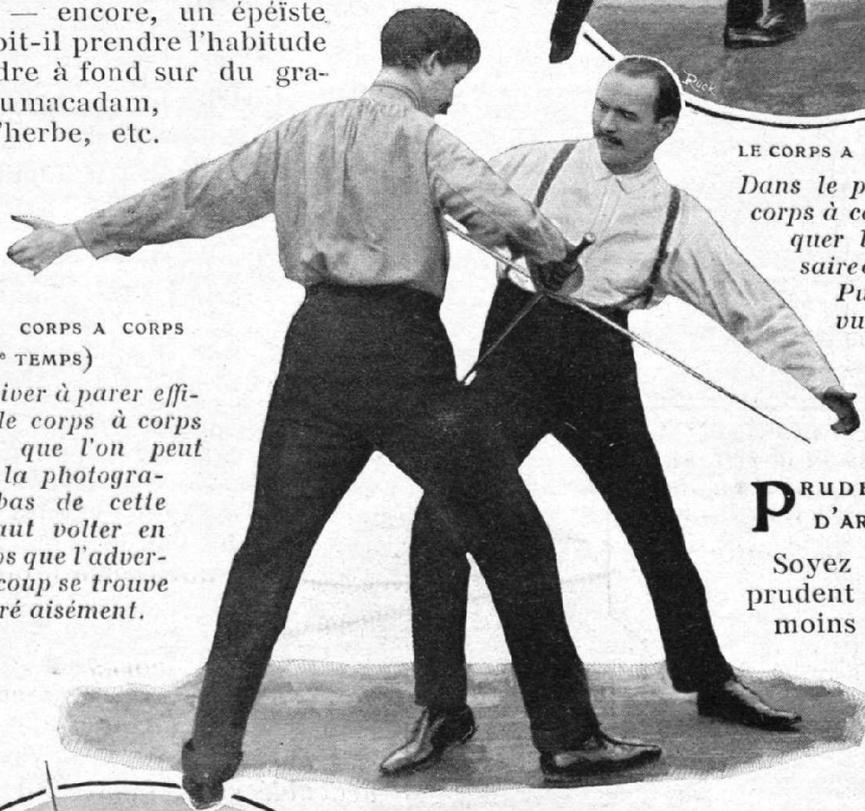
LE CORPS A CORPS (1<sup>er</sup> TEMPS)

Dans le premier temps du corps à corps, il faut plaquer l'épée de l'adversaire contre la poitrine.

Puis (2<sup>e</sup> temps gravure au bas de cette page), passer le pied gauche en avant et frapper à bras raccourci

PARADE DU CORPS A CORPS (2<sup>e</sup> TEMPS)

Pour arriver à parer efficacement le corps à corps (2<sup>e</sup> temps) que l'on peut voir dans la photographie en bas de cette page, il faut voler en même temps que l'adversaire et le coup se trouve ainsi paré aisément.



**P**RUDEnce ET COUP D'ARRÊT

Soyez d'autant plus prudent que vous êtes moins fort en escrime ou moins entraîné. Ne croyez pas qu'en vous précipitant la tête baissée

vous arriverez à surprendre un véritable tireur; au contraire en « jouant la prudence », en vous tenant hors de portée, en l'énergant par de continuelles fausses attaques, en rompant à propos, vous avez quelques chances, soit de l'amener à attaquer mal à propos et de le cueillir par un arrêt, soit de le toucher aux « avancés ».

Bougnol, l'éminent professeur du cercle Hoche, a réussi, en les entraînant dans ce sens, à faire triompher en duel des tireurs débutants et bien moins forts que leurs adversaires.

Contre l'adversaire qui attaque ainsi en retirant le bras, courageusement et maladroitement, et « au petit bonheur », — au très petit bonheur! — soyez prêt à exécuter l'arrêt avec une légère *in-quartata*.



LE CORPS A CORPS (2<sup>e</sup> TEMPS)

Voyez la 4<sup>e</sup> gravure de la page 627; le combattant placé à votre droite a jeté son pied gauche en dehors de la ligne en pivotant un peu sur le talon droit. Ainsi l'attaque à bras raccourci de l'adversaire ne trouvera que le vide... Notez que cette *in-quartata* n'est pas complètement nécessaire. Le coup d'arrêt simple, sans cet escamotage du corps, suffit, — s'il est parfaitement exécuté. Mais il faut, à l'épée, prévoir tous les hasards; par exemple celui où vous dirigez mal votre arrêt et où il *passé*, vous livrant ainsi à l'attaque; celui où votre lame trop flexible ou d'acier cassant se brise sur une côte, sur le sternum, sur un bouton de chemise, et n'empêche pas l'attaque d'arriver. L'*in-quartata* remédie à tout cela. Se méfier, au cas où l'adversaire l'évite, du *croisé* de quarte au flanc.

Vous devez étudier beaucoup l'art de combattre à petite distance. Car, tout récemment, la définition du corps à corps a changé. Jadis, le directeur du duel criait : « Halte ! » au plus tard, dès que les adversaires se trouvaient à un mètre de distance. Cela avantageait injustement les tireurs de haute taille; en effet, le combattant plus court risquait sa vie pour gagner la mesure, pour s'emparer du fer, et lorsqu'il se trouvait à une distance où l'exiguïté de sa taille le servait, on le contraignait à s'arrêter!

Aujourd'hui, le corps à corps ne s'arrête que lorsqu'il y a « poussée réciproque » et qu'il apparaît nettement qu'aucun des adversaires n'a l'intention de se dégager, de revenir à une autre distance. A M. de Chasseloup-

Laubat revient en grande partie l'honneur d'avoir provoqué cette légitime réforme.

Les maîtres d'armes n'enseignent guère de coups spéciaux en corps à corps. Car le combat rapproché n'est toléré que depuis peu, voici une façon de frapper en corps à corps que je considère comme très efficace.

Dès que vous êtes arrivé en corps à corps, plaquez avec votre lame celle de votre adversaire contre son torse; vous pouvez avoir pour cela la position de tierce, de seconde, ou même de quarte. Puis, *sans cesser d'appuyer*, portez le pied gauche en avant par une volte rapide, et alors, à bras raccourci, frappez. Surtout ne lâchez pas la lame adverse avant que votre volte soit complètement exécutée : ce serait le coup double assuré, et un grave coup double.

La parade? Quand l'adversaire exécute sa volte, voltez aussi dans le même sens, vous pouvez facilement parer.

Ne craignez pas de rompre; en règle générale, si fuir n'est pas rompre, rompre n'est pas fuir. Les gens qui se vantent de ne jamais rompre en duel sont des ignorants ou des bluffeurs. Même, plus on souhaite un résultat sérieux et plus on est

parfois obligé de rompre afin de contraindre l'adversaire à s'engager complètement. H. G. Berger est, je crois, l'escrimeur qui a gagné le plus de *poules* à Paris; il touche toujours très violemment et au corps: eh bien, il rompt constamment et presque devant n'importe quel adversaire; on ne l'accule pourtant jamais!

J. JOSEPH-RENAUD.



LE DIRECTEUR DE COMBAT

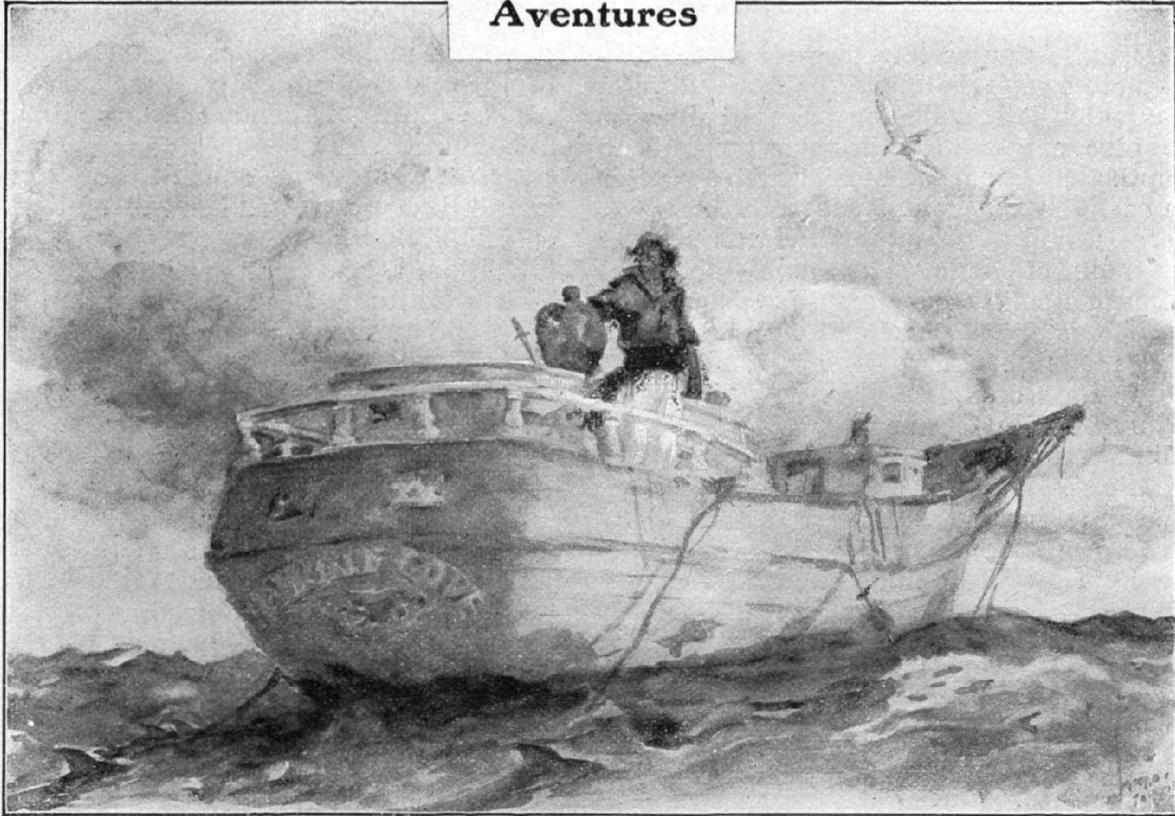
*Pour être directeur de combat, il faut être soi-même un escrimeur expérimenté tel que M. Berteaux, ancien ministre de la guerre que notre photographie montre dirigeant le duel Messimy-Laberdesque*

*Les Boucaniers, Professeurs d'énergie*



VINGT-SIX CONTRE TROIS CENTS

*Les féroces exploits des boucaniers, ces pirates des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, dépassent par leur cruauté et aussi par leur audace, tout ce que l'imagination peut rêver. Un des plus extraordinaires de ces actes de brigandage est celui qu'accomplit Pierre Le Grand, boucanier français, à la tête de vingt-six hommes, se rendant maître d'un navire espagnol défendu par trois cents marins.*



LE BOUCANIER, ROI DES MERS

*Pendant longtemps les boucaniers régnerent sur les Océans, non par leur force ni par leur nombre, mais par l'énergie et l'audace de leurs coups de main, rançonnant tous les vaisseaux marchands.*

## LES BOUCANIERS, PROFESSEURS D'ÉNERGIE

**Les boucaniers, ces hardis prédécesseurs des corsaires, ont écrit leur histoire avec du sang, à la pointe de leur sabre d'abordage; ces hommes féroces et cruels ont néanmoins, par l'audace incroyable de leurs aventures, donné au monde une magnifique leçon de courage et d'énergie** ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



**L**OPÉRETTE et la légende ont idéalisé le corsaire. Et ce nom évoque toujours en nous l'image patriotique de Surcouf, s'embarquant à treize ans, lieutenant à dix-sept ans, faisant la traite des noirs après le décret de la Convention et intimidant les commissaires chargés de l'arrêter. Surcouf qui, avec trente hommes et quatre canons, à bord d'un mauvais navire, prend, pour ses débuts, un vaisseau de la Compagnie

des Indes défendu par vingt-six canons et cent cinquante hommes d'équipage, Surcouf, terreur du commerce anglais, qui, revenu chargé d'or à la Rochelle, se marie bourgeoisement, est décoré de la Légion d'honneur et lance des corsaires qui font pour la France la guerre contre l'Anglais, Surcouf, corsaire-homme de bien, chargé de gloire et d'honneurs...

Mais les ancêtres, les boucaniers dont l'histoire est moins connue, emplirent le

xvi<sup>e</sup> et le xvii<sup>e</sup> siècle d'une horreur tragique. Le récit de leurs cruautés suffirait à contenter le lecteur de romans-feuilletons le plus exigeant : L'Olonnois pendait ses captifs par la barbe pour leur faire révéler la cachette où étaient ensevelis leurs trésors; David attachait ses prisonniers par les mains et par les pieds, puis — Edmond About se servit de ce supplice dans le *Roi des Montagnes* — les chatouillait jusqu'à ce qu'ils mourussent. Otto le Hollandais, d'un seul coup de son sabre d'abordage qui pesait dix livres, coupait un homme en deux. Un Norvégien, du nom de Pierson, s'amusait à trancher les oreilles de ses prisonniers avec son sabre et il se vantait d'en avoir ainsi détaché 700 paires « sans jamais avoir touché les épaules du patient »; Watt, l'Italien, possédait une collection d'un millier de gros orteils.

— Il n'y en a pas deux qui aillent ensemble, faisait-il observer en riant aux gens à qui il montrait cette effroyable collection.

Le capitaine Henry Morgan, lors du sac de Puerto Principe où il s'empara de richesses considérables, plaça un hidalgo sur ce qu'il appelait « la balançoire ». Le

malheureux était attaché en l'air par quatre cordes dont chacune liait un membre à un poteau; puis on lui mit une énorme pierre sur l'abdomen, tandis que son gardien le balançait violemment. Au bout de quatre heures de ce gracieux exercice, l'hidalgo avoua qu'il avait caché cinq cents pièces d'or sous un pavé de la cour de sa maison. Mais les pirates étaient persuadés qu'il possédait d'autres richesses, et en dépit de ses protestations, ils continuèrent la torture. On lui brûla les cheveux et la barbe : il jura qu'il était pauvre; on lui arracha les dents : il assura qu'il ne possédait plus

rien; des mains cruelles lui tordirent les oreilles et les lui enlevèrent, mais en vain. Alors les pirates, inexorables, se mirent à le bâtonner si rudement que le misérable en était presque à son dernier soupir quand il céda et révéla l'endroit où il avait celé 50.000 dollars.

Morgan, fort de cette richesse, assiégea Puerto Bello; auparavant il avait fait prisonniers une foule de prêtres, de moines et de nonnes qui précédaient les pirates, portant des échelles sur leurs épaules. Les défenseurs de la forteresse hésitaient à tirer sur leurs prêtres quand un d'eux, un vieillard, s'écria héroïquement :

— Faites votre devoir, mes amis.

**L** E DIABLE SE FAIT  
ERMITE

A la première décharge, les religieux tombèrent, les boucaniers placèrent les échelles, prirent les murs d'assaut et la ville fut à leur merci. Au milieu de difficultés incroyables, Morgan fit ensuite traverser à ses hommes l'isthme de Panama à marches forcées. Il attaqua la ville qui était défendue par huit mille citoyens, renversa tout et s'empara d'une valeur de sept

millions de richesses; puis il fit main basse sur les vaisseaux espagnols qui étaient dans le port et mit le cap vers le sud. La flotte des bâtiments chargés d'or doubla sans incident le cap Horn et arriva saine et sauve à Saint-Domingue. La paix entre l'Angleterre et l'Espagne était conclue : Morgan jugea le moment propice pour se retirer des « affaires ». Il mit l'embargo sur l'or de ses hommes et arriva en Angleterre avec quarante millions de francs. Un bandit aussi riche n'est plus un bandit : le gouvernement passa l'éponge sur les peccadilles du boucanier; le roi Charles II le fit chevalier



LE PLUS ÉLÉGANT DES PIRATES

*Sir Walter Raleigh fut membre du Parlement anglais, s'empara de Saint-Joseph (Trinité) et, accusé par l'Espagne, fut, à son retour dans son pays, condamné à mort et exécuté.*

et le nomma député-gouverneur de la Jamaïque. Dans ses nouvelles fonctions, Morgan eut à juger plus d'un pirate et il fut toujours implacable vis-à-vis d'eux : « Il est grand temps de faire cesser ces pillages de la haute mer », déclarait-il sérieusement. Il se maria et eut des enfants et des petits-enfants. Son histoire finit comme un conte moral!

Mais pour un boucanier, qui de diable se fit ermite, combien moururent comme ils avaient vécu, sans foi ni loi, et si épouvantablement cruels que l'Olonnois, dont le véritable nom devait être inconnu — décapre main quatre hommes d'équipage espagnol. Un autre, Roch Brazilliano avait une réputation si épouvantable, qu'il fut relâché tant ceux qui l'avaient pris avaient été par ses menaces et par les revanche qu'il leur promettait de ses compagnons.

La réputation de Bartholomew ne le cédait en rien à celle de ce sauvage, ivre de carnage et de vol. Personne ne sut jamais qui il était ni d'où il venait. Il attaqua un jour un galion espagnol qui portait un équipage de soixante-dix hommes, tous bien armés. Les Espagnols se défendirent courageusement et repoussèrent la tentative d'abordage des boucaniers. Les pirates s'éloignèrent et ouvrirent à distance un feu de mousqueterie et de canonades. Les Espagnols avaient vingt canons, mais ils ne leur servirent à rien, car tout homme qui tentait de s'approcher d'une pièce était un homme mort.

Le galion aurait voulu fuir; chaque matelot qui touchait un cordage tombait frappé d'une balle. Pendant six heures, le feu meurtrier se continua. De nouveau les boucaniers accostèrent leur proie; ils ne rencontrèrent plus de résistance.

Bartholomew abandonna son embarcation et se mit à croiser sur la côte de Cuba

avec le galion. Mais quand il entra dans un port pour faire de l'eau, trois navires de guerre espagnols apparurent, et malgré une résistance désespérée le galion fut détruit et les pirates massacrés ou faits prisonniers. Bartholomew était du nombre de ces derniers, son

identité ne fut connue qu'une fois la flotte ancrée à Campêche.

Or, le boucanier avait déjà pillé la ville, et il fut reconnu. On fixa immédiatement un jour pour son exécution.

Comme le moment approchait, Bartholomew, après une longue lutte, réussit à débarrasser une de ses mains de ses fers. Il attira sous un prétexte quelconque son gardien à sa portée, et l'assomma avec les fers.

Puis, prenant deux petites outres à vin pour se soutenir, il se laissa glisser dans la mer par le hublot de la cabine, et s'enfuit à la nage, protégé par l'obscurité.

Il y avait un mile du navire au rivage, et les eaux étaient infestées de requins; néanmoins, il aborda sain et sauf.

Mais là commencèrent seulement les effroyables péripéties de son évasion. Pour cacher sa piste aux limiers dressés à la chasse de l'homme que l'on allait certainement lancer à sa poursuite, il chercha un petit ruis-

seau, et, en ayant trouvé un, le remonta, dans l'eau, pendant des miles. Puis,



UN BOUCANIER  
Voici d'après les documents et les estampes de l'époque, le portrait synthétique du boucanier, terreur des mers et cruel prédécesseur du corsaire.

avant le point du jour, il s'embusqua, toujours dans l'eau, sous les racines d'un arbre qui croissait sur la rive. Il y resta quatre jours, frissonnant aux aboiements des dogues. D'une façon ou d'une autre, il passa inaperçu, quoique plusieurs troupes parties à sa recherche fussent passées sur la rive, au-dessus de lui. Il arriva même qu'un nègre et un Espagnol s'assirent pour se reposer sur les racines qui lui servaient de toit, et se mirent à discuter l'emploi qu'ils projetaient de faire de la prime offerte pour sa capture s'ils avaient la chance de le découvrir!

Puis les bruits de poursuite s'éloignèrent et cessèrent. Bartholomew se risqua à continuer sa route. Il était sans armes, à demi-nu, mourant de faim; sa tête avait été mise à prix et il n'était pas jusqu'à la terre même qui ne lui fut hostile : partout des insectes venimeux et des reptiles; des bêtes féroces dans les fourrés, des crocodiles dans les ruisseaux. Mais Bartholomew se remit en marche pendant la nuit. Il mangea quelques racines et quelques herbes; les pieds déchirés par les épines étaient enflés, il eut l'énergie de marcher quand même. Il trouva des cendres encore chaudes laissées par une troupe de chasseurs, et disposa un grand feu, dans lequel il fit brûler une branche en lui donnant une forme de massue. Cette même nuit, tandis qu'il se reposait dans un arbre, comme à son habitude, il fut attaqué par un jaguar qu'il tua avec cette arme improvisée. De ses dents, il arracha la peau de la carcasse, et s'en servit pour envelopper ses pieds sanglants. Il fit un festin de la chair crue et sentit la force lui revenir.

Le quatrième jour de sa lutte avec la jungle tropicale, Bartholomew entendit un bruit de marteaux. Il rampa jusqu'au bord du fourré et il aperçut la mer. Sur la plage, tout près, deux tentes avaient été dressées. Une sentinelle montait la garde. Un canot plein d'hommes en chemises rouges s'approchait de la côte, et plus loin, dans les hauts fonds, un navire était à sec, et des charpentiers calfaient la coque. Une joie énorme gonfla le cœur du pirate : ces hommes étaient des boucaniers.

Les pillards furent frappés de stupéfaction à la vue de l'étrange figure qui approchait : un homme maigre, nu, couvert de blessures, les cheveux longs et embroussaillés, la barbe inculte avec des fers doubles fixés au poignet gauche; dans une main il portait une massue, dans l'autre une patte du jaguar qu'il avait tué.

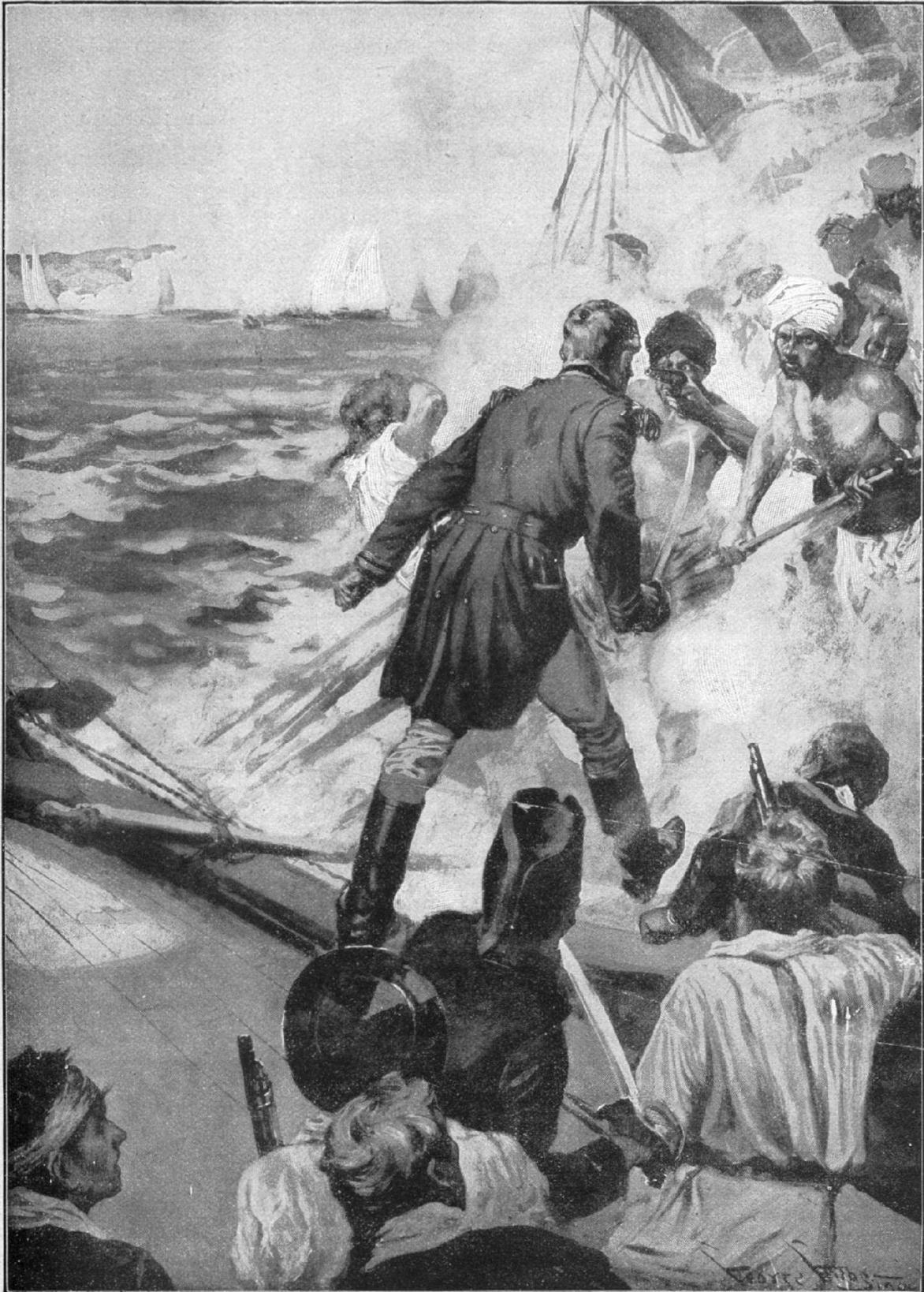
Cette période d'angoisse n'abattit point l'énergie de Bartholomew; il se mit à la tête de cent boucaniers, entra la nuit, dans le port de Campêche, à la tête de ses volontaires et prit d'assaut le navire qui l'avait fait prisonnier. L'équipage fut jeté par-dessus bord à l'exception d'un homme qui fut envoyé à terre dans un canot porteur d'une mission toute romanesque: il allait prier les habitants de Campêche de verser l'argent de la prime qui avait été promise pour la tête de Bartholomew aux veuves et aux orphelins des hommes de l'équipage qui venait d'être massacré!

## L E BOUCANIER, ANCÊTRE DU PIRATE

Ce trait montre qu'il n'y a pas que dans les pièces à spectacles ni dans les romans à la manière d'Alexandre Dumas que le boucanier fut chevaleresque. Ce pirate charmant, sir Walter Raleigh qui partit, il y a trois cents ans pour la Trinité à la recherche de l'Eldorado, pays aux fabuleuses richesses où l'on trouvait un lac d'or et d'émeraudes et dont le prince était vêtu d'une couche de vernis soupoudré d'or, assura galamment à la reine Elisabeth que ce prince doré s'était évanoui de joie en voyant son portrait. Sir Walter Raleigh fut, peut-être, l'inventeur du *bluff*!

Les boucaniers qui, profitant des guerres d'Espagne contre les autres puissances, terrorisèrent la mer des Caraïbes au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, empruntèrent ce surnom aux aventuriers français qui, établis à Saint-Domingue (alors Hispaniola) «boucanaient» la chair du bétail pour en approvisionner les navires qui passaient. On appelle boucaner, découper la viande en lanières fines pour la fumer ensuite et la faire sécher au soleil. C'est de l'île de *Tortuga de mar*, — tortue de mer, — à l'ouest d'Hispaniola, que sont sorties les bandes de bandits qui mirent tout à feu et à sang, de Saint-Augustin à la Trinité, jusqu'à Panama et jusqu'au Pérou.

D'inoffensifs marchands de viande fumée, les boucaniers français, anglais, hollandais devenus légions et traqués par les Espagnols devinrent pour ceux-ci des ennemis féroces. Pierre le Grand, — un Français hardi et aventureux, — commença ses exploits en prenant la mer avec vingt-huit hommes dans un petit canot mal approvisionné. Il passa le Windwood Channel et entra dans la mer des Caraïbes. Là, il attendit la venue d'une



UN BOUCANIER UTILE

*Les pirates étaient parfois utilisés pour réprimer les débordements des habitants des régions de l'Afrique ou de l'Amérique en guerre continue avec l'Europe. C'est ainsi que Decatur, boucanier anglais, eût à batailler contre les États barbaresques.*

proie possible. Il attendit en vain, semblait-il. Les jours se passaient et pas une voile ne se levait à l'horizon. La situation devenait désespérée car les provisions étaient à peu près épuisées. Enfin, un navire espagnol, isolé de ses compagnons de route, apparut seul sur la mer.

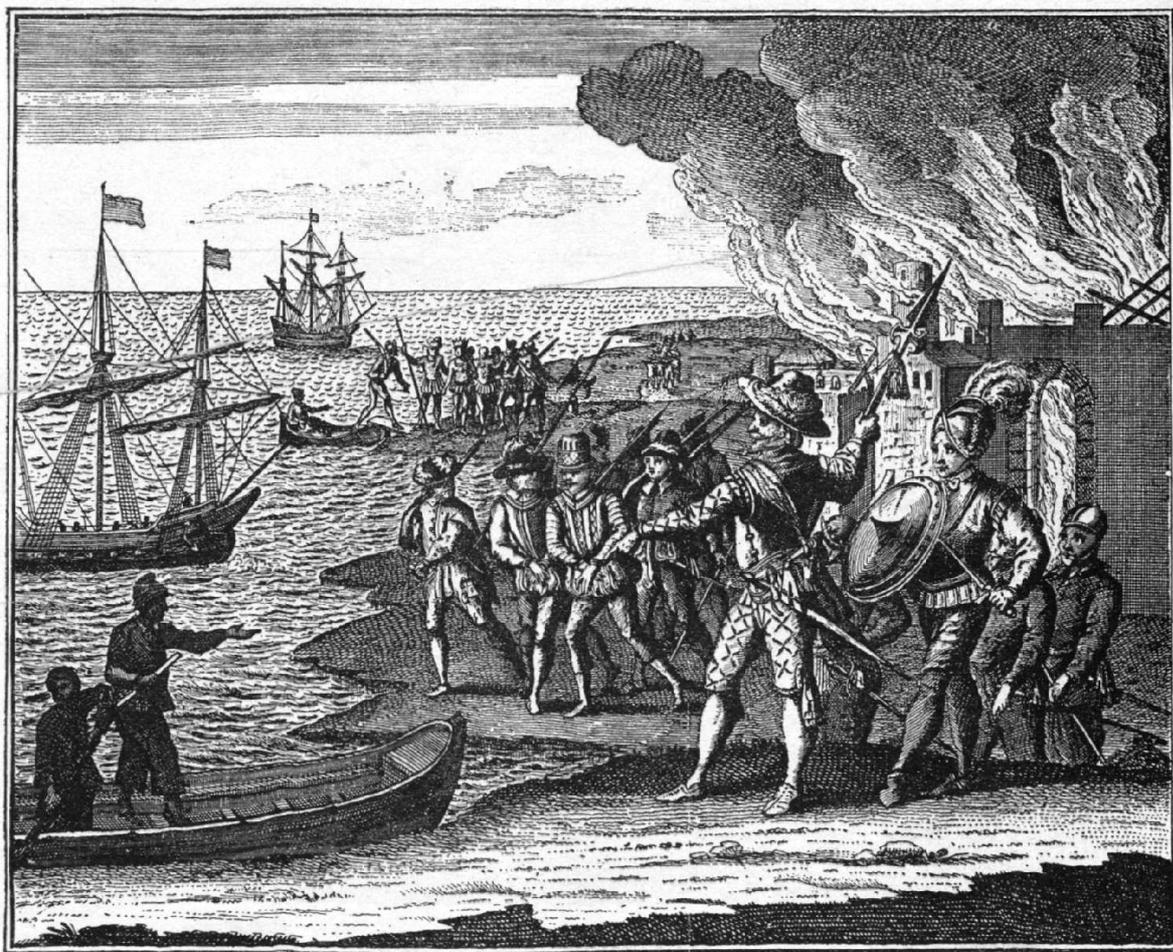
## LES EXPLOITS D'UNE POIGNÉE D'HOMMES

C'était un galion du plus fort tonnage, portant trois cents hommes. L'embarcation de Pierre était à peine assez importante pour lui servir de chaloupe et pourtant les boucaniers n'hésitèrent pas un instant. Une fois la nuit tombée, ils abordèrent doucement le navire et, tandis qu'ils montaient à bord, l'un d'eux «salada» le canot. Quoiqu'il arrivât il *n'y avait plus de retraite possible*. Sans un seul bruit qui put donner l'alarme, les aventuriers grimpèrent sur le pont, pistolets au poing, sabres d'abordage aux

dents. Immédiatement ils sautèrent sur le capitaine qu'ils trouvèrent dans sa cabine en train de jouer aux cartes et qui, le pistolet sur la tempe se rendit avec son équipage.

C'est ainsi que les boucaniers devinrent pirates. En vertu d'un principe qui ne devait pas tarder à avoir force de loi, le chef, Pierre le Grand, s'enfuit avec sa fortune propre et celle de ses compagnons et s'en alla vivre dans son pays natal où il mangea d'ailleurs, en débauches stupides, cet or si difficilement acquis.

Un tel manquement à la parole donnée rendit furieux les boucaniers; ils cherchèrent, en vain; à se venger de leur capitaine infidèle. Ces associations avaient, en effet, leurs mœurs, leurs lois, et une certaine honnêteté corporative. Chaque boucanier avait un camarade avec qui il possédait tout en commun. Quand l'un des deux venait à mourir, l'autre héritait. Dans la communauté, les verrous et les serrures étaient prohibés comme contraires à l'hon-



SIR WALTER RALEIGH CONQUÉRANT L'ELDORADO

Quand sir Walter Raleigh s'empara de la ville de Saint-Joseph (Trinité) qu'il mit à feu et à sang, il prétendit avoir trouvé l'Eldorado avec ses lacs d'or et d'émeraudes!



LE PLUS CRUEL DES BOUCANIERS

*Le boucanier connu sous le nom d'emprunt de l'Olonnois, et dont on n'a jamais su la véritable identité, se signala par des actes de sauvagerie inouïe : il pendait ses captifs par la barbe, pour leur faire révéler l'endroit où étaient ensevelis leurs trésors ; il fit jeter à la mer, dans la même journée, les équipages entiers de quatre navires.*



UNE VUE DE SAN-FRANCISCO DE CAMPÊCHE, D'APRÈS UNE ESTAMPE DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

*La ville de Campêche fut continuellement ravagée par les boucaniers qui semaient la terreur dans toute la région. San-Francisco de Campêche demeura longtemps le centre principal de leurs exploits.*

neur de la profession. Chaque individu, en s'affiliant à une bande, changeait de nom. L'uniforme consistait en une chemise sale et un pantalon taché de sang. Lorsqu'ils prenaient la mer pour une entreprise déterminée, ils se liaient entre eux par des contrats écrits. De plus ils se flattaient d'entretenir un état de guerre plus ou moins légitime. Chaque fois que l'Espagne était en guerre déclarée avec un autre pays, les boucaniers prenaient la peine de se munir de papiers en règle et ils luttaient comme troupes privées. La plupart d'entr'eux se glorifiait de leur moralité et de leur conduite. Ainsi, un chef de bande tua un

homme de son équipage d'un coup de pistolet, à l'église, parce que celui-ci avait eu une attitude inconvenante pendant la messe. Raveneau de Lussan expliquait qu'il s'était fait pirate pour payer ses créanciers!

En admettant que l'on doute de leurs qualités d'honneur et de vertu, les boucaniers étaient, en tous cas, d'admirables combattants. Ils ouvrirent la voie aux Jean Bart et aux Surcouf. La lecture de leurs hauts faits, dont nous venons de rappeler les principaux est une merveilleuse leçon d'audace et d'énergie, — avec ces deux leviers au service d'une meilleure cause, on soulèverait le monde!



#### LE CHAMP D'OPÉRATION DES BOUCANIERS

*Les pirateries des boucaniers se sont exercées pendant deux siècles dans la Méditerranée, au large des côtes d'Afrique, et surtout dans la partie de l'Océan Atlantique avoisinant les Antilles.*



UN INSONDABLE MYSTÈRE

- Eh bien, c'est pourtant ce qui arrive tous les jours, à Wood House, depuis une quinzaine.
- C'est un conte de fées.
- Ou de fantômes! (Page 642, col. 1.)

## LE VOLEUR INVISIBLE

Nouvelle inédite de WILLIAMSON

Conan Doyle, le prestigieux créateur de Sherlock Holmes fait école. Après Maurice Leblanc qui, avec Arsène Lupin, nous fit vivre tant d'angoissantes minutes, voici qu'un autre écrivain, Williamson, nous narre une de ces aventures passionnantes qui ne le cède en rien à celles inventées de toutes pièces par ses illustres devanciers



PRÈS une excursion de quelques jours, Christophe Race, le détective-chauffeur, revenait à Londres. Les lettres, pendant son absence, s'étaient amassées en pile sur sa table de travail.. Dans tout ce tas divers, un télégramme l'intrigua : il était bizar-

rement conçu : « Venez immédiatement, avec votre voiture, essayer approfondir mystère Wood House ; serez payé tarif excursion. Sidney Chester. Wood House New Forest.

Le message était vieux de deux jours. N'était-ce point trop tard? A tout hasard, il télégraphia : « De retour aujourd'hui, trouve télégramme, est-il temps encore ? »

La réponse ne se fit point attendre « Oui, urgence. Partez cet après-midi. Serai à « Sand-Boy and Ovol » un mille de Ruighurst, en venant de Londres. Dites heure votre arrivée. Chester. »

Christophe répondit : « Vous rejoindrai, sept heures ».

Et il fut exact. En pouvait-il être autrement, avec sa célèbre machine, qu'il avait baptisée : « le Coureur écarlate » et dont tous les journaux vantaient les exploits !

Il connaissait bien l'auberge pittoresque de Sand-Boy and Ovol, aussi ne perdit-il pas de temps à chercher son chemin.

Sur le seuil, un vieil homme attendait, avec l'allure digne d'un cocher de quelque aristocratique demeure.

— Je suis appelé ici par M. Chester, dit Christophe Race. Il ne sera pas là avant un quart d'heure, je pense. Où puis-je l'attendre ?

Le vieil homme eut un regard malicieux.

— La personne que vous attendez, est arrivée, Monsieur. Elle attend, Monsieur, dans mon salon que j'ai mis à sa disposition pour le... pour la... pour la circonstance.

Cet homme cherchait ses mots avec d'étranges sourires. Mais M. Chester attendait et Christophe suivit l'hôte sans rien dire.

Le crépuscule d'automne drapait d'ombre la salle meublée de chêne, où la lueur d'une unique lampe essayait en vain de triompher de la nuit. Au bout d'un corridor étroit et sombre, l'homme ouvrit une porte, annonça cérémonieusement à quelqu'un qui se trouvait dans la pièce : « Le gentleman à l'auto. » Ceci dit, il se retira.

Christophe s'arrêta interdit sur le seuil : « La personne » était une jeune fille. Elle était jolie, comme une grande fleur délicate. Elle avait de grands yeux, qui dans le jour eussent été bleus, et qui dans l'ombre de la pièce mal éclairée, semblaient profonds et noirs. Ses cheveux avaient la couleur des blés mûrs sous le soleil. Elle était en costume de cheval, élégante et fine dans la simplicité parfaite de ce vêtement. Mais elle était d'une pâleur surprenante, un effet de la lampe peut-être...

— Je vous demande pardon, dit Christophe. Je viens de Londres, M. Chester devait m'attendre ici, et...

— Je suis Sidney Chester, et c'est moi qui vous ai télégraphié.

Christophe écoutait, sans vouloir laisser deviner sa surprise.

— Sidney est un nom de femme, aussi, et, par télégramme, on ne peut presque rien dire. Mais, asseyez-vous, je vous prie, je vais essayer de vous expliquer, — ou tout au moins de vous exposer les faits extraordinaires qui m'ont décidée à vous demander votre concours. J'ai beaucoup entendu parler de vous, et je sais que vous êtes, en même temps qu'habile et ingénieux, le meilleur des automobilistes. Maintenant voici l'histoire.

Sans doute, vous connaissez Wood House, et son étrange aventure. Les journaux s'en sont beaucoup occupés tous ces temps-ci.

— J'avoue mon ignorance, Mademoiselle. Je reviens d'un voyage assez long, pendant lequel je n'ai eu que fort peu l'occasion de lire les journaux.

— Tant mieux. De cette façon toutes les solutions que l'on a pu trouver jusqu'ici n'influenceront pas vos recherches. Connaissez-vous Wood House ? Non. Et bien voici : C'est une belle et très antique maison, continua-t-elle, tandis que l'expression anxieuse de son visage s'attendrissait d'un sourire. Elle est du reste fameuse dans tout le comté. Et nous y sommes profondément attachées, ma mère et moi, les seules descendantes de la famille des Chester. Mais pour que vous compreniez la situation, il faut que je vous parle un peu de nous, presque comme à un confesseur, n'est-ce pas ?

## LE MYSTÈRE DE WOOD HOUSE

Il faut que vous sachiez que notre branche des Chester s'est appauvrie de génération en génération. Et nous sommes à présent désespérément pauvres. De plus, ajouta-t-elle, la figure soudain rougissante, je suis fiancée. Mais mon fiancé est aussi pauvre que moi. Plutôt que de renoncer à moi pour des mariages plus avantageux qui lui étaient proposés — car il est aussi d'une très ancienne famille — il préféra travailler et partit chercher fortune dans un rancho du Colorado. Restée seule, il me sembla, que moi aussi, je devais construire notre bonheur futur. Et je décidai de travailler.

C'est alors que l'idée me vint de transformer notre chère maison de Wood House en hôtel. Oh, ce ne fut pas sans chagrin et sans peine que ma mère et moi nous nous résolûmes à ce sacrifice. Mais c'était la seule chose à faire.

J'avais entendu dire que les Américains goûtaient tout particulièrement les antiquités, et je ne doutais pas que les beautés de notre chère demeure ne les séduiraient. Enfin, nous primes notre courage à deux mains, et deux mois après Wood House était prête à recevoir les touristes. Le succès dépassa nos espérances. Déjà j'entrevois le jour où je reprendrais ma vie d'autrefois, où je pourrais vivre aux côtés de mon mari, dans le manoir, le bon manoir d'où nous serait venu le bonheur. Hélas, Monsieur, c'était un rêve, rien qu'un rêve, et ce fut la ruine complète qui menaça. Tout un mélodrame...

— Hélas, la vie est souvent plus dramatique que les mélodrames les plus fous. Qu'arriva-t-il ?

— Voici. Ce serait ridicule si ce n'était navrant. Avons-nous des voyageurs pour un ou plusieurs jours ? Pendant le dernier



UNE EXPÉRIENCE QUI COUTE CHER

— Je suppose que vous allez confier votre montre et votre argent à votre chauffeur avant le repas? dit en riant une jeune fille américaine.

— Eh bien, non! dit vaillamment M. Henry Smithson (Page 644, col. 2.)

dîner ou déjeuner qu'ils prennent chez nous, tous les bijoux qu'ils portent, toutes les valeurs qu'ils ont sur eux disparaissent. Pendant le repas, entendez-vous, sans que l'on puisse découvrir le mystérieux voleur.

— Pas aussi mystérieux que vous le pensez sans doute. Vous avez, naturellement, un nombreux personnel, peut-être est-ce là...

— Bien entendu, ce fut notre première pensée. Mais avouez que quelle que soit l'habileté d'un voleur, il lui serait impossible, à moins qu'il ne soit sorcier, d'ôter les bagues des doigts, de détacher les colliers, d'enlever les broches, de dégrafer les ceintures, de prendre les boutons des plastrons et des manchettes, sans que le volé s'en aperçoive!...

— En effet.

— Eh bien, c'est pourtant ce qui arrive tous les jours à Wood House, depuis une quinzaine.

— C'est un conte de fées!

— Ou de fantômes!

Christophe n'osa pas sourire tant la figure enfantine de la jeune fille laissait voir de désolation. Evidemment c'était la ruine de tous les espoirs qui lui emplissaient le cœur.

— Je ne crois pas aux fantômes, dit-il. Et je croirai plutôt que tout ceci tournera au prosaïque. Ne pensez-vous pas qu'il soit difficile pour un fantôme de rendre des bijoux aussi invisibles que lui-même?..

— C'est vrai, dit sérieusement la jeune fille.

— Donc, il faut chercher ailleurs.

— Où?

— C'est pour cela que vous m'avez appelé, n'est-ce pas?

— Certainement... En tout cas, vous êtes prévenu. Prenez vos précautions. Laissez vos valeurs ici, ne tentez pas le mystère de Wood House. Bien entendu, pour tous excepté pour moi, vous êtes un voyageur comme les autres. Venez ce soir avec votre auto, et demandez une chambre.

— C'est entendu, et comptez sur tout mon dévouement.

— Au revoir donc, j'ai juste le temps d'être chez moi pour le dîner.

— Un mot encore, puisque, aussi bien, je ne pourrai vraisemblablement plus avoir d'entretien avec vous. Combien avez-vous pris de nouveaux domestiques?

— Nous avons avec nous trois servantes, une fidèle et bonne vieille qui nous suit depuis des années, et deux jeunes filles qui sont entrées récemment, une de Londres, et une du voisinage; un somme-

lier, deux nouveaux garçons valets, un vieux chef de cuisine à qui nous avons donné deux aides. De temps en temps quelques femmes de ménage. Et c'est tout. Pourtant, je dois vous dire, que nous ne les avons pris qu'avec les meilleures références. Nous les avons d'ailleurs depuis deux mois déjà, et il n'y a que depuis deux semaines, comme je vous l'ai dit, que le mystère a commencé. Mais il faut que je vous dise exactement comment les choses se passent. Voici notre première aventure: De riches Américains qui excursionnaient en Angleterre s'étaient arrêtés chez nous pour une nuit, mais notre maison leur plut tant qu'ils décidèrent d'y séjourner du samedi au lundi. Le dimanche, pendant le dîner, les bijoux des deux jeunes filles et de leur mère disparurent, et le père M. Van Reusalaer, qui avait dans sa poche cent livres, en billets, ne les retrouva plus. Vous pouvez vous imaginer notre consternation. Bien entendu, nous avons demandé un détective, mais sans résultat. Rien ne fut jamais retrouvé, ni un bijou, ni un penny. Et depuis les aventures succèdent aux aventures.

## LES SOUPÇONS PRENNENT UNE FIGURE

— Mais vous avez encore des clients?

— Oui. Et pourtant, ils sont au courant. Tous les journaux en ont parlé, et ne seraient-ils pas prévenus, que notre devoir serait de le faire. Ils n'y croient pas et sont persuadés que tout ce bruit n'est qu'une habile et originale réclame. Malgré nos conseils, ils ne prennent aucune précaution, et, les uns après les autres, ils sont victimes de leur imprudence.

— Ne vous a-t-on rien volé, à vous et à votre mère?

— Non, nous n'avons pas beaucoup de bijoux, et nous déposons immédiatement l'argent que nous recevons dans une banque. Tout est payé avec des chèques. On n'a jamais touché à l'argenterie et nos servantes n'ont pas été volées. Mais nos cousins, M. et M<sup>me</sup> Morley Chester, y ont laissé leurs bijoux et quelque argent. Des bijoux de famille auxquels ils tenaient beaucoup. Ce fut pour nous un gros chagrin, car ils ne sont pas plus fortunés que nous, et nous leur devons beaucoup de reconnaissance.

— Alors, si j'ai bien compris, les bijoux ne disparaissent que pendant les repas?

— Toujours, et dans trois pièces seulement: La grande salle à manger, et deux autres petites pièces que nous avons amé-

nagées en salons particuliers. Mais, presque tous nos hôtes préfèrent dîner dans la grande salle; c'est la plus belle pièce de la maison.

— Etrange!... Vous dites que parfois plusieurs personnes dînent ou déjeunent en même temps et que tous sont volés sans qu'aucun d'eux ne remarque rien d'anormal?

— Il y a plus étrange encore. Ceux qui n'ont rien à voler sur eux, et qui par conséquent ne sont pas touchés par « l'influence » ne s'aperçoivent pas de ce qui arrive aux autres.

— Personne n'est volé pendant la nuit?

— Personne. Rien n'a jamais disparu dans les chambres à coucher.

— Vos hôtes séjournent-ils longtemps?

— Beaucoup ne font que passer en traversant New-Forest. Ils viennent encore par curiosité, et aussi dans l'espoir de découvrir le mystère. Mais quand les curieux seront déçus, nous n'aurons plus qu'à nous en aller. Et c'est toute ma vie brisée.

— Ne perdez pas courage... Que diable, nous finirons bien par comprendre... dit Christophe ému de cette émotion. N'avez-vous pas un hôte qui soit resté plusieurs semaines?

— Si, un, — répondit la jeune fille, — avec contrainte, comme si elle devinait une arrière-pensée dans le langage de son interlocuteur. C'est un homme.

— Un jeune homme?

— Oui, un jeune homme.

— Depuis combien de temps est-il dans votre maison?

— Plusieurs semaines. C'est un peintre. Il est logé dans la chambre que nous appelons la Chambre du Roi. C'est là que Charles II se cacha, il y a une sortie secrète...

— Depuis combien de temps ce jeune homme est-il chez vous.

— Deux ou trois semaines...

Et la jeune fille rougit... Son visage était délicieux ainsi voilé de rose.

— Je lis dans votre pensée, Monsieur, mais, je vous assure... vous vous trompez, il n'y a aucun rapport entre ce jeune homme et le mystère. Une simple coïncidence. Vous ne me croyez pas, mais vous allez me croire ajouta-t-elle comme si elle se décidait. Ce jeune homme est Mr Walter Raven, mon fiancé. Je lui avais expliqué par lettre mon projet et mon intention de ne l'épouser que lorsque j'aurais suffisamment d'économies pour ne plus être à charge à personne. Cette lettre le bouleversa telle-

ment qu'il confia son rancho à un associé et qu'il revint. Ce fut une bonne et heureuse surprise.

— N'a-t-il pas essayé d'expliquer le mystère?

— Oh! si, par tous les moyens.

— Sait-il que vous m'avez appelé?

— Je ne lui ai pas dit. Peut-être aurait-il pensé que je manquais trop de confiance en son habileté. Je ne lui dirai quelorsque vous serez sur la voie, ce que je souhaite de toute mon âme. Mais jusque-là, pour tout le monde, vous serez dans la maison un hôte comme les autres hôtes. Avez-vous encore quelque question à me poser?

— Pas pour l'instant... Voyons...

Christophe éprouvait un plaisir égoïste à rester avec cette délicieuse jeune fille.

— Ah! j'oubliais, fit-il, quels sont les domestiques qui sont chargés du service de la table.

— Le sommelier Nelson, dans la salle à manger, et un des garçons qui devient, pour la circonstance, maître d'hôtel...

## L'ARRIVÉE D'UN NOUVEL HÔTE

— N'y a-t-il qu'eux et les voyageurs dans la salle à manger?

— Depuis le mystère, Mr Morley, sa femme ou moi y restons souvent pour surveiller. De plus Mr Walter Raven, tout en déjeunant ou en dînant, regarde attentivement ce qui se passe...

— De sorte que le vol a lieu absolument sous vos yeux?

— Oui, c'est ce qui fait le côté mystérieux de toute cette affaire. Tout cela ressemble à un rêve. Vous verrez par vous-même. Mais je vous en prie, ne gardez rien sur vous qu'*Ils*, — si toutefois *Ils* existent, — puissent voler.

— Je ne peux pas croire qu'une chose pareille m'arrive.

— Les autres ont dit cela. Et ils l'ont bien regretté.

Christophe fit un geste d'insouciance.

— Rappelez-vous que je vous ai prévenu.

— Oui, je vous le jure, dit Christophe en souriant. Mais à présent l'interrogatoire est terminé. Ayez confiance, nous saurons bien venir à bout de tout cela.

Les deux jeunes gens échangèrent le shake-hand de l'alliance. Comme il était tard il fut convenu qu'il dînerait à l'auberge et ne se présenterait à Wood House qu'à neuf heures. Elle le quitta et par la fenêtre il la vit s'éloigner, gracieuse et fine, sur un très beau cheval.

Tout en mangeant, Christophe réfléchissait. Malgré lui il était persuadé que l'imagination de Miss Chester, surexcitée par les événements, la poussait à exagérer quelque peu. C'était, en tout cas, une histoire passionnante. Un seul fait était précis : La présence de Mr Walter Raven à Wood House coïncidait singulièrement avec le début du mystère. C'était le fiancé de Miss Chester, cependant. Mais quelle étonnante coïncidence. Dans quel but eût-il volé ? Peut-être pour forcer la jeune fille à renoncer à ce travail, et aux projets qu'il faisait semblant d'approuver. Mais comment agissait-il ? Christophe ne pouvait en avoir une idée encore. Mais dès maintenant — et son flair l'avait rarement trompé — le fiancé lui apparaissait comme la figure centrale de tout ce drame.

La route de Sand-Boy and Oval par Ruig-hurst à Wood House était superbe. Aussi le « coureur écarlate » fut-il bien vite devant les vieilles portes aux lions de pierre.

Un vieux et silencieux sommelier à cheveux blancs le reçut, et un valet de pied en livrée élégante vint lui indiquer le chemin du garage. Le coureur écarlate installé pour la nuit, Christophe entra dans la maison. Un feu de bûches rougissait de leurs tremblantes les murs et le plafond sculptés du salon carré. Les meubles étaient superbes, vieux bahuts chargés d'armoires et ornés de faïences rares, chaises à hauts dossiers et tables lourdes.

Son nom fut annoncé, comme s'il eût été un hôte attendu chez des amis, et un jeune homme au visage avenant vint lui souhaiter la bienvenue. Un peu à l'écart Sidney Chester en robe de soirée causait à une dame âgée, sa mère sans doute, et à une jeune femme petite, jolie, mais l'air timide et réservé. Près d'elle, se tenait un beau jeune homme, aux allures quelque peu arrogantes de soldat et à la figure hâlée. Sept ou neuf étrangers formaient des groupes.

— C'est bien au célèbre Mr Race que j'ai le plaisir de parler ? dit le jeune homme qui était venu saluer Christophe. Je suis Mr Morley Chester l'hôte de mes cousines Mrs Chester et sa fille.

— Célèbre est trop aimable, dit Christophe. Quelques toutes petites aventures que l'on a considérablement amplifiées !...

Morley Chester le présenta à ses cousines et à sa femme, la douce petite dame que Christophe avait remarquée, puis au beau jeune homme arrogant, Sir Walter Raven.

Celui-ci n'apparaissait pas au premier abord très sympathique, mais par contre Morley Chester était bien digne des éloges que lui en avait fait Miss Chester. C'était « l'homme qu'il fallait », ses manières accueillantes mettant à l'aise l'étranger le plus timide et sa gaieté réunissait cordialement les hôtes les plus divers.

Après les présentations, il montra deux ou trois chambres à Christophe.

— Sans doute, dit-il, moitié rieur, moitié sérieux, vous avez entendu parler du mystère ?

— En effet.

— Nous croyons bon de prévenir les nouveaux arrivants. La plupart du temps, je dois le dire, ils ne prennent pas cela au sérieux, et ils veulent tenter l'expérience. Pendant quelque temps tout va bien, mais au dernier repas — car le voleur paraît connaître admirablement leurs intentions et la date de leur départ — ils y passent comme les autres. Mais vous verrez sans doute vous-même.

Comme Christophe avait dîné, il ne descendit que lorsque ces dames furent montées dans leurs appartements. Il rejoignit les hommes dans le fumoir, et examina scrupuleusement tous les visages, aussi bien ceux des voyageurs que des domestiques. A vrai dire aucun ne lui sembla suspect.

Personne ne parla du mystère ce soir-là. Mais le matin suivant, dans le hall, il saisit des fragments de conversation.

## L'ERREUR D'UN INCRÉDULE

Aucune des personnes présentes n'avait été volée, mais on savait les histoires des autres.

— Il ne m'est rien arrivé du tout, dit un riche brasseur, Mr Henry Smithson et pourtant je pars demain après le déjeuner.

— Je suppose que vous allez confier votre montre et votre argent à votre chauffeur avant le repas ? dit en riant une jeune fille américaine qui était là depuis quelques jours.

— Et bien non ! dit vaillamment Mr Henry Smithson. Je ne crois pas à toutes ces bêtises. Je vais vous montrer ce que j'ai sur moi avant d'entrer dans la salle à manger et nous verrons !

Il exhiba une montre magnifique avec son monogramme en brillants, une épingle de cravate avec une perle noire, une bague de platine avec un saphir et un diamant, qui ornait son gros doigt, et fit sonner des



LE FANTÔME A RECOMMENCÉ

*Christophe porta précipitamment la main à son plastron...  
L'expérience de ce soir lui avait coûté ses deux perles. Ce n'était pas tout : disparus, ses boutons  
de manchettes et sa montre... (Page 649, col. 1.)*

pièces dans sa poche : cinquante livres disait-il.

— J'ai aussi des billets, et je prétends avoir tout cela en sortant de table.

— Nous déjeunerons tous ensemble, et nous veillerons dit la jeune américaine.

Christophe n'avait pas encore vu la salle à manger dont lui avait parlé Miss Chester. Il ne se mêla pas à la conversation, mais quand Mr Henry Smithson et ses invités se disposèrent à y entrer, il les suivit.

C'était en effet une pièce superbe, les murs étaient en bois sculpté; de nombreux trous de vers en attestaient l'extrême vieillesse et Christophe, en bon connaisseur, pensa que les panneaux à eux seuls valaient leur poids d'or.

Les tables étaient étroites, pour huit couverts, rangées contre le mur, sur deux côtés de la salle. Au milieu, une énorme et ancienne table de réfectoire avec les flancs et les pieds sculptés, un spécimen admirable de l'époque des Tudor. Elle servait de table de service.

Contre le mur, du côté de la porte qui donnait dans le grand hall, il y avait un somptueux buffet orné d'argenterie ancienne.

Christophe s'assit à une table au bout de la chambre et Mr Smithson, la jeune Américaine, sa dame de compagnie prirent place à une large table non loin de là. On riait beaucoup et le champagne coulait.

Le déjeuner était servi par le sommelier et deux valets en grande tenue. Mr Morley Chester surveillait sans ostentation derrière un paravent qui dissimulait la porte de service.

Aucune des dames de la famille n'était dans la pièce.

Tout était normal, il semblait pourtant qu'il s'écoulait de plus en plus de temps entre les différents services.

Christophe mangea de bon appétit, à la fin du repas il se sentit un peu fatigué, l'odeur de vieux chêne qui venait à lui de tous les panneaux sculptés l'incommodait légèrement.

Christophe commençait ses biscuits lorsque tout à coup Mr Smithson sauta de sa chaise en criant.

— By Jove!

Alors ce fut un concert d'exclamations. Les dames criaient de stupéfaction.

— Qu'y a-t-il? fit Morley Chester en sortant du paravent, tandis que Sir Walter Raven pâlisait et que le sommelier en se sauvant laissait tomber de ses mains une bouteille.

— Tout a disparu, cria Miss Reese l'Américaine, sa montre, sa chaîne, sa bague, son épingle...

— Et mon argent, termina Smithson.

— Je suis navré, dit Morley Chester, mais pourquoi n'avoir pas suivi nos conseils, je vous avais prévenu.

— Oh! parbleu, je suis seul responsable! Je n'aurais jamais pu croire ça! Cette maison est ensorcelée! dit-il avec un gros rire, qui sonnait pourtant un peu faux.

— Hélas! nous commençons à le croire, dit Chester.

— Ne pensez-vous qu'il faille appeler un détective?

— Evidemment, mais ce n'est pas la première fois que des détectives se sont occupés de cette affaire, et ils n'y ont jamais rien vu!

On quitta la table, et l'on se pressa autour du volé. Il n'avait plus aucun des bijoux qu'il avait étalés avant le repas. Personne ne doutait de ses paroles. Mais Christophe pensa que par désir d'attirer l'attention, par amour de l'excentricité, il s'amusait peut-être à se poser en victime. Et il résolut de prendre des renseignements sur cet homme.

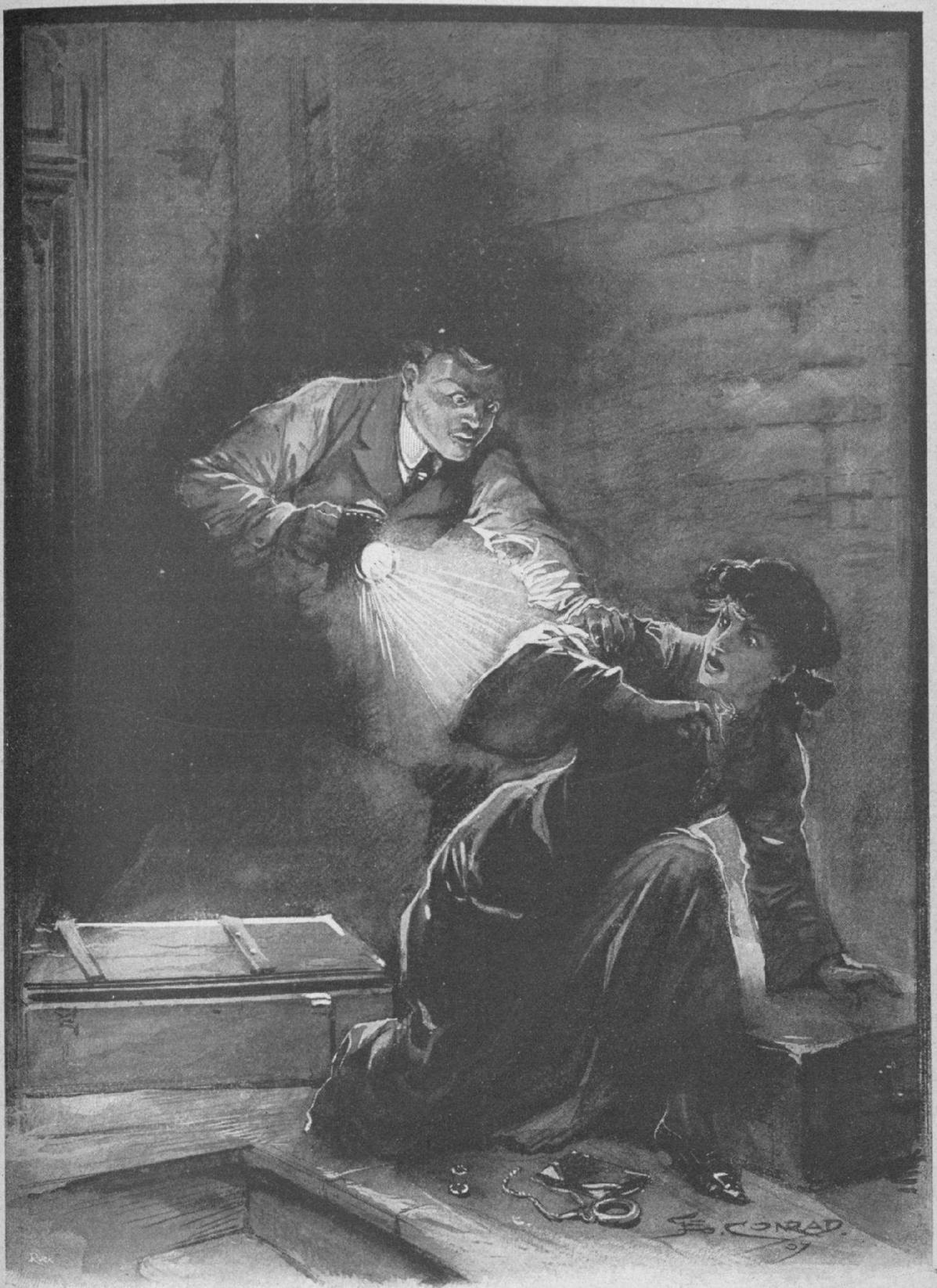
Pour le moment, on chercha en vain les valeurs disparues et Mr Smithson s'en alla un peu calmé.

### CHRISTOPHE FAIT DE CURIEUSES REMARQUES SUR L'ATMOSPHÈRE DE WOOD HOUSE

... D'autres aventures toutes semblables se reproduisirent, soit dans la salle à manger soit dans les salons. Et Christophe ne savait que penser.

Un soir il réfléchissait dans sa chambre. Il y avait encore eu un vol à dîner. « Les hôtes, se disait-il, doivent se voler eux-mêmes. Quelque influence hypnotique inexplicable doit leur suggérer ces choses anormales. Certes, il y a là un phénomène nerveux et physique. »

D'ailleurs, depuis son séjour à Wood House, il avait des maux de tête fréquents, des somnolences, des rêves étranges où se mêlaient toujours des odeurs de vieux chêne, des éblouissements au réveil et un malaise général qui l'empêchait de concentrer longtemps son esprit sur un même objet. Il n'avait plus d'appétit. Pourtant, ni les Morley Chester, ni leur cousine Sidney ne paraissaient malades. Sans doute, ils étaient habitués. Sir Walter Raven n'avait peut-être plus sa mine des premiers jours, et il lui semblait que tous les habitants de



ON TIENT LE FANTÔME

— Je vous tiens... Confessez-vous, ou vous vous en repentirez. ♦  
— Oh! que vous êtes cruel, sanglota la femme. (Page 650, col. 2.)

la maison, y compris les domestiques, avaient le même teint trop blanc.

En somme, il ne savait rien de plus qu'en arrivant et il commençait, lui aussi, à croire aux fantômes. Le détective que Mr Smithson avait envoyé et qui assistait aux dîners sous l'habit d'un domestique, ne paraissait pas y comprendre davantage que lui.

Christophe avait fréquemment, dans la nuit, des réveils en sursaut, et il lui semblait qu'un bruit était venu des panneaux de sa chambre. Mais une fois qu'il était tout à fait réveillé, le silence était bien profond, et il comprenait qu'il avait rêvé.

Comme il pensait à tout cela, il entendit un bruit... Cette fois, il ne dormait pas, et le bruit continuait. C'était un craquement étrange derrière la boiserie. Des rats, sans doute, et pourtant on eût plutôt dit des pas sur une planche. Il regarda sa montre. Il était deux heures. Il décida de ne pas se coucher la nuit suivante et de noter les moindres choses.

Le jour suivant il y eut encore une disparition de bijoux. Et la nuit, à la même heure, le bruit se renouvela.

Christophe demanda le lendemain, à la bonne qui lui apportait son thé, qui habitait la chambre voisine de la sienne.

— Sir Walter Raven, répondit-elle.

— Ah! fit Christophe, et il s'en voulait de ne pas avoir posé cette question plus tôt.

## LA PIÈCE « TAMPON »

Dans la journée, comme il passait devant cette chambre, il s'aperçut que la porte était entrebâillée, il y jeta un coup d'œil, Et il lui sembla qu'il y avait entre cette porte et la sienne une distance inexplicable. Les chambres étaient soi-disant contiguës, la porte de sa chambre était contre le mur mitoyen, celle de Sir Raven aussi, et pourtant, du dehors, il voyait qu'il y avait de la place entre elles, un espace vide sans doute. Il rentra dans sa chambre, posa un livre sur le rebord de sa fenêtre et sortit dans le jardin pour examiner les fenêtres de l'extérieur.

Il vit le livre et par conséquent sa fenêtre; plus loin, sur la gauche, la fenêtre de Sir Raven, et entre elles le même espace inexplicable. En fixant cet espace, il découvrit, dissimulée sous le lierre, au point d'échapper complètement à un œil moins scrutateur, une toute petite fenêtre.

— Sir Walter Raven doit avoir, entre ma

chambre et la sienne, un buffet ou quelque secret repaire, pensa Christophe.

Il remonta. La porte de la chambre, voisine de la sienne, était toujours ouverte, et il entra. Il devait y avoir une porte qui menait à ce mystérieux placard ou cabinet. Il examina tous les panneaux, pas de porte ou bien alors une porte secrète.

Christophe était sûr à présent qu'il y avait un espace entre sa chambre et celle de Sir Raven, et il était sûr aussi que quelque'un y marchait la nuit. Quels étaient ces êtres errants? Quel rapport existait-il entre eux et le mystère? C'étaient les questions qu'il restait à résoudre, et le plus tôt possible.

Pour commencer, il rentra dans sa chambre et se mit à examiner minutieusement le mur soi-disant mitoyen. Il frappa sur la boiserie et constata qu'elle rendait un son creux. Il n'y avait qu'une épaisseur de bois entre lui et le secret qui se cachait de l'autre côté.

La boiserie était unie, sans sculpture. Elle allait du plancher au plafond, divisée en larges carrés formant une sorte de cannelure. Il examina chaque carré, mais il ne découvrit rien.

— Je pourrais scier un carré, pensa-t-il, et regarder par le trou....

Et il décida de scier le panneau que dissimulait le rideau de son lit.

Dans l'après-midi, il alla en auto à Ruinghurst, afin de se munir d'une petite scie et d'une lanterne sourde. En revenant, il rencontra Miss Chester et son fiancé, et les reconduisit à Wood House.

— C'est étrange, dit Christophe, autrefois je faisais des excursions de plusieurs jours sans quitter pour ainsi dire ma voiture, et maintenant au bout de quelques milles, je suis rendu... Le climat sans doute.

— Peut-être l'angoisse de cette atmosphère étrange dans laquelle nous vivons à Wood House. Que pensez-vous des événements, Mr Racer? Hélas! si cela continue, nous serons forcés de quitter notre chère maison, dit la jeune fille avec des yeux pleins de larmes, et cela malgré la volonté de mon père.

— Bah! vous viendrez toutes deux avec moi à Colorado oublier vos soucis, dit Sir Raven d'une voix affectueuse.

Il parlait à sa fiancée avec la voix tendre d'un amoureux sincère, et c'était cet homme que Christophe soupçonnait. Il en éprouvait un peu de honte. Il était innocent peut-être, et il ignorait sans doute le

cabinet secret qui le préoccupait. Enfin, jusqu'à preuve du contraire, il laissait à Sir Walter Raven le bénéfice du doute.

Le thé était servi dans le hall quand Christophe arriva à Wood House. On lui remit des lettres. Après les avoir parcourues, il annonça de façon à ce que tout le monde l'entendit, qu'à moins d'un contre-ordre, il partirait le lendemain après le déjeuner.

— Ne reviendrez-vous pas ? demanda Sidney d'une voix un peu alarmée.

— Je suis désolé, car j'ai fait ici un séjour délicieux, mais je suis resté déjà beaucoup plus qu'il n'aurait fallu. Je suis resté quinze jours, et quinze jours de vacances pour moi, c'est plus que je ne dois.

Sidney n'osa plus insister, quoique visiblement désappointée.

Christophe alla s'habiller pour le dîner. Il fut plus long qu'à l'ordinaire. Il hésita à mettre les boutons de chemise qu'il aimait et à prendre sa montre.

— Sapristi, se dit-il, je ne suis pas détraqué... Je ne le suis pas encore tout au moins. Je ne me volerai pas moi-même.

Et il prit sa montre et ses bijoux afin de tenter lui aussi le « mystère ».

#### **L** FAUT Y PASSER COMME LES AUTRES

Depuis son arrivée à Wood House, il avait toujours pris ses repas à la même petite table, excepté une ou deux fois où de nouvelles connaissances l'avaient invité. Pour son dernier dîner, il invita Sir Walter Raven.

Tout allait bien, le jeune homme lui parlait du Colorado et l'engageait aimablement à venir l'y voir quelque jour, lorsqu'il s'arrêta avec, dans les yeux, une expression hagarde.

— By Jove, cria-t-il, le sang au visage. N'aviez-vous pas de bouton à votre plastron ? J'aurais remarqué il me semble.

Christophe porta précipitamment la main à son plastron...

L'expérience de ce soir lui avait coûté ses deux perles. Ce n'était pas tout : disparus ses boutons de manchettes et sa montre...

— C'est encore un coup du « By Jove ! » balbutia-t-il.

— Appelez Morley Chester.

— A quoi bon, je n'aime pas attirer l'attention. J'en ai trop l'habitude. Cela ne m'amuse pas si cela amuse les autres.

Il fut content de voir les convives s'en aller de table les uns après les autres. Il

put ainsi finir la soirée sans attirer l'attention sur lui et sans être en proie aux questions et à la curiosité générale. Il monta sans rien dire dans sa chambre et ferma la porte à clef.

Immédiatement, il se mit à l'ouvrage et commença à scier aussi silencieusement que possible le panneau de bois derrière son lit. La scie était aiguë et il travaillait avec l'acharnement de quelqu'un qui a une injure à venger. Au bout d'une heure, le panneau était presque entièrement détaché de son cadre. Mais il préféra attendre pour l'enlever complètement, que la maison fût endormie pour la nuit. Il n'y avait pas le moindre petit bruit de l'autre côté. Et chose étrange, le chêne dans lequel il travaillait n'avait pas le subtil et pénétrant parfum des boiseries des salles à manger. En écartant le bois comme le battant d'une fenêtre, il fit pénétrer la lumière de sa lanterne dans la cavité de l'autre côté.

C'était un espace large d'un peu plus de deux pieds. Il s'agenouilla et put arriver à passer sa tête et ses deux épaules par le trou du mur. Il ne vit pas de porte de l'autre côté du mur et le rayon de lumière ne révéla rien ; pourtant, dans le coin, au fond, il y avait quelque chose de bas et de long qui était plus noir que l'obscurité. On eût dit une longue poutre ou une boîte. Il regarda l'heure à la pendule de sa chambre, elle disait deux heures moins vingt. Il n'avait plus sa montre, peut-être était-il plus tôt ou plus tard. En tout cas, il avait encore un peu de temps avant l'arrivée du visiteur nocturne.

Il était difficile de se glisser par l'ouverture, mais en quittant son veston et son gilet, il y parvint. Il enleva ses souliers et, avec sa lanterne qui faisait devant lui un sentier de lumière, il continua précautionneusement ses investigations. La chose basse, dans le coin, au fond, n'était pas une poutre, c'était une boîte, deux boîtes, trois boîtes, de ces boîtes en bois blanc que l'on a dans tous les ménages. Christophe souleva un des couvercles. La boîte était complètement remplie de bijoux, bien rangés en piles, par espèces, posés sur un vêtement sombre plié dessous. Une pile de bracelets, une pile de bagues, une collection de montres, qui brillaient comme des œufs d'or dans un nid.

La seconde boîte était aussi remplie, mais d'objets plus divers. Des boucles d'or, des épingles à chapeaux, des colliers de diamants, des colliers de perles. Dans la

troisième boîte, plus petite que les deux autres, des bourses en cuir, en argent, en or, des porte-cigarettes, des portefeuilles avec monogrammes, puis, maintenus par un paquet de chaînes d'or, une quantité de billets de banque.

L'esprit de Wood House avait de l'ordre !

Pas de pièces d'or, l'esprit de Wood House était un esprit prudent et préférait les dépenser sans délai.

Quel effort tout cet amoncellement représentait !

Sa montre et ses bijoux n'avaient pas encore pris place dans la collection, mais il pensa en riant que cela n'allait pas tarder. Un peu de patience, et il allait voir l'esprit à l'ouvrage !

Derrière la rangée des boîtes, il y avait une ouverture carrée, noire comme le cœur de la nuit. La lanterne éclaira un étroit escalier, qui descendait en tournant sur lui-même comme un tire-bouchon. Il posa le pied sur la première marche, elle cria et Christophe reconnut le bruit qui avait hanté ses nuits.

Il enjambait les boîtes et se disposait à descendre, lorsqu'un bruit l'arrêta. Un bruit lointain et très faible, néanmoins, il s'arrêta et couvrant la lumière de sa lanterne, il se coucha sur le côté, derrière les boîtes qui suffiraient à le cacher tant que ce qui venait ne serait pas sorti de l'escalier.

**L** E « REVENANT » REVIENT SE FAIRE PRENDRE

Le bruit approchait, grandissait, de plus en plus distinct, quelqu'un sur la pointe du pied, se dirigeait vers l'escalier... quelqu'un était sur l'escalier... quelqu'un montait. Une petite lueur avançait, vacillante comme la lueur d'une bougie.

Christophe ne respirait plus.

La lumière remuait sur le mur sombre, et projetait une ombre, c'était l'ombre d'une tête. Une marche cria, une autre marche. La pendule devait retarder ou l'esprit était en avance. Il y eut un long arrêt, une respiration étouffée, comme un soupir, et la lumière en s'avancant éclaira quelque chose de blanc et d'étroit. Pendant un instant cela resta suspendu au milieu de l'ombre, puis cela descendit sur le couvercle de la boîte du milieu. C'était une main de femme.

Rapide comme la pensée, Christophe la saisit et la tint serrée, il se leva et fit jaillir la lumière de sa lanterne.

Un cri étouffé, la main se débattit, mais en vain, Christophe tira à lui, l'esprit fit un faux pas et tomba presque. Et Christophe se trouva face à face avec Mrs Morley Chester.

— Laissez-moi. Laissez-moi ! par pitié ! murmura-t-elle.

— Non, je vous tiens bien. La farce est finie. Et si vous ne dites pas tout, je donne l'alarme ! j'envoie chercher la police et je vous fais arrêter vous et votre mari.

— Oh ! non, pas mon mari, bégaya la « chère petite cousine » la jolie et timide créature, si touchante par son effacement et son désir de se rendre utile, oh pas mon mari, il n'a rien fait, c'est moi !

— Si, sans votre mari, vous n'auriez jamais pu organiser cela toute seule. Je ne suis pas un hôte comme les autres, voilà quinze jours que je travaille à vous prendre. Je vous tiens, confessez-vous ou vous vous repentirez.

— Oh que vous êtes cruel, sanglota la femme.

— Ne l'avez-vous pas été, vous, pour des gens qui ne vous ont rien fait ?

— C'était pour Morley !

Christophe la tira doucement mais fermement dans la place et ne la lâcha que lorsqu'il fut entre elle et l'escalier.

— Si vous voulez vous sauver, vous savez ce que vous avez à faire.

— Et si je vous dis tout, que ferez-vous ?

— Le contenu de ces boîtes sera restitué à qui de droit, mais je vous promets de faciliter votre évasion et celle de votre mari avant qu'aucune révélation ne soit faite. Mais pour cela il faut tout me dire, tout, vous entendez !

— Oh ! je dirai tout, je dirai tout ! Vous savez d'abord que Morley aurait dû avoir cette maison si la justice avait été faite.

— Ah ! c'est l'héritier mâle dont parlait Miss Chester.

— Bien entendu, quel autre cela pouvait-il être ? C'est le seul qui reste de la lignée. Un expert, dont on ne peut mettre en doute la parole, lui a dit qu'en exploitant le charbon qui est sous le parc, il pourrait acquérir une immense fortune.

— Il n'en a rien dit à sa cousine ?

— Non, naturellement. Si elle et sa mère quittaient la place, il hériterait de la maison et de la fortune. C'est ce qu'il voulait. Lorsque Miss Chester décida de transformer Wood House en hôtel, il s'offrit à tout organiser. Il avait déjà son plan.

« Son père, qui mourut quand mon mari était encore un tout petit garçon, était

professeur de chimie. Il avait consacré et usé sa vie et sa fortune à des recherches qui ne lui causèrent que des déboires. Notamment pendant une année qu'il passa en Perse, il découvrit que l'on pouvait extraire d'une plante, — à laquelle on n'avait pas pris garde jusqu'alors, — un produit qui rendait les gens inconscients sans pour cela supprimer la rigidité des muscles. C'est-à-dire, qu'un homme endormi par ce procédé pouvait rester debout, ou continuer à tenir dans ses mains les objets qu'il tenait; au réveil aucun malaise et aucun souvenir de ce qui est arrivé.

« Cette substance fut appelée arénoforme, des essais furent faits dans le but de remplacer le chloroforme par cette nouvelle substance, mais aucun effort ne put faire que l'inconscience durât le temps nécessaire à une opération, fût-ce l'extraction d'une dent.

« L'arénoforme permettait d'endormir et même d'endormir toutes les personnes présentes dans une même chambre, et cela simplement par un peu de vapeur flottant dans l'air, mais malgré l'intérêt de cette découverte, ce fut une faillite. Le père de Morley ne se releva jamais de cette déception, il mourut ne laissant à son fils que des dettes qu'il avait contractées pour ses expériences et quelques bouteilles d'arénoforme qu'il lui fit jurer de conserver.

« Il y a vingt ans de cela. Seul, Morley n'avait pas oublié l'arénoforme. Et c'est parce qu'il ne l'avait pas oublié, qu'il résolut de venir ici. Auparavant, il essaya le pouvoir de ce stupéfiant sur des chiens, les résultats furent ceux qu'il attendait. Alors, il m'exposa son plan et je lui promis mon concours dévoué. Entre la salle à manger et les salons particuliers, il y a une chambre longue et peu intéressante que Morley demanda à Sidney comme office privé. Et nuit sur nuit, il travailla là, avant que la maison ne fût ouverte aux étrangers. Il perfora les murs, de petits trous, si petits qu'on les prend pour des trous de vers, de façon que par ces petits trous, à l'aide d'un vaporisateur, je pus envoyer aussi bien dans la salle à manger que dans les salons, une quantité de vapeur d'arénoforme suffisante, pour endormir les dîneurs. L'odeur

de cette vapeur étant comparable à celle du vieux chêne, le détective le plus subtil n'aurait jamais pu le soupçonner. Il rangea les tables le long du mur pour que l'influence de l'arénoforme fût plus directe.

« Morley se tenait toujours dans la salle où il devait se passer quelque chose, moi, j'étais dans l'office fermé à clef et à un signal qu'il me donnait quand les domestiques étaient partis chercher les plats je lançais la vapeur. Mon mari se tenait toujours derrière le paravent, au fond de la chambre, la figure tournée vers une fenêtre ouverte de façon à ne pas subir l'influence. Et alors rien n'était plus facile que de prendre à tous ces gens endormis ce qu'il voulait prendre.

« Nous n'avions aucun aide. Grâce à une sonnerie que Morley avait installée entre l'office et la cuisine, je pouvais ralentir à mon gré le service de la table. Et ainsi aucun domestique n'entrait dans les salles à manger sans mon ordre.

« Peu à peu cette affreuse substance minait notre santé, mais nous espérions que découragées, Miss Chester et sa mère quitteraient la place, et alors, nous serions largement dédommagés de nos peines. En tout cas, si nous n'avions pas la maison, nous aurions les bijoux.

« En travaillant les murs, Morley découvrit un chemin qui mène de l'office ici. Ce n'est pas la seule sortie secrète de la maison, mais c'est la seule dont Sydney ignorait l'existence et c'est pourquoi nous l'avons choisie pour mettre à l'abri les valeurs. C'est toujours moi qui vient parce que je suis légère et que je ne fais pas autant de bruit que lui sur les marches criantes.

« Maintenant, je vous ai tout dit. Si vous avez le sens de la justice, vous reconnaîtrez que Morley n'est pas à blâmer puisqu'on l'a dépossédé de son bien. Je vous ai tout dit, vous n'avez pas oublié votre promesse, Monsieur, dit la femme avec un tremblement d'effroi. »

Bien avant l'aube, Mr et Mrs Morley Chester avaient quitté Wood House pour toujours.

WILLIAMSON.

(Traduit de l'anglais par Louis Billier.)  
Reproduction interdite.



## NOTES DES EDITEURS



Nos lecteurs trouveront, encartée dans ce numéro, une élégante plaquette en couleurs consacrée aux Publications et aux Editions Pierre Lafitte et C<sup>ie</sup>. Nous y avons réuni tous les renseignements relatifs à nos *Magazines* et à leurs *primes*, ainsi qu'à nos *Editions* à 3.50, aux *Animaux-jouets* de Benjamin Rabier dont nous nous sommes assuré la propriété exclusive, et aux magnifiques *Livres d'Etrennes* que nous mettons en vente : « Les Grands Maîtres de la Musique » (pour les amateurs), « La Flèche Rouge » (pour la jeunesse), « Les Mémoires de Footit-Chocolat » (pour les petits).

Nos lecteurs trouveront dans cette plaquette de quoi faire de beaux et profitables cadeaux d'étrennes à leurs amis de tous les âges.

Les conférences de *Je sais tout* données au Théâtre Femina sont suivies par un public attentif et nombreux. Nous en publierons au fur et à mesure le compte rendu succinct à la rubrique « Théâtre et Musique » (voir, dans ce numéro, page 596).

La quatrième de ces conférences aura lieu le vendredi 20 décembre, à 3 h. 1/2 de l'après-midi ; M. Hugues Le Roux parlera des « Femmes d'Amérique. » Prix des places : promenoir, 2 fr. ; strapontin, 2 fr. 50 ; fauteuil, 3 fr. ; loge (la place), 4 fr.

Le Tournoi de Poésie de *Femina*, dont les concurrents trouveront les résultats complets dans le numéro de *Femina* qui paraît aujourd'hui, va se clôturer par une « Fête de la poésie féminine ». La date en est fixée au 18 décembre, en matinée, et c'est, naturellement, dans la Salle du Théâtre Femina qu'elle aura lieu. Ce même numéro de *Femina* (15 décembre) contient le programme détaillé de cette manifestation littéraire et artistique, qui sera entourée de tout l'éclat que mérite une initiative aussi originale.

Quant au Concours de Beauté organisé également par *Femina*, signalons aux concurrentes qu'il ne leur reste que quinze jours pour envoyer leurs photographies.

Consacré aux grandes cantatrices françaises contemporaines, le numéro de *Musica-Noël* qui sera en vente à partir du 22 de ce mois, a cette originalité d'être surtout

rédigé par des compositeurs et chanteurs célèbres. Parmi les premiers, citons Gabriel Fauré, Paul Dukas, Debussy, Bruneau, Paul Vidal, Xavier Leroux, Alexandre Georges, etc. ; parmi les seconds, M<sup>me</sup> Pauline Viardot, Delmas, Van Dyck, Salignac, etc. L'illustration en est particulièrement artistique et pittoresque : couverture en trois couleurs représentant M<sup>lle</sup> Bréval dans *Salammbo* ; hors-texte en couleurs : *Le Monde des Cantatrices*, où sont groupées les plus célèbres d'entre elles.

Dans le supplément musical, absolument sensationnel comme nouveautés, on trouve des œuvres de Richard Strauss, Bourgauld-Ducoudray, Chabrier, Fontenailles, G. Michiels, Th. Wittmann, H. Van Gaël, etc.

Le numéro, musique comprise, n'est cependant vendu que un franc.

Le numéro de décembre, actuellement en vente, de *l'Art et les Artistes*, consacre des articles à Bernardino Luini, à Bruno Lilsefers, nous fait pénétrer dans la maison d'Anatole France, nous initie aux dessins de Rodin, célèbre l'anniversaire de Canova, rend compte du mouvement artistique à l'étranger. L'épreuve d'art en couleurs reproduit un délicieux portrait de Drouais.

Les spectacles cinématographiques organisés par le Cinéma-Exploitation (films Pathé) dans la salle du Théâtre Femina obtiennent un tel succès que le nombre a dû en être augmenté. Ils ont lieu : le dimanche après-midi, trois séances, à 2 heures, 3 heures 1/2 et 5 heures ; et le jeudi, deux séances, à 2 heures 1/2 et 4 heures.

Le succès est largement justifié par l'intérêt des programmes renouvelés complètement chaque semaine et composés spécialement pour les familles ; ces spectacles ne comportent que des vues instructives, des vues amusantes et des vues d'actualité. Entrée : 1 fr. et 2 fr.

M. Henri Manuel, directeur de la *Photographie Femina*, 90, avenue des Champs-Élysées, vient de prendre une décision très intéressante : tout client que les épreuves soumises à la suite de la première séance ne contenteraient pas pleinement pourra, sans augmentation de prix, se faire rephotographier autant de fois qu'il le désirera. Il obtiendra ainsi des épreuves qui lui donneront pleine satisfaction.

PIERRE LAFITTE ET C<sup>ie</sup>.

## Curiosités



NOS GRANDS HOMMES EN BOUTEILLES

Les représentants les plus illustres de la politique ont leur effigie reproduite en verre. C'est ainsi que l'on peut voir ici, de gauche à droite, les anciens Présidents Félix Faure, Jules Grévy, Thiers et Émile Loubet encadrant une tête de la République.

## Tout ce qui peut devenir bouteille!

Les pièces de ce petit musée original ont été recueillies un peu partout par un collectionneur opiniâtre qui a bien voulu les laisser photographier pour *Je sais tout*.



ON conte qu'un des admirateurs de Champfleury, qui fut un des premiers et des plus passionnés collectionneurs, passant la revue de toutes les vitrines de

l'écrivain, qui renfermaient tant d'objets disparates depuis des livres rares jusqu'à des cartes à jouer, ainsi que des faïences, des écrins, des jetons de jeu et même

des tabatières, demeurait tout songeur.

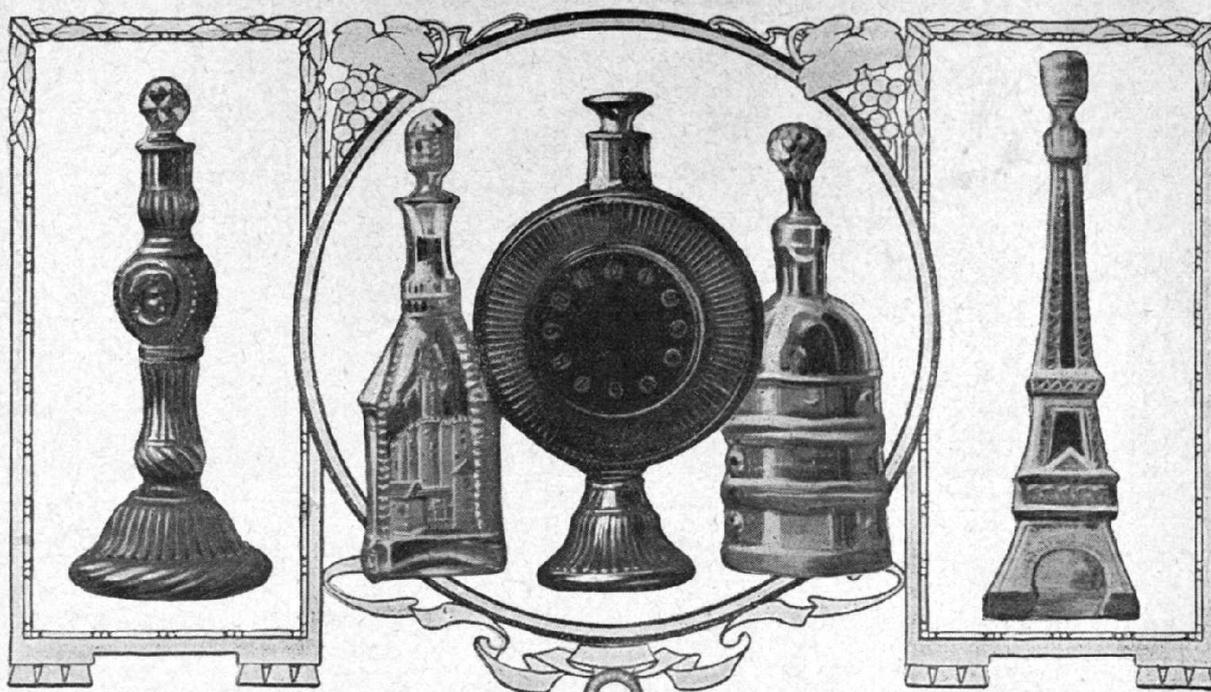
— A quoi pensez-vous, cher ami? lui dit l'auteur des *Bourgeois de Molinchart*.

— Je pense que nos petits-neveux auront à faire un fameux travail d'imagination avant de pouvoir découvrir quelque chose à collectionner sur quoi vous n'avez pas encore porté la main.

Le fait est que, — si l'on en excepte les cartes postales illustrées, — presque toutes les collections qui ont été faites depuis la mort de Champfleury et dans tous les genres sont des collections d'objets connus et recueillis déjà jadis.

Cependant nous avons été assez heureux pour découvrir une collection unique qu'un amateur a réunie, ces dernières années, et qui est tout simplement une collection de bouteilles représentant des objets familiers, des têtes connues, ou commémorant quelque grand fait de l'histoire contemporaine.

Ces bouteilles se divisent en trois caté-



QUELQUES BOUTEILLES

*Un chandelier à bouchon pour liqueur précieuse.*

DE FORMES VARIÉES

*La Tour Eiffel devait, naturellement, figurer dans ce petit Musée.*

gories. Les unes représentent des sujets familiers, les autres des monuments ou personnages historiques, enfin d'autres ont été faites spécialement en vue de commémorer tel ou tel événement, arrivée d'un souverain, alliance franco-russe, etc...

La première catégorie comprend des bouteilles de formes les plus variées : il en est qui représentent un gymnaste, d'autres sont formées d'un acrobate, d'un clown, d'une baigneuse, d'un moulin à vent, d'une armoire à glace. L'une d'elles représente une pendule, une autre des flambeaux.

## LE TONNEAU DE L'ANGLAIS

Souvent aussi ces sujets se rapportent aux plaisirs de la table : voici Bacchus assis sur un tonneau ; voici une perdrix, une botte d'asperges, un canard, un buisson d'écrevisses, une gerbe de blé, un citron, etc., etc...

Quelques-unes sont d'assez vaste dimension, mais ne rappellent que de loin, pourtant, la fameuse bouteille de l'Anglais du café Hardi.

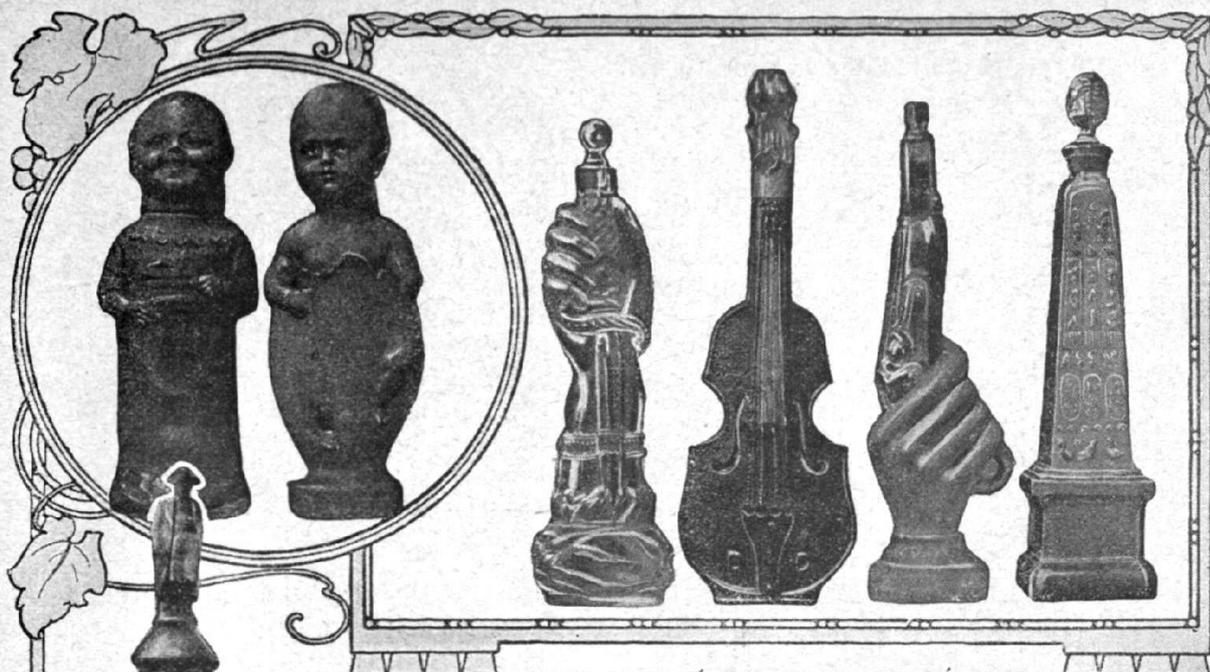


LA LANTERNE

*Un des plus amusants sujets qui montre l'ingéniosité des artistes en verrerie.*

Vers 1816, il y avait à l'un des plus fameux cafés de cette époque, au café Hardi qui était alors installé sur l'emplacement occupé plus tard par la Maison Dorée, un Anglais excentrique et fort riche du nom de Schmitt qu'on y voyait régulièrement et qui demeurait sur le boulevard à deux pas de là. Chaque jour, il se

levait à cinq heures de l'après-midi et venait se mettre à table chez Hardi à six heures du soir dans un grand salon où se trouvait une superbe cheminée de marbre blanc dans laquelle flambaient des rôtis sur un énorme gril d'argent. Là, il demeurait jusqu'à dix heures du soir en présence d'un repas pantagruélique et d'une bouteille unique représentant un tonneau avec, à l'extrémité supérieure, une sorte de goulot pour verser. Mais l'Anglais ne versait jamais et il était défendu de poser un verre devant lui. Les garçons avaient seulement ordre de remplir sa bouteille de vin de Bordeaux d'une certaine année (jamais d'autre vin) et, tout en dévorant son repas, l'insulaire buvait à même ce tonneau improvisé de six heures du soir à minuit, heure à laquelle on lui servait un hareng saur ! A la pointe du jour, on l'emportait, lui et sa bouteille, lui abominablement gris !



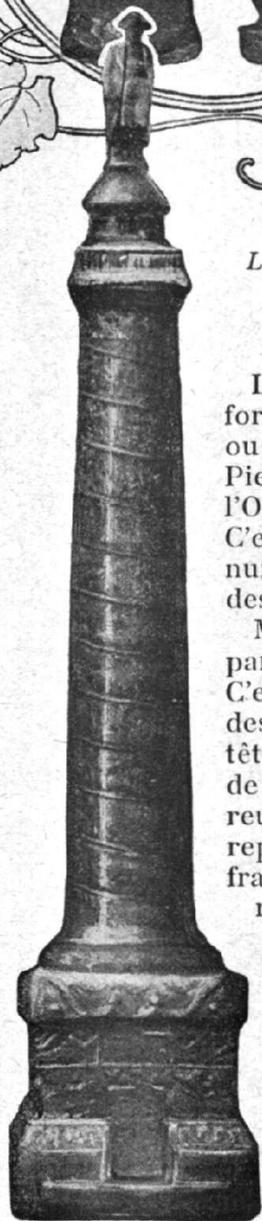
UNE AUTRE SÉRIE AMUSANTE ET INGÉNIEUSE

Les bouteilles de ce musée affectent les aspects les plus variés et les plus inattendus : bébés, poignard, violon, pistolet, obélisque.

La deuxième catégorie des pièces de notre collection est formée de bouteilles représentant des monuments historiques ou des personnages de l'histoire. Napoléon, Jeanne d'Arc, Pie IX, Garibaldi, les colonnes de Paris : la colonne Vendôme, l'Obélisque, la Colonne de Juillet, enfin l'inévitable tour Eiffel. C'est tout le chapitre du bibelot populaire augmenté d'un numéro de plus : la figuration, par la bouteille, des objets et des êtres connus.

Mais la plus curieuse catégorie est peut-être la troisième, parce que chacune de ses pièces constitue un document. C'est la série des représentations que l'on a faites en verre des grands événements contemporains. Bouteilles faites de la tête de Victor Hugo, de celles des Présidents de la République, de la reine Wilhelmine, de Joubert, chef des Boërs, de l'Empereur et de l'Impératrice de Russie, enfin la bouteille franco-russe représentant Alexandre III, Carnot et l'amiral Gervais. Etre frappé ainsi en bouteille, c'est entrer tout vivant dans l'immortalité.

On l'a bien vu, à la mort de Victor Hugo, les formes que revêt l'émotion populaire sont presque infinies. Les souvenirs du mort étaient partout, le nombre de foulards, de cravates, de mouchoirs, de bagues et d'assiettes rappelant l'auteur des *Misérables* est incroyable, et le Musée Victor Hugo est loin de posséder tous les échantillons de cette espèce de culte qui fut célébré à cette époque avec une sorte de frénésie. Et, cependant, avec quel soin pieux ces objets ont été rassemblés ! On y distingue trois sortes de bou-



Une représentation originale de la colonne Vendôme.



teilles conservant les traits de l'homme illustre : deux sont faites à l'aide de portraits d'époque différente; une troisième est simplement un grand flacon sur les faces duquel est gravé le portrait de Hugo. C'est ce dernier modèle que possède le collectionneur d'art dont nous dénombrons les richesses. Peut-être eût-il été plus curieux et infiniment plus rare de posséder la bouteille de forme très banale avec l'encre de laquelle Victor Hugo écrivit les *Châtiments* et *l'Histoire d'un Crime*. M. Richard Lesclide a conté, dans ses *Propos de table de Victor Hugo* une jolie anecdote au sujet de cette bouteille : « Vic-

« tor Hugo était  
« à Bruxelles à  
« cette époque.  
« Dans le feu de  
« l'indignation (il venait d'échapper aux  
« griffes du Coup d'Etat) il écrivit, dans  
« l'espace de quelques mois, plusieurs des  
« vigoureuses pièces des *Châtiments* et toute  
« *l'Histoire d'un Crime*. Il reprit la plume  
« pour écrire *Napoléon le Petit*. Il s'aperçut  
« qu'il avait épuisé la bouteille d'encre  
« qu'il avait employée à ce travail, et il  
« écrivit sur l'étiquette de la fiole :

La bouteille d'où sortit  
*Napoléon le Petit*.

« Mme Drouet, présente, s'écria :



CLOWN ET CANARD

Quelques autres de ces bouteilles figurent un clown ou un canard.

« — Ah! par exemple, voilà un  
« cadeau que vous devriez me faire.  
« — Prenez, répondit le poète;  
« c'est le moins que je puisse payer  
« la copie que vous avez faite de  
« l'ouvrage.

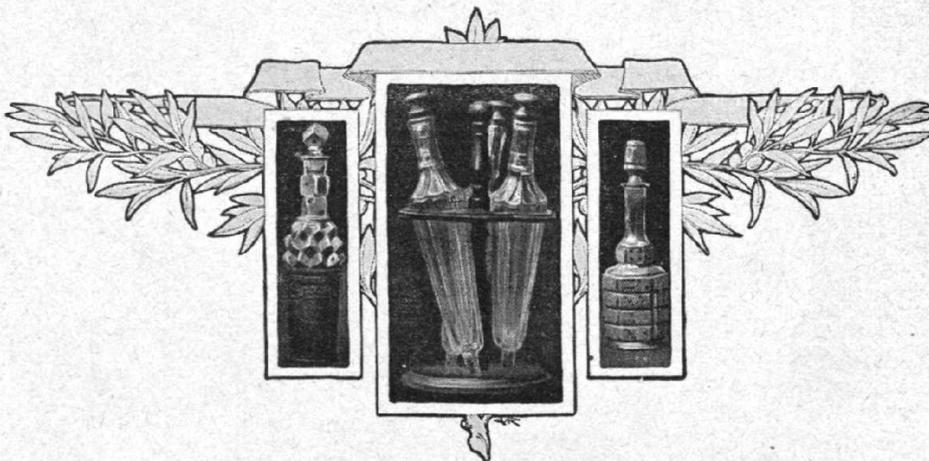
« La bouteille obtint naturellement  
« une place d'honneur sur  
« l'étagère de Mme Drouet,  
« où beaucoup d'amis l'ad-  
« mirèrent et résistèrent à  
« la tentation de l'empor-  
« ter. »

Ajoutons que la bouteille fut donnée par Mme Drouet au docteur Yvan, ancien représentant des Basses-Alpes à l'Assemblée Législative, et enfin — ironie des choses! — offerte par lui au prince Napoléon qui l'a gardée!...

Si simple puisse-t-elle être de

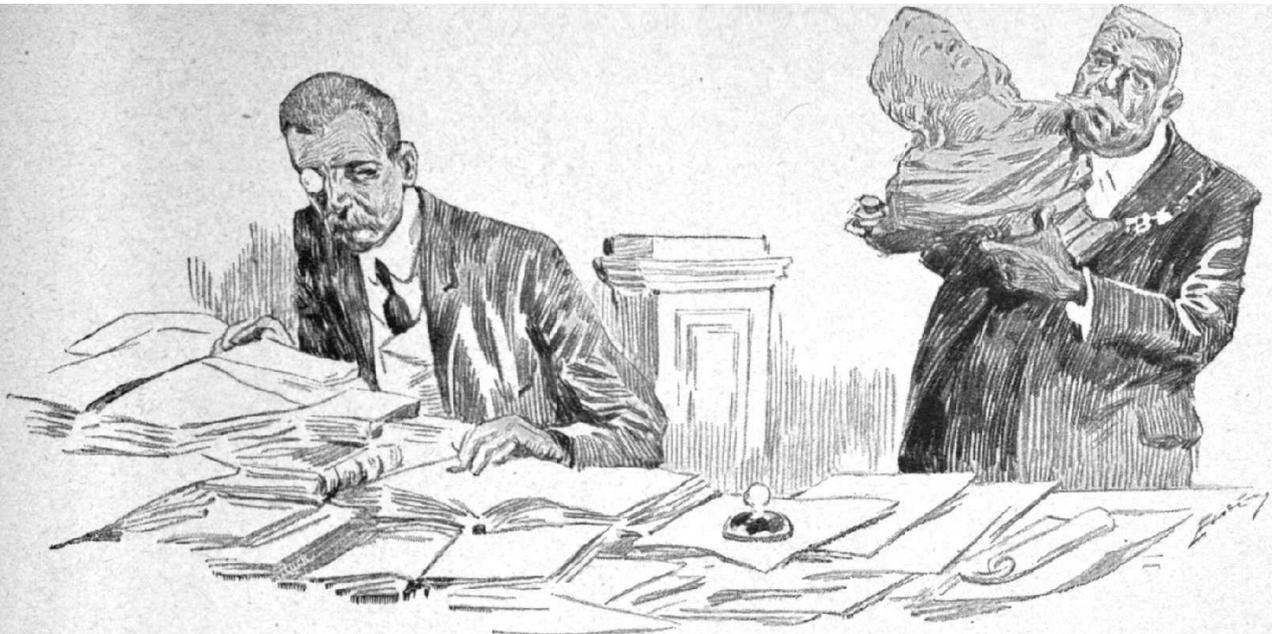
forme, cette bouteille-là est, à coup sûr, une bouteille historique!.. Toutes celles dont nous venons de parler ne le sont certainement pas, en ce sens qu'elles n'ont pas été maniées par les mains d'hommes illustres, mais elles empruntent tout de même un peu de caractère aux événements qui les ont fait surgir, et, en tous cas, une si curieuse collection est bien faite, on l'avouera, pour plaire à notre amour de l'histoire et du document.

JULES BERTAUT.



DE TOUT UN PEU

Entre deux carafons semblant formés par des dés, se dresse ce porte-parapluie garni.



UN HUISSIER MANIAQUE

DOMINIQUE (à part, avec pitié). — On a encore déplacé la République! (Il prend le buste, et va pour le changer de place avec une œuvre d'art, placée sur la cheminée.)

ROBERT. — Qu'est-ce que vous faites?

DOMINIQUE (s'arrêtant). — Je vais remettre ici le buste de la République. (Page 658, col. 1.)

# Son Excellence Dominique <sup>(1)</sup>

COMÉDIE INÉDITE EN UN ACTE

PAR JEAN THOREL

Représentée pour la première fois, à Paris, au Théâtre du Vaudeville

PERSONNAGES

DOMINIQUE . . . . .	MM. VANDENNE.	ROBERT. . . . .	MONTEAUX.
MONTMIREL . . . . .	DAUVILLIERS.	MAZADE. . . . .	SUAREZ.
LARCHER . . . . .	BERTRAND.	RAVIGNAC. . . . .	AUSSOURD.

La scène se passe dans le bureau du Ministre. Trois portes.

SCÈNE I

ROBERT, DOMINIQUE

ROBERT (entre, suivi de Dominique). — Monsieur le Ministre est de retour?

DOMINIQUE (recevant le chapeau de Robert). — Je ne sais pas, Monsieur le Secrétaire.

ROBERT (retirant son pardessus). — Mais vous savez si on a apporté le dossier des eaux de Barcelonnette?

DOMINIQUE (prenant le pardessus). — Non, Monsieur, je ne sais pas.

ROBERT (apercevant le dossier). — Ah! le voilà. (Il s'assied, et le feuillette pendant que Dominique plie le pardessus et va le mettre sur une chaise. En aparté.) Etre né faubourg Poissonnière, n'avoir jamais quitté Paris, et devoir prononcer

en dernier ressort sur les eaux de Barcelonnette : comme je comprends que l'Europe nous envie! (A Dominique, qui va sortir.) Dites-moi, vous ne savez pas non plus si M. Michelin a téléphoné!

DOMINIQUE. — Non, Monsieur, je ne sais pas.

ROBERT. — C'est bizarre : vous qui saviez tout autrefois.

DOMINIQUE (très digne). — Monsieur le Ministre me l'a reproché, Monsieur.

ROBERT. — C'est bon. (Mouvement de sortie de Dominique.) Mais portez donc ça dans mon bureau. (Dominique reprend le pardessus, qu'il porte dans le bureau voisin. Robert, resté seul, le suit des yeux.) Cet homme-là, avec ses façons et son costume d'ancien régime, nous écrase de

(1) Published on December 15 th 1907. Privilege of copyright in the United States reserved under the act approved march 3 rd 1905 by Jean Thorel and Gaston Bergeret.

son mépris, comme jamais talon-rouge ne l'a fait des bourgeois de jadis!

DOMINIQUE (*rentrant*). — Monsieur le Secrétaire n'a plus d'ordres à me donner?

ROBERT. — Non. (*Dominique, qui allait sortir, voit sur un socle dans un coin le buste de la République. Il s'arrête surpris.*)

DOMINIQUE (*à part, avec pitié*). — On a encore déplacé la République! (*Il prend le buste, et va pour le changer de place avec une œuvre d'art, placée sur la cheminée.*)

ROBERT. — Qu'est-ce que vous faites?

DOMINIQUE (*s'arrêtant*). — Je vais remettre ici le buste de la République.

ROBERT. — Et pourquoi?

DOMINIQUE. — Depuis vingt ans que je suis au ministère, il y a toujours été.

ROBERT (*riant*). — En voilà une raison! (*Dominique continue le mouvement commencé.*) Mais laissez donc. Remettez ça où vous l'avez pris.

DOMINIQUE (*remet le buste où il était, puis, se retournant*). — Dois-je considérer cet ordre comme un ordre définitif?

ROBERT. — Vous voulez que je vous explique pourquoi? Parce que ce buste de la République est un plâtre sans valeur, et que ceci est une œuvre d'art. Vous comprenez? Vous acceptez?

DOMINIQUE (*hiératique*). — Je puis compter sur M. le Secrétaire pour prendre ma défense?

ROBERT. — Auprès de qui?

DOMINIQUE. — Auprès de M. le Chef du matériel.

ROBERT. — A propos de quoi?

DOMINIQUE. — Sur la nomenclature des objets mobiliers garnissant le bureau de M. le Ministre de l'Hygiène publique, et dont je suis responsable; le buste de la République figure comme étant placé sur la cheminée...

ROBERT. — Et celui-ci sur le socle que voilà?

DOMINIQUE. — Oui, Monsieur.

ROBERT. — Eh bien! puisqu'ils sont là tous les deux, qu'est-ce que vous voulez de plus?

DOMINIQUE. — Ils ne sont pas à leur place officielle. On pourrait me réprimander.

ROBERT. — Vous ne vous apercevez pas, Dominique, que vous vous rendez insupportable!

DOMINIQUE. — Moi, Monsieur?

ROBERT. — Chaque fois qu'on veut obtenir quelque chose de vous, c'est comme s'il y avait à déplacer cent mille kilos.

DOMINIQUE. — Monsieur...

ROBERT. — C'est bon, j'entends M. le Ministre. Laissez-moi.

DOMINIQUE (*à part, avec mépris*). — C'est jeune. (*Il sort.*)

## SCENE II

ROBERT, MONTMIREL

ROBERT. — Monsieur le Ministre et cher oncle, je vous salue.

MONTMIREL (*épanoui*). — Bonjour, Robert.

ROBERT (*avec un vif intérêt*). — Eh bien! le mariage de Thérèse, c'est raccommodé?

MONTMIREL. — Mon petit — je te le donne en mille — tu ne te douterais jamais de ce qui s'est passé. C'est fantastique.

ROBERT. — Vous m'intriguez.

MONTMIREL. — Essaie — essaie de deviner.

ROBERT. — Oh! les histoires d'amour, — ce n'est pas de mon âge — je n'y comprends rien.

MONTMIREL. — Tu crois que c'est une histoire d'amour?

ROBERT. — Mademoiselle votre fille, ma cousine, m'a raconté que, la semaine dernière, elle a eu une petite pique — insignifiante, dit-elle — avec M. Danglade, son fiancé...

MONTMIREL (*rectifiant*). — Son fiancé? Pas encore. Il ne m'a pas encore demandé sa main.

ROBERT. — C'est tout comme.

MONTMIREL. — Mais pas du tout, puisqu'hier soir il se contentait de déposer ici sa carte avec un P. P. C. qui ressemblait tout à fait à une rupture; et que sans mon intervention il partait ce soir en voyage, et on ne le revoyait plus.

ROBERT. — Il a mauvais caractère?

MONTMIREL (*très gai*). — Non.

ROBERT. — Alors?

MONTMIREL. — Devine — quel peut bien être le personnage, le haut personnage dont les manœuvres ont failli empêcher le mariage de ma fille?

ROBERT. — Je ne sais pas, moi. Un ministre a tant d'ennemis!

MONTMIREL. — D'ailleurs, tu ne trouverais pas.

ROBERT. — Qui est-ce?

MONTMIREL. — Dominique!

ROBERT (*ne comprenant pas*). — Dominique...

MONTMIREL. — Mon huissier. C'est un huissier, un garçon de bureau, qui a failli faire manquer le mariage de la fille d'un ministre.

ROBERT. — Mon oncle, ce n'est pas une raison parce que vous êtes ministre pour vous payer ma tête.

MONTMIREL. — Allons, puisque tu ne me crois pas sur parole, il faut que je t'explique comment c'est arrivé. D'ailleurs, c'est bien simple. On ne voyait plus Danglade, mais il venait. Il est venu trois fois depuis huit jours. Seulement, trois fois il s'est vu refuser la porte... par Dominique.

ROBERT (*devinant le reste*). — Ah! Et après sa dispute d'amoureux avec ma cousine, il a cru que c'était prémédité, que c'était elle qui voulait rompre.

MONTMIREL. — Tout juste. Et sans sa carte de congé, sans le chagrin de Thérèse



LE RENVOI DE L'HUISSIER

DOMINIQUE. — Monsieur le Ministre...

MONTMIREL. — Inutile, vous dis-je. Sortez. (Dominique, assez troublé, regarde un instant le ministre.)  
Allons, sortez.

Dominique sort. (Page 660, col. 2).

qui m'a obligé à voir tout de suite de quoi il retournait, c'était fini. Voilà! Voilà le mauvais tour que peut vous jouer un domestique rancunier.

ROBERT. — Il l'a fait exprès?

MONTMIREL. — Evidemment. Il sait très bien que Danglade ne venait pas ici pour mes beaux yeux. Et il a voulu se venger.

ROBERT. — De quoi donc?

MONTMIREL. — De ce que je me suis quelquefois permis de lui faire des observations.

ROBERT (*riant*). — Des observations, à un garçon de bureau? Vous avez toutes les audaces.

MONTMIREL. — Je sais bien ce qu'il me répondrait, si je l'interrogeais; dans un moment de bousculade, j'aurai peut-être dit que je ne voulais plus recevoir qu'à mes heures d'audience...

ROBERT. — Et il s'est empressé d'appliquer ça à M. Danglade!

MONTMIREL. — Comme c'est malin! Comme si je ne devais pas finir par être averti! Mais en voilà assez. Avec ses airs de Talleyrand, il fait son service on ne peut plus mal. Je vais le mettre à la porte.

ROBERT. — Je ne le pleurerai pas.

MONTMIREL. — Tu sais le tour abominable qu'il m'a encore joué ce matin?

ROBERT. — Non.

MONTMIREL. — Figure-toi qu'il a laissé entrer ici, dans mon bureau, le baron Vandermosel.

ROBERT (*vivement*). — Diable! Prenez garde.

MONTMIREL. — Eh! je le sais bien que Vandermosel est un homme taré. Et je me méfiais du coup, je m'en doutais qu'il allait venir. J'avais donné des ordres à Dominique, des ordres formels. Il l'a laissé entrer. Il l'a « fait » entrer.

ROBERT. — Le baron lui avait graissé la patte.

MONTMIREL. — Parbleu! Aussi, il est temps que je me débarrasse de ce serviteur dangereux. Je m'en vais même procéder à cette petite opération tout de suite, et sans explications.

*Il a sonné.*

ROBERT. — En effet, pas d'explications! C'est toujours mieux.

*Il travaille à son petit bureau.*

### SCÈNE III

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE. — Monsieur le Ministre a sonné?

MONTMIREL (*après un silence*). — Pour vous donner votre congé, mon ami.

DOMINIQUE. — Mon congé annuel?

MONTMIREL. — Il ne s'agit pas de ça. Votre congé définitif.

DOMINIQUE. — Définitif! Je ne comprends pas.

MONTMIREL. — Ah! il faut vous expliquer? Eh bien! voilà: Je suis très mécontent de votre service. Je vous remplace. Comprenez-vous maintenant?

DOMINIQUE. — Monsieur le Ministre...

MONTMIREL (*l'interrompt*). — Non. Pas un mot. Tout serait inutile. Ma décision est irrévocable. Je vais envoyer à la caisse l'ordre de vous payer une indemnité de renvoi. (*A Robert.*) Huit jours?

ROBERT (*conciliant*). — Un mois.

MONTMIREL (*acceptant*). — Un mois. (*A Dominique.*) Mais vous allez quitter votre service immédiatement. Allez. (*Dominique ne bouge pas.*) Eh bien?

DOMINIQUE. — Monsieur le Ministre...

MONTMIREL. — Inutile, vous dis-je. Sortez. (*Dominique, assez troublé, regarde un instant le ministre.*) Allons, sortez.

*Dominique sort.*

### SCÈNE IV

MONTMIREL, ROBERT.

MONTMIREL. — Maintenant, aux affaires sérieuses. (*Il va à son bureau.*) Toi, tu vas m'envoyer monsieur mon secrétaire général, que je lui demande un nouvel huissier.

ROBERT (*se levant*). — Oui, mon oncle.

MONTMIREL (*s'asseyant, et avec un profond soupir*). — Ah! c'est de celui-là que je voudrais me débarrasser.

ROBERT. — Ce pauvre M. Larcher! Qu'est-ce qu'il a encore fait?

MONTMIREL. — Eh bien! et la campagne du journal *L'Injure libre*?

ROBERT (*qui l'a déjà dit vingt fois*). — Ce n'est pas de lui que ça vient.

MONTMIREL. — Comment? mais ça creve les yeux.

ROBERT. — Les yeux crevés, on ne voit plus clair.

MONTMIREL. — Réfléchis: à côté de ses diffamations, cet infâme journal a donné sur moi et mes actes des renseignements si précis, en même temps que si secrets, qu'il n'y a que toi ou moi, — ou lui, le secrétaire général, qui ayons pu les révéler. Et comme ça n'est pas nous, c'est lui.

ROBERT. — Qui sait?

MONTMIREL (*sans l'entendre*). — Tout ça parce que je suis un homme d'initiative et de progrès, que cela trouble la vieille routine de M. Larcher, et qu'il ne me le pardonne pas! Mais si je le pince une bonne fois en pleine intrigue, gare à lui!

ROBERT (*assez négligemment*). — Enfin! nous ne tarderons pas à être fixés.

MONTMIREL (*vivement*). — Tu as du nouveau?

ROBERT (*cherchant un papier*). — Pas encore. Mais Michelin vient de télégraphier que l'enquête dont vous l'avez officieusement chargé est sur le point d'aboutir.

*Il prend un petit bleu dans sa poche.*

MONTMIREL. — Et tu ne le disais pas ?

ROBERT (*brandissant le petit bleu*). — Calmez-vous. Telle une déclaration ministérielle, ce télégramme ne contient encore que des promesses.

MONTMIREL (*prenant le papier*). — Tu es agaçant avec tes plaisanteries. Laisse-moi lire.

ROBERT. — Lisez !

MONTMIREL (*lisant*). — « J'ai à vous faire des révélations inattendues, tellement inattendues que je veux d'abord m'en faire donner la preuve. » (*Triomphant*). C'est significatif.

ROBERT. — De quoi ?

MONTMIREL. — Voyons, mon petit, tu comprends que je n'ai pas été dire à Michelin que je soupçonnais Larcher; je ne suis pas si bête. Alors, il se figure qu'avec ce nom-là il va me surprendre. Hélas ! non, il ne me surprendra pas : je sais trop bien ce que vaut mon entourage. Tout le monde, en France, dit du mal des ministères. Il n'y a que les ministres pour savoir à quel point c'est justifié.

ROBERT. — C'est qu'aussi vous êtes étonnant : vous voulez qu'ils travaillent.

MONTMIREL. — Et ils travailleront, ou j'y laisserai ma peau.

ROBERT (*riant et maniant le portefeuille ministériel*). — Non, la peau de votre portefeuille

MONTMIREL (*hausse les épaules*). — Peuh ! (*On frappe*). — Entrez.

### SCÈNE V

LES MÊMES, LARCHER.

LARCHER. — Monsieur le Ministre...

MONTMIREL. — Ah ! Monsieur Larcher... j'allais vous faire appeler.

ROBERT. — Je vous laisse.

*Il sort emportant des dossiers.*

### SCÈNE VI

MONTMIREL, LARCHER.

LARCHER. — De quoi s'agit-il, Monsieur le Ministre ?

MONTMIREL. — Oh ! de rien. Une vétille. Faites-moi donc, je vous prie tout de suite, envoyer un nouvel huissier.

LARCHER. — Dominique est malade ?

MONTMIREL. — Non. Il était devenu impossible : je l'ai chassé.

LARCHER (*surpris*). — Tiens !... c'est extraordinaire.

MONTMIREL. — Quoi donc ?

LARCHER. — Je n'en ai pas entendu parler.

MONTMIREL (*voulant sourire*). — La chose est tellement insignifiante : il n'y aurait rien d'*extraordinaire* à ce qu'elle se fût faite sans révolutionner le ministère. Il ne faut pas tant de façons pour renvoyer un domestique. Il y a cependant une autre raison pour que vous n'ayez pas été prévenu plus tôt : c'est à l'instant même que je viens de chasser Dominique.

LARCHER. — Ah !... Bien !

MONTMIREL. — Et comme j'ai accordé des audiences pour tout à l'heure...

LARCHER (*l'interrompant*). — Vous pouvez être tranquille, Monsieur le Ministre. Dominique est à son poste.

MONTMIREL. — Je vous dis que je viens de le chasser.

LARCHER (*après une seconde d'embarras*). — Il est à son poste.

MONTMIREL (*riant*). — Ça, par exemple, ce serait trop fort.

LARCHER. — Mettez-vous à sa place...

MONTMIREL (*continuant de rire*). — Mais pas du tout. La mienne est meilleure. J'y reste.

LARCHER (*souriant*). — Il fait comme vous.

MONTMIREL. — C'est ce que nous allons voir. Je vais sonner...

LARCHER (*vivement, sérieux*). — Remarquez, Monsieur le Ministre, que si Dominique n'est pas parti, il ne faudrait surtout pas voir là un acte de rébellion contre votre autorité.

MONTMIREL. — Vous voulez que j'y voie un acte de soumission ?

LARCHER. — Pas davantage. Mais la question, — la vraie question, — est d'un ordre tout différent.

MONTMIREL (*cherchant*). — Tellement différent que... je ne comprends pas.

LARCHER. — En restant, au risque de vous mécontenter, Dominique n'aura cependant fait que remplir scrupuleusement son devoir.

MONTMIREL. — Voyons, je rêve ? Voulez-vous me prouver que cet individu est un martyr du devoir ?

LARCHER. — Un martyr ? Ce serait exagéré. Je veux dire simplement ceci : l'huissier Dominique est un vieil employé du ministère ; il connaît le règlement, et il l'observe, en particulier l'arrêté du 24 octobre 1812.

MONTMIREL. — Ah ! ça, est-ce que pour les huissiers, comme pour la Comédie-Française, il y a aussi un décret de Moscou ?

LARCHER. — Ce n'est pas un décret. C'est un arrêté ministériel, qui, encore aujourd'hui, règle jusque dans les plus petits détails la situation de nos agents subalternes.

MONTMIREL. — Je serais heureux de lire l'article qui autorise nos garçons de bureau à se révolter contre nous.

LARCHER (*souriant*). — Cet article-là n'existe pas.

MONTMIREL. — Alors ?

LARCHER. — Mais il est formellement spécifié que la révocation ne peut être prononcée... que sur la proposition du secrétaire général...

MONTMIREL. — Vous ! (*Avec finesse*). Je commence à comprendre.

LARCHER (*humblement*). — A la suite d'un

rapport présenté par le chef du service intérieur.

MONTMIREL. — Mais enfin, au bout du compte, c'est moi, le ministre, qui prononce le renvoi.

LARCHER. — Bien entendu.

MONTMIREL. — Eh bien, c'est fait ! Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

LARCHER (*insinuant*). — Qu'il soit tenu compte de la procédure réglementaire.

MONTMIREL. — Mais puisque cette procédure n'a d'autre but que de m'éclairer, dans le cas présent elle devient inutile. A quoi bon toutes vos paperasses ? Je suis éclairé, je sais pourquoi cet homme ne convient pas à la place qu'il occupe. Alors, c'est tout simple, je le renvoie.

LARCHER. — Il attendra, pour s'en aller, d'être révoqué.

MONTMIREL. — Renvoyé, révoqué, c'est la même chose.

LARCHER. — Pas au ministère.

MONTMIREL. — Alors, vous croyez qu'il est encore ici ?

LARCHER. — J'en suis sûr.

MONTMIREL (*sonnant*). — Eh bien ! Nous allons voir.

LARCHER (*vivement*). — Vous serez indulgent ?

MONTMIREL. — Nous allons voir !

*Dominique paraît. Jeux de physionomie entre Montmirel et Larcher. Un silence.*

### SCÈNE VII

LES MÊMES, DOMINIQUE

DOMINIQUE. — Monsieur le Ministre a sonné ?

MONTMIREL. — Dominique !...

*Il s'arrête et réfléchit.*

DOMINIQUE. — Monsieur le Ministre ?

MONTMIREL (*après un silence*). — Ah ! et puis non, nous avons déjà perdu trop de temps à cette niaiserie. (*A Dominique.*) Attendez mes ordres à l'antichambre.

DOMINIQUE. — Bien, Monsieur le Ministre. *Il sort.*

### SCÈNE VIII

MONTMIREL, LARCHER, puis ROBERT

MONTMIREL (*avec autorité*). — Vous m'avez dit que la procédure à suivre, c'était une proposition de vous sur un rapport du chef du service intérieur : M. Mazade ?

*Rentre Robert.*

LARCHER. — Parfaitement, Monsieur le Ministre.

MONTMIREL (*assez sèchement*). — Je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Je vous serais obligé de faire dire à M. Mazade de descendre à mon bureau.

LARCHER (*après un mouvement*). — Tout de suite, Monsieur le Ministre.

*Il sort.*

### SCÈNE IX

MONTMIREL, ROBERT

MONTMIREL (*assez agité*). — Ça finit par devenir comique ! Je ne peux pas me débarasser de Dominique.

ROBERT. — Vous l'avez chassé.

MONTMIREL. — Il n'est pas parti. Il paraît qu'il faut le « révoquer ».

ROBERT. — Révoquez-le.

MONTMIREL. — Même pour le révoquer, ça ne va pas tout seul. M. Larcher se rebiffe.

ROBERT (*railleur*). — Mettez-y... de la diplomatie.

MONTMIREL. — Tu plaisantes ; mais j'en suis là ! J'ai fait appeler Mazade, parce que celui là, — il sait qu'il est connu comme réactionnaire, — il n'osera pas me résister.

ROBERT (*avec une emphase gouailleuse*). — Et vous allez conspirer avec lui la déchéance... d'un garçon de bureau. Voilà où ça mène d'avoir conspiré sous l'Empire.

MONTMIREL. — Il est évident que comme résultat, c'est maigre.

ROBERT. — Après avoir été révoqué, s'il ne s'en va pas, le sieur Dominique, s'il résiste, emploierez-vous la force ?

MONTMIREL. — Tu es bête.

ROBERT. — Enfin ! Vous êtes bien avec le ministre de la Guerre. Il vous prêtera main-forte, il enverra un bataillon.

MONTMIREL. — Sois donc un peu sérieux. Tu m'apportais ?

ROBERT. — Des papiers à la signature.

MONTMIREL. — Quel métier ! Voyons ça. (*On frappe.*) Entrez !

### SCÈNE X

LES MÊMES, MAZADE

MAZADE. — Monsieur le Ministre...

MONTMIREL. — Ah ! Monsieur Mazade. (*A Robert.*) Donne toujours. Je vais signer. (*A Mazade.*) Asseyez-vous, Monsieur Mazade. (*Il signe des papiers que lui passe Robert.*) — Voici : j'ai à l'antichambre un huissier déplaisant, hostile, insupportable. Un nommé Dominique. Un drôle.

MAZADE (*crainitif et servile*). — Oui, Monsieur le Ministre.

MONTMIREL. — Qui fait très mal son service.

MAZADE. — Oui, Monsieur le Ministre.

MONTMIREL. — Il est même insolent, parfois.

MAZADE. — Oui, Monsieur le Ministre.

MONTMIREL. — Et je veux le renvoyer.

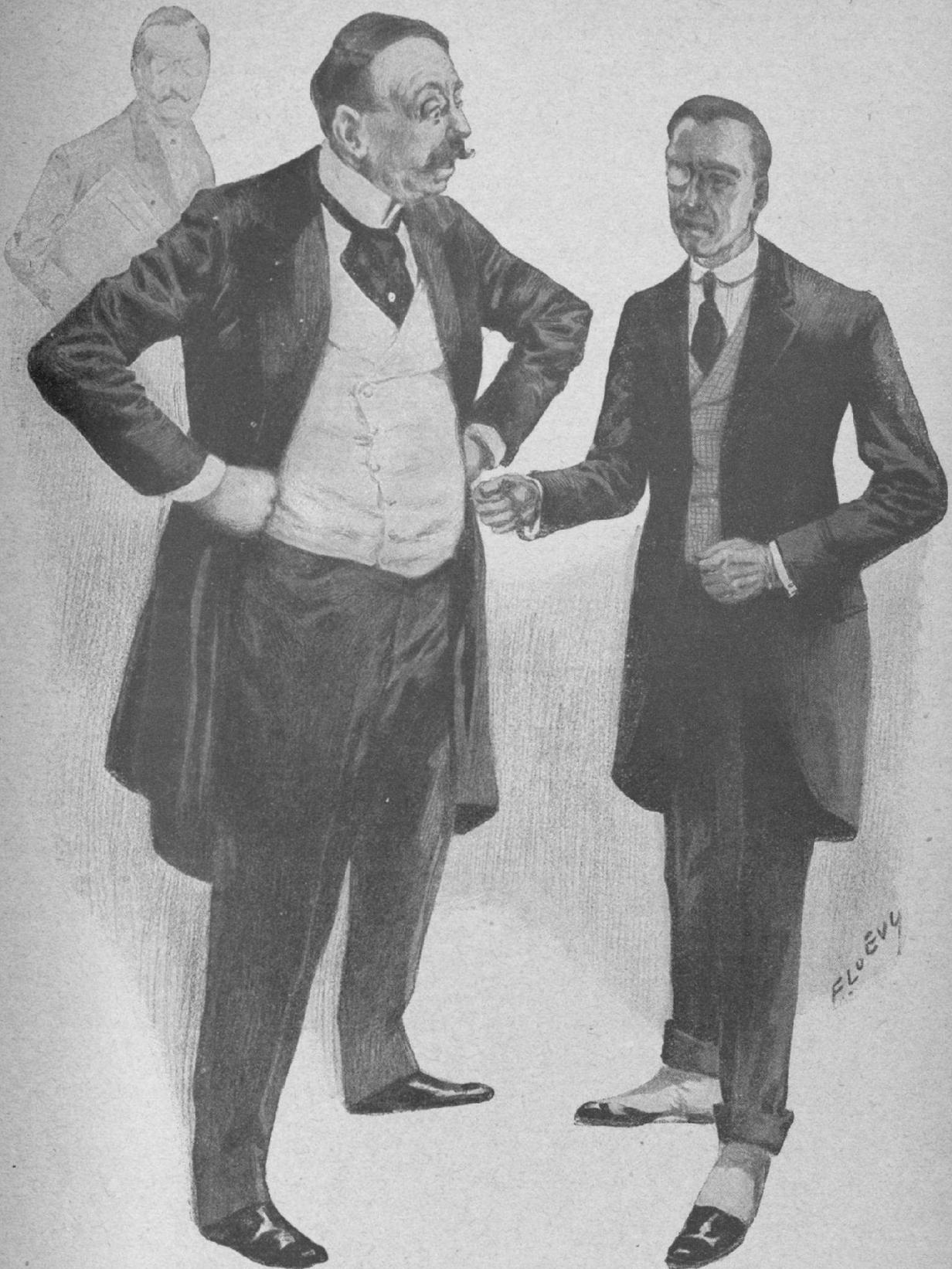
MAZADE. — Oui, Monsieur le Ministre.

MONTMIREL. — Vous allez faire au secrétaire général un rapport dans lequel vous lui proposerez de soumettre à ma signature un arrêté de révocation.

MAZADE. — Oui, Monsieur le Ministre.

MONTMIREL (*se levant*). — C'est tout ce que j'avais à vous dire.

*Son Excellence Dominique*



L'EMBARRAS D'UN MINISTRE

MONTMIREL (*assez agité*). — Ça finit par devenir comique! Je ne peux pas me débarrasser de Dominique.

ROBERT. — Vous l'avez chassé.

MONTMIREL. — Il n'est pas parti. Il paraît qu'il faut le « révoquer ».

ROBERT. — Révoquez-le. (Page 622, col. 2.)

MAZADE (*se lève, fait quelques pas embarrassés, s'arrête et craintivement*). — Quels sont les motifs sur lesquels je devrais appuyer ma proposition?

MONTMIREL. — Les motifs?  
*Il réfléchit.*

ROBERT (*bas à Montmirel*). — Ne parlez pas de l'affaire du fiancé de Thérèse. Il est toujours fâcheux de mêler à un acte administratif de petites histoires de famille.

MONTMIREL. — C'est juste.

ROBERT (*comme précédemment*). — Ne parlez pas non plus de l'introduction du baron Vandermosel. Ces noms-là, moins on les met en avant...

MONTMIREL. — Mieux ça vaut, en effet. (*Haut*.) Eh bien, les motifs... les motifs... (*Il cherche, lorsque soudain retentit l'appel du téléphone dans le bureau voisin. A Robert.*) On l'appelle au téléphone. C'est peut-être pour l'enquête Michelin. Va voir.

*Robert sort.*

### SCÈNE XI

MONTMIREL, MAZADE

MONTMIREL (*à lui-même*). — Les motifs!... (*Il va à Mazade, et la voix familière, presque affectueuse.*) Mon cher Monsieur, vous comprenez que je n'ai pas à descendre dans ces menus détails. La situation est très simple, et vous ne devez pas être embarrassé pour la résoudre. C'est votre fonction. (*Bonnassement.*) J'ai un huissier qui me porte sur les nerfs. Débarrassez-moi de lui.

MAZADE. — S'il ne s'agit que de cela, Monsieur le Ministre, c'est très facile.

MONTMIREL. — Qu'est-ce que je disais!

MAZADE. — Sans recourir à une mesure extrême...

MONTMIREL. — Vous dites?

MAZADE (*vivement et craintivement*). — On pourrait faire passer Dominique dans un autre service, et le remplacer ici par un huissier quelconque.

MONTMIREL (*après un mouvement d'énervement et un dernier instant de réflexion*). — Oh! après tout... c'est tout ce que je demande. Pourvu que je ne sois plus exposé à le voir.

### SCÈNE XII

LES MÊMES, ROBERT

MONTMIREL (*allant vivement à Robert qui rentre*). — Eh bien?

*Mazade ne sait plus s'il doit rester ou sortir.*

ROBERT (*bas à son oncle*). — Oui, l'affaire de l'*Injure Libre*, le nom du coupable.

MONTMIREL (*de même*). — Ah! Qui est-ce?

ROBERT. — Tenez-vous bien. Cramponnez-vous.

MONTMIREL. — Voyons, Robert, je t'en prie, sois sérieux. C'est grave. Qui est le coupable?

ROBERT. — Dominique. L'huissier Dominique.

MONTMIREL. — Non?

ROBERT. — Michelin affirme qu'il a les preuves, les preuves écrites. Il est à l'appareil. Si vous voulez lui parler!

MONTMIREL. — C'est imprudent: la police a toujours une oreille au téléphone.

ROBERT. — Vous pouvez toujours écouter.

MONTMIREL (*suivant Robert*). — Ça, oui. Je veux savoir. Et moi, qui venais d'avoir un dernier accès de pitié! (*Mazade se décide à sortir. Montmirel l'aperçoit.*) Attendez-moi, Monsieur Mazade. Ce n'est pas fini.

*Il est sorti.*

### SCÈNE XIII

MAZADE, seul

MAZADE (*après un sursaut, et avec mépris*). — On va continuer de désorganiser le service. Même le service des garçons de bureau! Ça fait pitié. Heureusement que je suis là, et que je vais faire traîner l'affaire. Oh! mais traîner!... On frappe? (*Il hésite, puis entr'ouvre le tambour.*) Dominique?

### SCÈNE XIV

MAZADE, DOMINIQUE

DOMINIQUE (*apportant des dossiers*). — Monsieur le Ministre n'est pas là?

MAZADE. — Non. Mais, dites-moi, qu'est-ce que vous avez donc fait, Dominique? M. le Ministre parlait de vous révoquer.

DOMINIQUE (*après un sursaut*). — Il est possible que ma dignité de caractère et ma tenue... de style offensent la vulgarité de ce ministre...

MAZADE. — Prenez garde.

DOMINIQUE. — Mais je n'ai rien fait de irrépréhensible dans le service.

MAZADE (*à demi en aparté*). — En effet, il n'a rien pu me dire.

DOMINIQUE (*allant porter les dossiers sur le bureau du ministre*). — Donc, je ne crains pas la révocation.

MAZADE. — D'ailleurs, je vous ai défendu, énergiquement. J'ai obtenu que vous fussiez seulement déplacé.

DOMINIQUE (*vivement*). — Déplacé? (*Emu.*) Mais, Monsieur, la place que j'ai ici est inamovible. On ne peut pas me renvoyer.

MAZADE. — Il n'y a pas de précédents?

DOMINIQUE. — Non, Monsieur.

MAZADE. — Oh! alors nous avons des armes. S'il n'y a pas de précédents!

DOMINIQUE. — Comment voulez-vous qu'il y en ait? C'est la seule place d'huissier qui soit un peu fructueuse. Et sans rien coûter à ce grigou de gouvernement!

MAZADE. — Ils sont si généreux avec vous, les visiteurs?

DOMINIQUE (*avec quelque dédain*). — Peuh! On peut se faire dans les huit mille.

MAZADE (*avec regret*). — Vous gagnez plus que moi, Dominique. Et je suis chef de bureau.

DOMINIQUE. — Eh bien ! Monsieur, je vous le demande, est-ce qu'un chef de bureau peut redevenir expéditionnaire ?

MAZADE. — Évidemment, il y a là une situation acquise...

DOMINIQUE. — Parbleu !

MAZADE (continuant). — Le prochain ministre vous la rendra.

DOMINIQUE. — Mais non, Monsieur, non, je ne la quitte pas.

MAZADE. — C'est que...

DOMINIQUE (l'interrompt). — Voyons, si l'un de mes subalternes était nommé à ma place, celui-là — à son tour — aurait une situation acquise, et qu'on ne lui enlèverait pas. Car si nous avons le malheur d'avoir pour la première fois au ministère un chef révolutionnaire...

MAZADE (effrayé). — Chut !

DOMINIQUE (continuant). — C'est là un scandale qui ne saurait se renouveler sans péril pour la France.

MAZADE. — Taisez-vous donc.

DOMINIQUE (toujours continuant). — Mais, en attendant, ma vie à moi serait perdue, déshonorée.

MAZADE. — Pas du tout. Comptez sur moi. Et retirez-vous, qu'on ne nous voie pas causer ensemble.

DOMINIQUE (ému). — Quand je pense que dimanche dernier, quand je suis allé mettre votre vin en bouteilles, vous parliez de demander pour moi... les palmes académiques.

MAZADE. — Ah ! oui, la roche Tarpéienne est près du Capitole.

DOMINIQUE. — Vous dites ?

MAZADE (vivement). — Sortez. Le voilà.

*Dominique, qui se trouvait revenu dans l'entrebâillement du tambour, disparaît vivement, et le tambour se referme.*

#### SCÈNE XV

MAZADE, MONTMIREL et un instant ROBERT

MONTMIREL (ouvrant, et à la cantonade). — Maintenant, Robert, n'est-ce pas ? à la Chambre. Tout de suite.

ROBERT (invisible). — Oui, mon oncle.

MONTMIREL (referme et entre). — Monsieur Mazade, j'ai changé d'avis. Je viens d'apprendre au sujet de Dominique des choses tellement graves qu'une révocation immédiate s'impose.

MAZADE (balbutiant). — Révocation !

MONTMIREL (sans l'entendre). — D'autre part, — on s'est déjà trop occupé de nous, — je ne veux pas livrer à la publicité les raisons qui me font agir. Vous allez donc, je vous prie, rédiger un rapport, — de quelques lignes seulement — où vous demanderez à M. le Secrétaire général de me proposer la révocation de l'huissier de cabinet, Dominique, qui... (Il réfléchit, puis ordonne). Ecrivez. (Mazade cherche fébrilement du papier. Montmirel lui

*en donne. Mazade écrit, timidement, sur le coin du bureau), « qui, par sa mauvaise attitude dans le service, et... » Comment dirai-je?... (Trouvant) « par des propos inconsidérés... »*

MAZADE (écrivait). — « Inconsidérés ».

MONTMIREL (achevant). — « A encouru les reproches les plus graves. »

MAZADE (écrivait). — « Les plus graves ».

MONTMIREL. — Ça suffit. Prévenez M. Larcher : qu'il vienne me voir. Et que votre rapport soit fait immédiatement.

MAZADE. — Immédiatement, Monsieur le Ministre.

*Il s'en va, et s'arrête à la porte, hésitant, puis fait timidement un geste vers Montmirel, qui l'aperçoit.*

MONTMIREL. — Eh bien ?

MAZADE (tremblant). — Oserai-je, Monsieur le Ministre ?

MONTMIREL (agacé et avec autorité). — Ah ! non, Monsieur Mazade. Pas d'intercession. Je regrette d'avoir à vous le dire, — puisque c'est vous qui êtes chargé de la direction du service intérieur, — mais ce service est mal fait. Il faut que ça change, dès aujourd'hui. (Entre ses dents, en s'éloignant). Ou le service... ou le directeur.

MAZADE (s'en va, effondré). — Je vous demande pardon, Monsieur le Ministre...

*Il sort.*

MONTMIREL. — Monsieur Mazade !

*Mazade rentre. Montmirel lui tend le papier oublié sur le coin du bureau.*

MAZADE (prenant le papier). — Pardon.

*Il sort.*

#### SCÈNE XVI

MONTMIREL, seul.

MONTMIREL. — Et voilà à quelles balivernes un ministre est obligé de passer son temps. Quel métier !

*Il s'assied à son bureau et travaille. Entre Larcher.*

#### SCÈNE XVII

MONTMIREL, LARCHER

MONTMIREL. — Ah ! Monsieur Larcher. (Souriant). Asseyez-vous. (Très dégagé et quelque peu ironique.) J'ai oublié tout à l'heure : l'enquête que vous m'aviez promis de faire de votre côté au sujet de ces accusations... ridicules qui ont paru dans *l'Injure libre* contre mon administration... a-t-elle donné des résultats ?

LARCHER. — Monsieur le Ministre..

MONTMIREL (de plus en plus ironique). — Non, n'est-ce pas ?

LARCHER (soudain très ému). — Je suis profondément troublé, Monsieur le Ministre.

MONTMIREL (gentiment). — Pourquoi donc, cher ami ?

LARCHER. — Je vais vous le dire franchement : j'ai l'impression... cruelle, que vous me soupçonnez.

MONTMIREL (*sincèrement*). — Moi? Quelle idée! Jamais de la vie! (*Souriant*). D'abord, je tiens le coupable.

LARCHER. — Ah!

MONTMIREL (*chaleureux*). — Et quand même je ne le tiendrais pas, comment pouvez-vous croire que j'irais vous soupçonner? C'est mal.

LARCHER. — Je vous demande pardon.

MONTMIREL (*lui serre la main*). — N'en parlons plus, cher ami. D'ailleurs, je m'explique très bien que vous ayez pu vous méprendre sur mes sentiments : tous ces jours-ci vous m'avez vu... troublé moi aussi. Il m'était en effet très pénible de penser qu'il y avait un traître parmi nous. Aussi, quand j'ai connu le coupable, j'ai respiré.

LARCHER. — C'est donc quelqu'un d'étranger au ministère?

MONTMIREL. — Étranger sans l'être. Ce n'est qu'un subalterne.

LARCHER. — Un subalterne!

MONTMIREL (*gaiement ironique*). — Vous, qui connaissez le règlement, dites-moi, quelle peine a-t-il méritée?

LARCHER (*vivement*). — La révocation. Et plutôt dix fois qu'une.

MONTMIREL. — Nous sommes d'accord. (*Très simplement*). C'est de ce misérable Dominique qu'il s'agit.

LARCHER. — De Dominique?

MONTMIREL (*riant*). — Oui, qui aurait pu croire que tous ces potins venaient de lui? (*Sérieux*). Monsieur Mazade va vous remettre une proposition de révocation — sans phrases, sans explications.

LARCHER. — Vous n'avez pas de preuves... matérielles de la culpabilité de Dominique?

MONTMIREL. — Si, si, je vais les avoir.

LARCHER (*satisfait*). — Ah!

MONTMIREL. — Mais je n'ai pas l'intention de m'en servir. Avant tout je veux éviter le bruit.

LARCHER (*après avoir secoué la tête*). — On ne l'évitera pas.

MONTMIREL. — Oh! je veux l'éviter à tout prix. Je ne veux pas de polémique là-dessus. Je n'en veux pas.

LARCHER. — Alors...

*Il semble hésiter à continuer.*

MONTMIREL. — Alors quoi?

LARCHER (*soudain résolu*). — Monsieur le Ministre, me permettez-vous de traiter la question... à fond?

MONTMIREL (*effrayé*). — Il y a encore quelque chose à dire?

LARCHER. — Il y a beaucoup à dire.

MONTMIREL. — Enfin, vous n'allez pas transformer la révocation d'un huissier en une affaire d'Etat?

LARCHER. — Non, certes, mais, — pardonnez-moi, Monsieur le Ministre, — je suis très ancien dans l'Administration...

MONTMIREL. — Et moi je n'y suis que depuis trois mois, c'est vrai.

LARCHER (*continuant ce qu'il disait*). — Vous pourriez un jour me reprocher de ne pas vous avoir signalé le danger des solutions hâtives. (*Vivement, sur un mouvement de Montmirel.*) Ne parlons même plus de Dominique. Je voudrais élargir le débat.

MONTMIREL (*après un mouvement*). — Soit. Allons-y. Elargissez.

LARCHER. — De même qu'au-dessus des citoyens il y a la loi, au-dessus de nous il y a le règlement.

MONTMIREL. — Enfin, tout de même, il n'est pas tombé du ciel, ce règlement. Qui est-ce qui l'a fait?

LARCHER. — Le ministre qui était au pouvoir en 1812.

MONTMIREL. — Vous dites : le ministre?

LARCHER. — Le ministre. Et plusieurs autres, au cours du siècle, y ont apporté des modifications.

MONTMIREL. — Eh bien! mais, voilà une façon de réduire toutes les difficultés, en supposant qu'il y en ait. Puisque ce sont les ministres qui sont chargés d'établir et de modifier ce règlement, à mon tour je vais le modifier.

LARCHER. — Oh! vous aurez mille fois raison. Le règlement actuel est d'une indulgence scandaleuse. Je l'ai toujours dit : scandaleuse.

MONTMIREL. — Nous allons arranger ça. Vous avez un exemplaire? Nous allons faire ça tout de suite, en cinq minutes.

LARCHER (*scandalisé*). — Oh! Monsieur le Ministre!

MONTMIREL. — Quoi donc?

LARCHER. — Comment voulez-vous modifier un arrêt de cette importance, sans avoir d'abord nommé une commission...

MONTMIREL. — Une commission?

LARCHER (*continuant*). — Qui comprendrait, par exemple, tous les chefs de service, auxquels il serait bon d'adjoindre quelques jurisconsultes. (*Vivement, pour répondre à un mouvement de Montmirel.*) Sans jurisconsultes, nous risquons de nous enfermer!

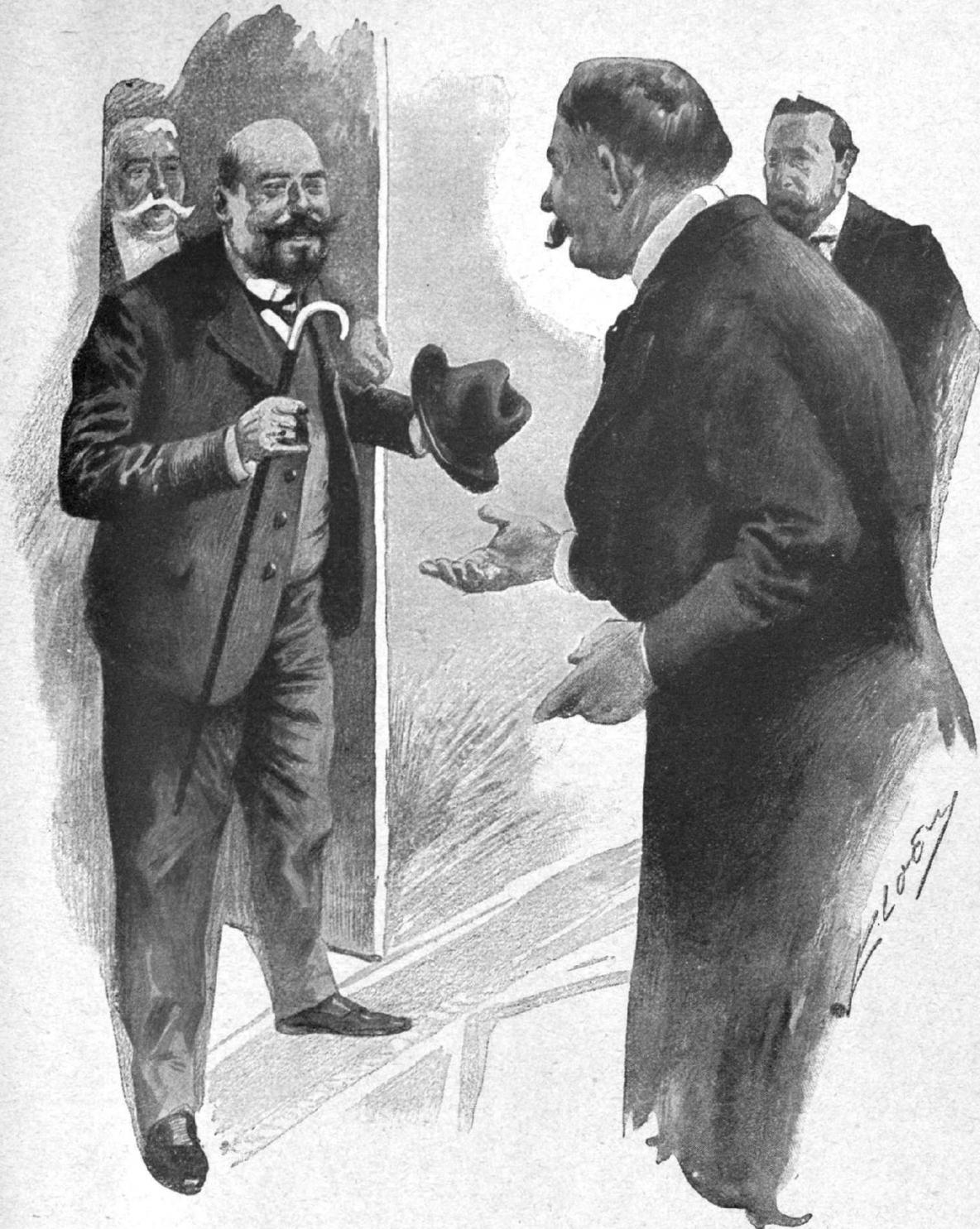
MONTMIREL (*s'impatientant*). — Et il faudra six mois avant que l'arrêté nouveau soit mis en vigueur?

LARCHER. — Jusqu'à ce qu'il ait paru à l'*Officiel*, c'est en effet l'ancien règlement qui seul fait loi.

MONTMIREL. — Ecoutez, Monsieur Larcher, j'en riais tout d'abord. Mais je commence à trouver ça raide. On me demande à moi, ministre, de réformer l'Etat, et on ne me laisse pas le moyen d'agir dans mon ministère contre un domestique?

LARCHER (*s'animant lui aussi*). — Mais, Monsieur le Ministre, vous n'avez qu'à suivre la filière des punitions.

MONTMIREL. — Quelle filière?



L'INTERCESSION DU DÉPUTÉ

RAVIGNAC (poussant le tambour et entrant. Accent méridional). — Té, mon cher ministre, ce n'est que moi. Deux mots seulement.

MONTMIREL. — Mon cher député (Il a avancé pour lui serrer la main). (Page 668, col. 1).

LARCHER. — Pour commencer : le blâme. J'entends : le blâme officiel.

MONTMIREL (sarcastique et rageant). — Oui, oui, sur du grand papier comme ça ! Quel métier !

LARCHER. — Puis, l'amende. Ensuite, la suspension. Et enfin la révocation.

MONTMIREL. — Je n'ai pas le droit de révoquer d'emblée ?

LARCHER. — Je n'ai pas dit cela. Mais si vous révoquez, et que vous ne vouliez pas que ces messieurs de la presse nous accusent de despotisme, il faut donner, très explicitement, les motifs de la révocation.

MONTMIREL. — Eh bien! non, je ne les donnerai pas. Qu'ils m'accusent de despotisme. D'ailleurs, ça me posera. (*On a frappé, sans que Montmirel, trop animé, ait entendu, ni répondu.*) Faites comme j'ai décidé.

LARCHER (*se préparant à sortir et après un court silence*). — J'ose à peine vous soumettre une dernière et plus grave objection.

MONTMIREL. — Ce n'est pas fini? (*On frappe encore. Puis Dominique se montre dans le tambour entrebâillé.*) Qu'est-ce que vous voulez?

### SCÈNE XVIII

LES MÊMES, RAVIGNAC.

RAVIGNAC (*poussant le tambour et entrant. Accent méridional*). — Té, mon cher ministre, ce n'est que moi. Deux mots seulement.

MONTMIREL. — Mon cher député.

*Il a avancé pour lui serrer la main. Dominique a aussitôt refermé la porte et a disparu.*

LARCHER (*au ministre*). — Je reviendrai.

*Montmirel lui fait signe de rester.*

RAVIGNAC (*à Larcher*). — Eh! non Restez, je n'ai pas de secrets. Bonjour, Monsieur Larcher. (*Il lui serre la main. Au ministre.*) J'étais passé prendre l'air de vos bureaux...

MONTMIREL. — Si vous aimez le bon air...

RAVIGNAC (*riant*). — Ce n'est pas dans votre vieille boîte qu'il faudrait venir? Mais je n'ai pas voulu partir sans vous serrer la main.

MONTMIREL. — Bravo, mon cher député, car je trouvais que vous deveniez rare.

RAVIGNAC. — C'est de votre faute. (*En riant, et par taquinerie.*) Et l'on s'en plaignait, hier, à la commission.

MONTMIREL (*inquiet*). — A la commission saisie de mon projet de réformes?

RAVIGNAC. — Eh! oui, on se disait : quelle drôle d'idée a eue le ministre de l'Hygiène publique de décider, au moment où il a le plus besoin de nous, de ne plus recevoir qu'à ses heures d'audience.

MONTMIREL (*bondissant*). — Qui est-ce qui vous a dit ça? Dominique?

RAVIGNAC. — Eh! bon Diou, j'ai fait une gaffe.

MONTMIREL. — Au contraire...

RAVIGNAC. — Eh non, vous ne pouvez pas savoir.

MONTMIREL. — Quoi donc?

RAVIGNAC. — Je viens de le voir, ce pòvre Dominique, tout chagrin. Il m'a conté sa petite affaire.

MONTMIREL. — Ah?

RAVIGNAC. — J'entraîs justement intercéder pour lui. Soyez bon, mon cher Ministre. Pardonnez. Vous me ferez grand plaisir. Vous me rendrez service. Un service personnel.

MONTMIREL (*voulant plaisanter*). — Dominique n'est cependant pas de vos électeurs?

RAVIGNAC. — Pas précisément. Il vote à Paris, mais il est né dans mon pays.

MONTMIREL. — Ah! très bien.

RAVIGNAC. — Il vient même d'y acheter une maison. Si je ne craignais pas d'être traité de méridional, je dirais un petit château.

MONTMIREL. — Un château?

RAVIGNAC. — C'est que ce n'est pas le premier venu que Dominique : je suis sûr qu'il a quelques bonnes mille livres de rentes.

MONTMIREL. — Diable!

RAVIGNAC. — Il faut prendre ça en considération.

MONTMIREL (*toujours voulant plaisanter*). — Vous craignez, si je le révoque, qu'il fasse comme tous les révoqués, qu'il se présente aux prochaines élections, contre vous.

RAVIGNAC (*calin*). — Non. Parlons sérieusement.

MONTMIREL (*hypocritement*). — Eh bien, sérieusement, mon cher Monsieur Ravignac, je ferai tout le possible.

RAVIGNAC. — Ce n'est pas assez, mon cher Ministre; il faut faire l'impossible.

MONTMIREL. — Je ferai l'impossible.

RAVIGNAC (*lui serre la main*). — Ah! merci, je compte sur vous; au revoir. C'est bien entendu : l'impossible!

*Il sort.*

### SCÈNE XIX

MONTMIREL, LARCHER

MONTMIREL (*très monté*). — Eh bien! Monsieur Larcher, qu'en pensez-vous?

LARCHER. — Monsieur le Ministre...

MONTMIREL (*sans même l'entendre*). — Dire que s'il y a eu depuis quinze jours tant de difficulté pour moi à convaincre la commission de l'excellence de mes réformes, — c'est peut-être au sieur Dominique que je dois ça.

LARCHER. — Il ne faut pas exagérer.

MONTMIREL (*se montant encore plus*). — Je n'exagère pas. Vous ne vous doutez pas de l'influence de ces choses-là sur les votes. Et, après tout, c'est tout naturel. Refuser de recevoir un député, qu'est-ce que vous pouvez imaginer de plus grave?

LARCHER. — Et vous venez de vous engager à lui pardonner!

MONTMIREL. — Moi, lui pardonner? Vous plaisantez!

LARCHER. — Pourtant...

MONTMIREL. — Ah! ce que je viens de promettre à Ravignac? Demain, quand je le verrai, je me précipiterai sur lui, et je lui dirai — d'un air consterné — que je n'ai rien pu faire. Mais dans cinq minutes, — vous entendez : dans cinq minutes — Dominique aura quitté le ministère.

LARCHER. — C'est foudroyant.

MONTMIREL. — C'est indispensable. Si Dominique n'est pas révoqué aujourd'hui, est-ce que je sais ce qui m'attend demain ? quelle avalanche de visites je vais recevoir : tous les Vandermosel, tous ceux à qui il a rendu service — et qui ont fait sa fortune, — industriels, financiers, préfets, députés, sénateurs. Son ancien général, que j'oubliais et qui me l'a recommandé ! Vous voulez que je m'expose à recevoir des pétitions, des délégations ? Ah ! non, non ! Qu'il s'en aille dans son « château » et que ça finisse !... M. Mazade doit avoir terminé son rapport. Voulez-vous aller voir ?

LARCHER (*s'échauffant*). — Mais, Monsieur le Ministre, cette révocation sera annulée par le Conseil d'Etat.

MONTMIREL. — Le Conseil d'Etat ? Vous rêvez.

LARCHER. — Nullement.

MONTMIREL. — On emploie le Conseil d'Etat à s'occuper des domestiques ?

LARCHER. — Ce domestique a des appointements soumis à la retenue pour la retraite. Révoqué, il perd sa retraite. Mais il est riche, il lui sera donc facile de défendre ses droits.

MONTMIREL. — Quels droits ?

LARCHER. — Le droit, — le droit absolu, — à une réintégration (*Mouvement de Montmirel ; Larcher continue vivement*) si toutes les formes n'ont pas été observées dans la procédure de la révocation.

MONTMIREL. — Allons, je suis vaincu. Vous connaissez l'affaire : motivez la révocation.

LARCHER. — Il ne reste plus... (*Jeu muet des deux hommes.*) C'est indispensable : il faut avoir « entendu » Dominique dans sa défense.

MONTMIREL. — Ce n'est plus seulement la défaite. C'est la honte. Mais vous me jurez qu'après celle-là il n'y en a plus ?

LARCHER. — C'est tout.

MONTMIREL. — Buvez le calice jusqu'à la lie. Pendant que vous allez faire rectifier le rapport, moi, j'« entendrai » M. le fonctionnaire Dominique.

LARCHER. — Enfin, oui... ça peut aller.

MONTMIREL. — Il y a encore quelque chose ? (*Geste de dénégation de Larcher.*) Si, je vois qu'il y a encore quelque chose.

LARCHER. — Le jugement aura précédé la défense. (*Mouvement de Montmirel. Larcher continue vivement.*) Mais ça ne fait rien, puisqu'on ne le saura pas. Ça peut aller.

*Mouvement de sortir.*

MONTMIREL (*sarcastique*). — Ah ! Tant mieux.

LARCHER. — Je vais donc voir M. Mazade et je reviens.

MONTMIREL. — Me trouvez-vous devenu assez administratif ?

LARCHER (*sortant*). — Monsieur le Ministre, c'est ce qui fait notre force.

*La porte se ferme.*

SCÈNE XX

MONTMIREL. — Et notre faiblesse. Appelons Dominique. (*Il sonne. On frappe.*) Entrez !

SCÈNE XXI

MONTMIREL, DOMINIQUE

DOMINIQUE. — Monsieur le Ministre a sonné ?

MONTMIREL. — Entrez. Refermez la porte... J'ai la preuve, — écrite, — que c'est vous qui avez fourni des indications pour l'immonde campagne qu'a menée contre mon ministère le journal de *l'Injure libre*. (*Dominique se trouble*). Qu'est-ce que vous avez à dire pour votre défense ? Rien ? Il n'y a en effet rien à dire. Et maintenant que je vous ai entendu, sortez.

DOMINIQUE (*balbutie*). — Monsieur le Ministre...

MONTMIREL. — Eh bien ?

DOMINIQUE. — Je ne l'ai pas fait exprès.

MONTMIREL. — Ah ! vous avouez. Je n'en espérais pas tant. (*Mouvement de Dominique pour parler*). — Mais ça suffit. Sortez.

DOMINIQUE. — Monsieur le Ministre...

MONTMIREL. — Non, non, sortez. *Dominique sort.*

SCÈNE XXII

MONTMIREL, seul.

MONTMIREL. — Est-il bête ! Il avoue... D'ailleurs, ça me soulage. Car si Michelin ne l'apporte pas, sa preuve écrite, je ne l'aurais peut-être pas esquivé, le recours au conseil d'Etat ! (*Levant les bras au ciel*). Le conseil d'Etat !

*Entre Robert, un papier à la main ; chapeau et pardessus.*

SCÈNE XXIII

MONTMIREL, ROBERT

MONTMIREL. — Ah ! Tu l'as, la preuve de Michelin ?

ROBERT (*très ému, en posant son chapeau sur une chaise*). — La voici. (*Il montre le papier*). — Mais...

*Il respire.*

MONTMIREL. — Mais quoi ?

ROBERT. — Il s'agit bien de ça.

MONTMIREL. — Qu'est-ce qu'il y a ?

ROBERT. — Le ministère vient d'être mis en minorité.

MONTMIREL. — Ah !

ROBERT. — Ne vous frappez pas.

MONTMIREL. — A propos de quoi : en minorité ?

ROBERT. — A propos de bottes.

MONTMIREL. — C'est toujours comme ça. Mais quoi ?

ROBERT. — Voilà : on discutait une inter-

pellation à la suite. Sans intérêt. Personne dans la salle. Tout à coup il y a un député, on ne sait pas lequel, qui a crié : « Et le million des bouilleurs de crû ? » La salle s'est remplie. Le Président du Conseil est monté à la tribune. Et dix minutes plus tard il était par terre. Il vous attend.

MONTMIREL. — Pour la démission ?

ROBERT. — Pour la démission.

MONTMIREL (*amer*). — Sans que j'aie pu faire aucune réforme.

ROBERT. — C'est toujours comme ça.

MONTMIREL. — Mais on va voir, maintenant. On verra — ce que je peux faire dans l'opposition.

ROBERT. — Bravo ! Voyez-vous, mon oncle, je vous l'ai toujours dit : en France il n'y a que dans l'opposition qu'on puisse se faire une position stable.

#### SCÈNE XXIV

LES MÊMES, LARCHER, MAZADE.

LARCHER. — Voici le rapport, et l'arrêté de révocation, Monsieur le Ministre. Vous n'avez plus qu'à mettre ici votre signature.

MONTMIREL. — Ah ! oui, Dominique.

LARCHER (*tout miel*). — Vous voyez qu'on a tort d'accuser de lenteur l'Administration. Il n'a pas fallu cinq minutes pour terminer l'affaire.

MONTMIREL. — Oui... (*Il prend enfin le papier que lui tend Larcher ; mais il ne le lit pas, et après une seconde de réflexion, puis un mouvement de lassitude, il le déchire et le jette au panier.*) En le signant maintenant, j'aurais l'air de me venger. (*A Larcher qui le regarde sans comprendre.*) Car je ne suis plus ministre, mon cher Monsieur Larcher. Le ministère vient d'être renversé.

LARCHER. — Oh ! Monsieur le Ministre, croyez bien...

MONTMIREL. — Oui, oui, je crois. Merci.  
*Entre Dominique.*

#### SCÈNE XXV

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE. — Monsieur le Ministre (*Avec la voix d'un maître des cérémonies à un enterrement...*) Monsieur le Président du Conseil...

MONTMIREL (*l'arrêtant*). — Oui, oui, je sais, merci. Mon chapeau, Dominique. Mon pardessus. (*Dominique s'empresse.*) Je vous pardonne. Je vous laisse à votre poste.

DOMINIQUE (*avec un sourire discret*). — Oui, Monsieur le Ministre !

MONTMIREL (*riant jaune*). — Mais ne m'appellez plus « Monsieur le Ministre ». Tu viens, Robert ? Bonjour, Messieurs.  
*Il sort avec Robert.*

#### SCÈNE XXVI

LARCHER, MAZADE, DOMINIQUE

LARCHER (*à Dominique*). — Vous aviez mérité les peines les plus sévères, Dominique. M. le Ministre a été mille fois trop bon.  
*Il sort.*

#### SCÈNE XXVII

MAZADE, DOMINIQUE.

DOMINIQUE. — Ce n'est pas moi, c'est lui qui a fait la culbute !

MAZADE. — Il reste député. Ne triomphez pas trop bruyamment.

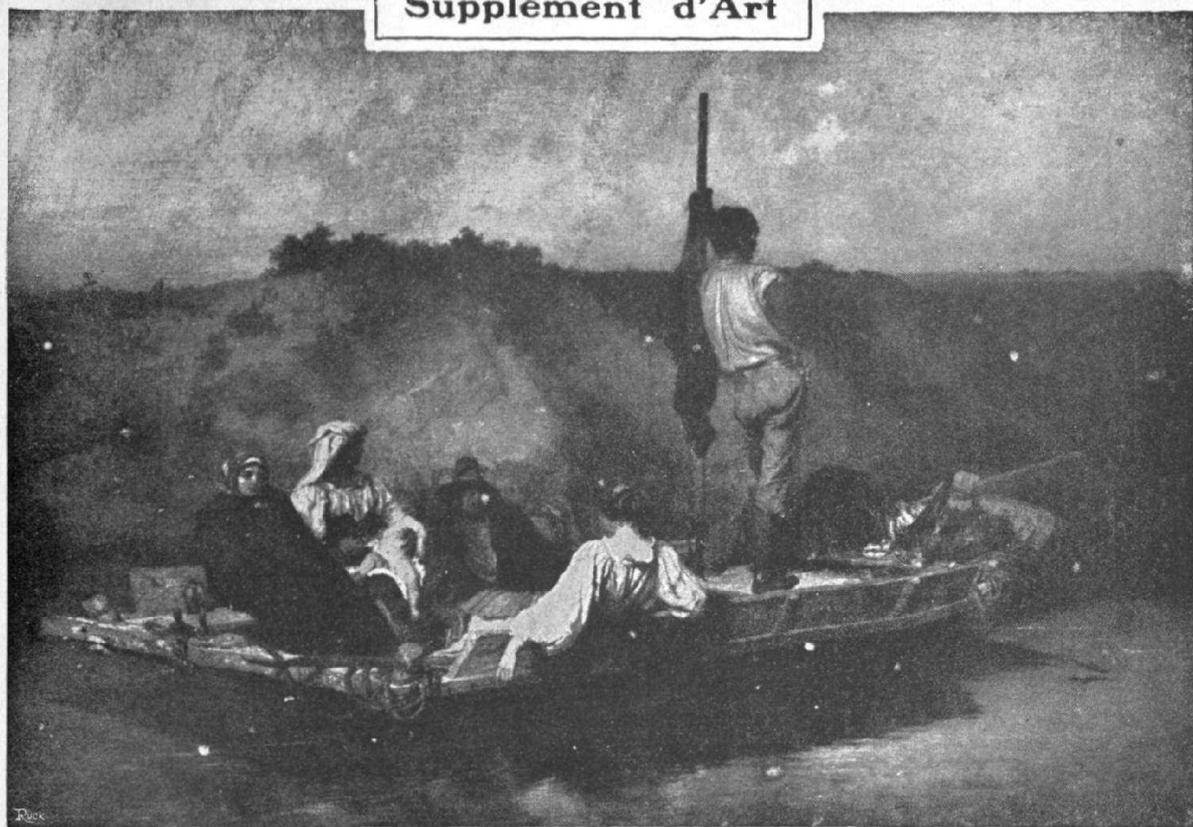
DOMINIQUE. — Je ne suis pas si bête. Il y a longtemps que je sais qu'un ministre ne peut rien, mais qu'un député peut tout : je ne parlerai plus de lui maintenant qu'avec le plus profond respect.

RIDEAU



LA FIN

DOMINIQUE (*avec la voix d'un maître des cérémonies à un enterrement*). — Monsieur le Président du Conseil... (Page 670, col. 2.)



LA MALARIA, PAR ERNEST HÉBERT

*L'œuvre qui conquiert la célébrité au jeune peintre figura au Salon de 1850. C'est une des toiles les plus importantes du Luxembourg, et le maître s'y montre tout entier, dans sa poésie douloureuse.*

## Le Doyen de nos Peintres : ERNEST HÉBERT

**Ernest Hébert a quatre-vingt-onze ans. Chaque année, le Salon des Artistes Français montre de jolies effigies inédites du vénérable maître toujours épris de son art. Chacun admire son oeuvre, si belle, si pure, on ne connaît pas sa vie, si simple, si noble** ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



**C'**EST en 1839, à vingt-deux ans, qu'Ernest Hébert eut le prix de Rome. Il avait travaillé sous deux maîtres : d'abord dans l'atelier de David d'Angers, puis dans celui de Paul Delaroche. Le jour de la proclamation des prix, quelle ne fut pas sa stupéfaction en ne voyant pas sur le programme de la séance le nom de David d'Angers près du sien. « Elève de Paul Delaroche » disait le papier officiel. Révolté de l'injustice, —

sans doute involontaire, — il courut exposer sa requête à M. Quatremère de Quincy, le secrétaire perpétuel, le Roujon de l'époque, puis il revint à sa place n'étant parvenu qu'à doubler son angoisse.

N'allait-on pas oublier d'ajouter le nom omis? Comment Delaroche allait-il prendre sa réclamation?

Mais bientôt un huissier s'approche de lui et, tout bas, en confidence :

— M. Delaroche vous fait dire d'aller embrasser M. David d'Angers *le premier*.

Paul Delaroche avait deviné l'embarras du jeune Hébert.

L'anecdote est à l'honneur du maître et de l'élève et méritait d'être rapportée ici. Le vénérable doyen de nos peintres, d'ailleurs, aime à la conter.

Son esprit droit, son cœur ouvert étaient intacts. Son rapide séjour à Paris n'avait pas eu le temps de les fausser. Fils d'un notaire de Grenoble, il était venu à Paris pour étudier le droit. Il l'étudia, selon sa promesse à son père. Mais il s'était promis, à lui, d'être peintre et il entra en loge l'année même qu'il fut reçu avocat.

Le sujet du concours de Rome était : *La coupe de Joseph retrouvée dans le sac de Benjamin*.

La toile signée d'Hébert est encore à l'Ecole des Beaux-Arts.

— Les jeunes gens, dit le vieux maître, veulent bien m'assurer qu'ils vont la regarder quelquefois.

C'était Gounod qui, pour la musique, partait pour Rome en même temps qu'Ernest Hébert. Ils devinrent d'inséparables amis.

La villa Médicis avait alors pour directeur un peintre éminent, Ingres. Voici encore, à son propos, une jolie anecdote. Hébert, parfait causeur et doué d'une admirable

mémoire, celle du cœur, est intarissable.

Hébert à Rome travaillait beaucoup, mais il ne montrait au directeur que ce qui devait lui plaire officiellement. Il cachait ses esquisses d'après nature.

Un jour, Ingres, après avoir complimenté le nouveau venu sur son « morceau », poussa, par distraction, une porte, celle de la chambre du jeune Hébert, et tomba en arrêt devant une toile représentant un jeune pifferaro, sous un chapeau pointu qui ombrait ses yeux noirs, sa bouche rouge, ses joues pâles et qui grelottait de fièvre dans son manteau couleur d'ama-

— Qui a fait cela ? s'écrie le directeur, les sourcils froncés.

— C'est moi, Monsieur le directeur.

— C'est vous, Monsieur, qui avez fait cela ?...

— Oui, Monsieur, c'est moi...

— Eh ! bien, ça, c'est très bien, dit-il d'une voix forte.

Et, se retournant vers le dessin :

— Et ça, c'est mauvais.

Là-dessus il partit serrant la main du jeune homme, avec des yeux étincelants et scandant de sa canne chacun de ses pas sur le plancher sonore de la loggia.

Et Hébert ajoute :

— Je rentrai dans mon atelier troublé jusqu'au fond de l'âme, mais comprenant que M. Ingres avait l'esprit plus large à lui tout seul que tous ses élèves présents, passés et futurs.

Ingres avait certainement deviné Hébert, car, dans le petit pifferaro aux yeux de fièvre, il y avait en germe la poésie douloureuse de sa future *Malaria* qui, au Salon de 1850, fit sensation.

Tandis que son nom volait, à cette occasion, de bouche en bouche, le peintre était à Marseille ; il faisait des portraits.

Jacques Offenbach le rencontra sur la Cannebière achevant une aquarelle.

— Vous devriez exposer cela au Salon de Paris, lui conseille obligeamment le musicien, alors chef d'orchestre à la Comédie-Française.

— Mais j'ai exposé

cette année, Monsieur.

— Ah ! quoi donc ?

— Une barque.

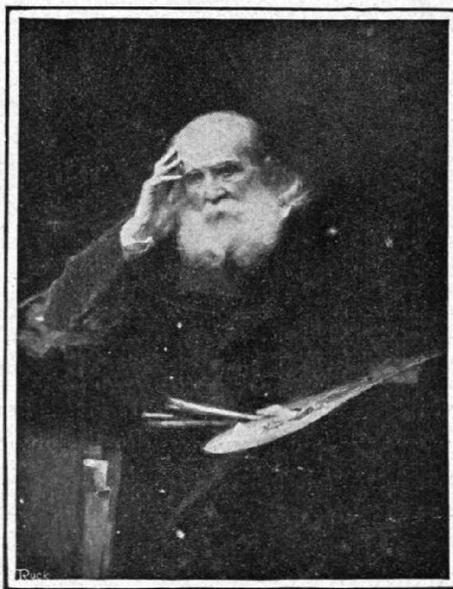
— Quelle barque ?

— Avec des paysans et des femmes fuyant la peste.

— Fuyant la peste !... Mais on m'a traîné devant votre tableau ! s'écria Offenbach... Et vous êtes ici, à Marseille !

## LE PEINTRE DES AMES DOULOUREUSES

C'est que le jeune Hébert ne cherchait pas des occasions de se pousser, pas plus qu'il ne peignait pour gagner de l'argent. Il travaillait pour lui, avec amour, attendant, selon le mot de Dupré, « la fin d'un tableau comme l'on attend la maturité d'un fruit ».



LE PORTRAIT D'ERNEST HÉBERT  
PAR AIMÉ MOROT

Ernest Hébert



OPHÉLIE, PAR ERNEST HÉBERT

*C'est bien l'idéale délaissée, dont les yeux hallucinés ne voient plus qu'en dedans, et qui, les cheveux défails, va, dans un instant, entrer doucement dans le fleuve qui l'entraînera, fleur coupée parmi d'autres fleurs coupées, vers l'au-delà auquel sa folie appartient déjà.*



JEUNE FILLE A LA HARPE, PAR E. HÉBERT

*Dans cette somptueuse beauté bohémienne, que de poésie et aussi, selon l'habitude de composition du maître, que de mélancolie!*

Un de ses commentateurs M. Jules Claretie, dit qu'il se fit le peintre des âmes.

C'est exactement ce qu'on arrive à conclure lorsqu'on regarde, à la file, ses principales œuvres. Cependant l'on pourrait ajouter : des âmes mélancoliques, des âmes douloureuses. C'est Ophélie qu'il a prise pour muse.

Ses *Cervaroles*, les femmes de la *Malaria*, le *Matin et le Soir de la vie*, beaucoup de ses portraits, son Christ du *Baiser de Judas*, — probablement son chef-d'œuvre, — sont frères et sœurs de tristesse. La *Vierge* qu'il a peinte pour la petite église de la Tronche, son pays natal, n'est pas moins douloureuse.

La ville de Grenoble voulut acquérir cette œuvre, lui promettant une somme respectable et une place d'honneur dans le musée municipal. Mais Hébert, on le devine à ses traits habituels, répondit :

— Jen'ai peint cette madone ni pour le profit,

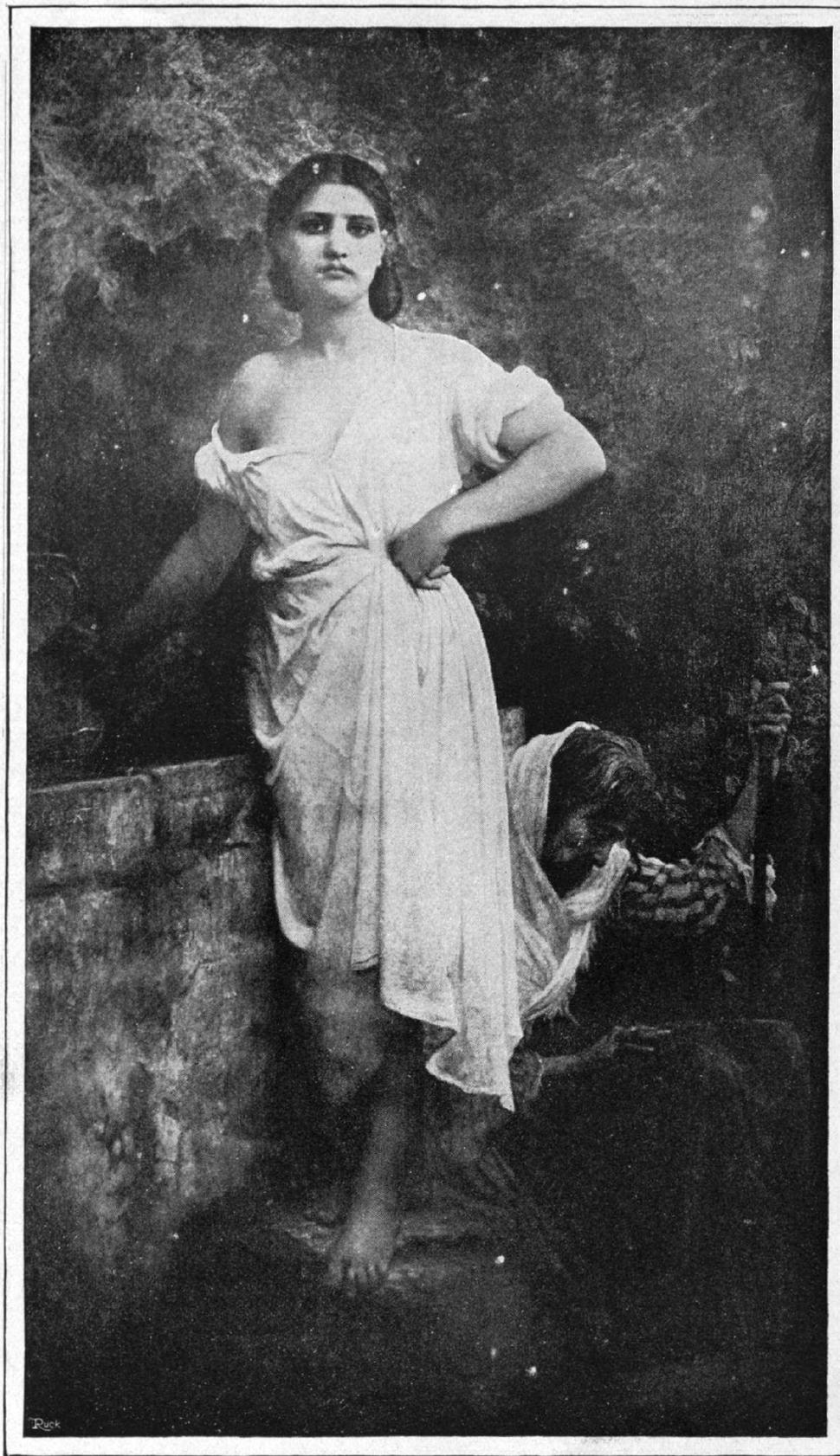
ni pour l'honneur.

Et c'est dans une petite église villageoise que le pèlerin consciencieux devra aller voir une des plus belles pages du maître, dans l'église où sa mère allait prier. Où verrons-nous le portrait de cette mère tendrement aimée, portrait tant admiré par ses amis et à propos duquel Hébert s'écria :

— Il nemanquerait plus que cela qu'un peintre ne réussît pas le portrait de sa mère !

Mais c'est le sort des peintres de voir leur œuvre se disperser aux quatre vents, porteurs, à travers le monde, de leur rêve de beauté.

Peu à peu cependant les petites toiles de Hébert quitteront les musées, les salons, l'atelier et, réunies dans une salle du Louvre, elles entendront les visiteurs pousser ce cri qui retentit pendant tout un siècle aux Salons annuels :



LE MATIN ET LE SOIR DE LA VIE, PAR E. HÉBERT

*L'inspiration italienne est encore très visible ici. Un souvenir sans doute de ce San Germano où il travailla pendant des mois dans les rues, dans les carrefours, à la recherche d'expressions directes de la nature.*

*Je sais tout*



**LES CERVAROLLES, PAR E. HÉBERT**

*Cette composition, d'une mélancolie superbe, figura au Salon de 1855. On peut la voir au musée du Luxembourg.*

676



LE BAISER DE JUDAS, PAR E. HÉBERT

*Le chef-d'œuvre d'Hébert, son œuvre la plus célèbre. Au milieu des soldats haineux, la pure vision de cette figure blanche et ce profil du traître font une terrifiante impression. Cette toile qui figura au Salon de 1864, est actuellement au musée du Luxembourg.*

— Voilà les Hébert!

Et ce nom ainsi ne périra pas.

En attendant, le plus longtemps possible, cette heure du Louvre, quels merveilleux moments passent les privilégiés à qui le maître veut bien ouvrir ses cartons! Quelle vie intense dans ses études, quelles recherches jamais satisfaites, quel beau labeur sur le chemin qui aboutit à un tableau! C'est tout un temps, tout un pays qui se dressent, dignes de se survivre, grâce à cette baguette magique, le crayon d'Ernest Hébert.

— L'art, c'est le choix, disait Jules Dupré.

C'est parmi toutes ces figures saisies au jour le jour, reprises, caressées, que le peintre choisissait le modèle parfait pour le tableau projeté.

Si le peintre est digne de passer les âges, l'homme aussi vivra longtemps dans la mémoire des générations qu'il a instruites. Deux fois directeur de la villa Médicis (de 1867 à 1873, de 1885 à 1895), des années professeur à l'école des Beaux-Arts, il est certainement un des maîtres qui ont eu le plus d'élèves. Il eut toujours l'esprit large, ennemi de la servilité; l'anecdote de la visite d'Ingres et de la découverte du petit pifferaro est toujours restée vivante en lui. Il la raconte, — ce qui est bien, — il la met en pratique, ce qui est mieux encore.

Première médaille en 1851, grand-prix à l'Exposition Universelle de 1889, médaille d'honneur en 1895, Hébert fut élu membre de l'Académie des Beaux-Arts le 21 mars 1874, en remplacement de Couder.

Grand-officier de la Légion d'honneur, c'est d'acclamation qu'il fut choisi par ses collègues de toutes les sections des Beaux-Arts pour recevoir, il y a quelques années, le prix Osiris de cent mille francs.

Il existe plusieurs portraits d'Ernest Hébert; lui-même en a peint un qui se trouve au musée de Grenoble, mais celui d'Aimé Morot que nous reproduisons ici donne mieux l'impression du maître tel qu'il est aujourd'hui, tel qu'on s'imagine qu'il a toujours été, grave et rêveur.

C'est que son œuvre n'a pas été pour lui un amusement. Sans doute il l'a entreprise dans la joie, mais elle est bientôt devenue une sorte de tâche auguste. Il lui fallait exprimer à la fois la mélancolie de son âme et le mystère des visages qui lui servirent tour à tour de modèles : grandes dames et petites bouquetières de Naples, princes et bateliers.

D'un bout à l'autre de sa longue et belle existence, le bon Maître n'a pas failli à cette tâche.

Son œuvre est, par-dessus tout, merveilleusement harmonieuse.

J. DES GACHONS.



SAINTE AGNÈS (1851) PAR ERNEST HÉBERT

(Clichés Braun, Clément et C<sup>o</sup>).



**JULES RENARD**, le célèbre auteur de *Poil de Carotte*, de *Bucoliques*, du *Plaisir de rompre*, du *Pain de Ménage*, des *Philippe*, du *Vigneron dans sa vigne*, est élu membre de l'Académie des Goncourt en remplacement d'Huysmans (31 octobre).



**GEORGES BOURDON**, bien connu dans le journalisme et qui fit, pour le *Figaro*, une sensationnelle correspondance du Maroc pendant notre action militaire, publie un tragique et personnel roman : *Quand le coq chanta*. (C. Femina.)



**HENRI BARBUSSE**, l'auteur des *Pleureuses* et des *Suppliants* fait paraître un extraordinaire roman : *L'Enfer* où il fait entrer toute la vie philosophique d'un homme. C'est une orientation nouvelle du roman qui fera date. (Ph. H. Manuel.)



**MAURICE MAINDRON**, l'auteur de *Saint-Cendre*, de *Blancador l'avantageux* et du *Tournoi de Vauplassans* réunit, dans le *Carquois*, quelques curieux et dramatiques récits exotiques, écrits dans cette langue vigoureuse qui lui est particulière.

AUTRE OUVRAGE : *La Flèche rouge*, grand roman d'aventures adapté de l'américain (pour la jeunesse).



L'HÉROÏNE DU *Roman de la vingtième année* dans lequel Jacques des Gachons fait revivre, en des pages émues et charmantes, le Versailles de Louis XV, avec toutes ses grâces, ses élans généreux et ses mignardises. Tous les *Amis de Versailles*, voudront lire ce joli livre.



**M. MAURICE AJAM**. M. LÉON PARSONS. M. Maurice Ajam, député, est le promoteur d'une proposition qui intéresse le monde littéraire. Il s'agit de prolonger de plusieurs années la durée de la propriété littéraire et de faire prélever par l'Etat un droit sur les œuvres tombées dans le domaine public. M. Léon Parsons, chef du cabinet du ministre de l'instruction publique, est le secrétaire de la commission d'études préalables.



**M. J. ERNEST-CHARLES**, le sévère critique et qui fonda le *Censeur* pour parler plus librement des livres et de la politique, réunit en volume sa quatrième série des *Samedis littéraires*. (Ph. Manuel.)



FRAGMENT DE LA COUVERTURE DE *L'École des Ministres* de Pierre Verber, pointe sèche de René Vincent. *L'École des ministres* qui a vu le jour à la *Vie Parisienne* est un roman très parisien, c'est-à-dire, dit un critique, très rosse, et à ne pas mettre entre toutes les mains.



**Mme RENÉE D'ULMÈS**, l'un des auteurs de *Sybille femme*, roman remarqué, fait paraître un nouveau recueil de nouvelles : *L'ombre du soir*.



**Mlle SIMONNE BOUDEVÈ** publie *La petite Lotte*, àpre étude des mœurs et des misères d'à présent, dans laquelle elle révèle une puissante personnalité.



**NOTRE MINNIE**, fragm. d'un dessin de Simont, de *l'Illustration*, pour le ravissant nouveau livre d'André Lichtenberger, l'auteur de *Mon petit Trott*, de la *Seur de Trott* chefs-d'œuvre du genre.



**Mlle CHARLOTTE ADRIENNE**, l'auteur d'un original, d'un très étrange roman dont le drame se passe dans un sanatorium : *L'inviolable*. (Cl. P. Berger.)



**Mme DELORME-JULES-SIMON** publie, sous le pseudonyme de Jean Farbel, un roman dont on parle beaucoup : *A la merci de l'heure*. (Cl. Femina.)



MONUMENT DE JEHAN DE MEUNG, par Desvergues, à Meung-s-Loire.



STATUE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par Louis Holweck, inauguré au Jardin des Plantes (21 octobre).



LE MONUMENT DE JEAN-JACQUES-ROUSSEAU, par L. Carrière-Belleuse.



STATUE DE PIERRE LE GRAND. — Il est représenté d'après la légende qui veut qu'il ait sauvé la vie à un marin.

AUX MORTS POUR LA PATRIE. — On a inauguré le 27 octobre à Corbeil, le monument érigé à la mémoire des enfants de l'arrondissement morts pour la patrie. L'œuvre très belle est du sculpteur Paul Fournier, à qui l'on doit le Balzac qui est à Tours (26 oct.)

LE MUSÉE GALLIERA a été réouvert au public (16 novembre), avec des expositions nouvelles des céramiques de Taxile Doat, Delaherche, Dammouse, Moreau-Nélaton, Emile Decœur, Bonvallet, E. Carrière, Michel-Cazin, Pierre Roche, M<sup>me</sup> Debillemont-Chardon, etc.

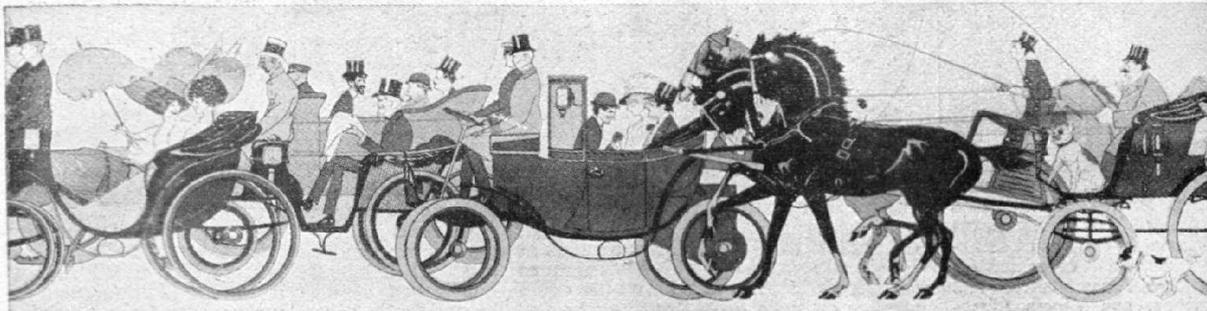
Galliera prépare une manifestation qui promet d'être intéressante : Elle aura pour titre : Traditions de la toile imprimée en France.



LE BUSTE DU BARON TAYLOR

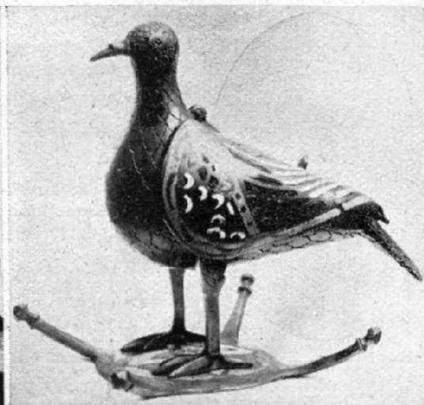
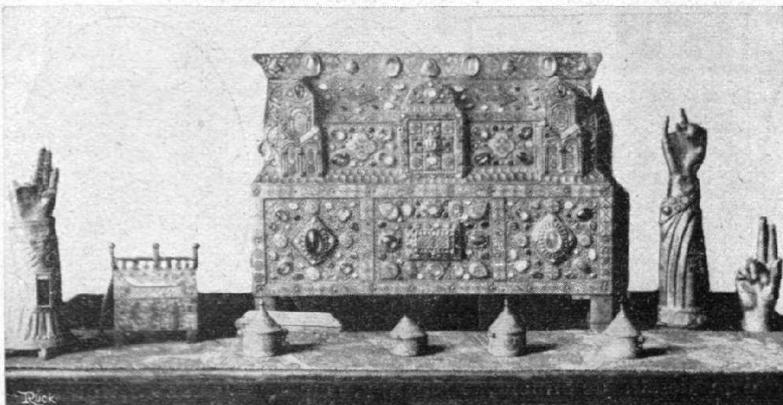
LES AMIS DE VERSAILLES. — Notre confrère E. Tardieu, de l'Echo de Paris, a eu l'idée de réunir toutes les doléances des artistes, des hommes de lettres et des amateurs d'art, au sujet du mauvais entretien du parc de Versailles et du Hameau de Trianon. Une Société nouvelle s'est ainsi créée qui rendra de beaux services.

LA SOCIÉTÉ INTERNAT. DES AQUARELLISTES a ouvert sa 3<sup>me</sup> exposition à la Galerie Georges Petit, organisée par Maurice Guillemot. On a surtout remarqué les œuvres de Bartels, Cadenhead, Mac Comas, Crashaw, Hagemans, Titz, et parmi les français : Jeanès, Ollivier, Adrien Lemaître, Lebasque (18 nov.)



Mad. Carlier Mlle Nérès Helleu Rochefort Boldini Pierre Laif e Sem Mme Letellier M. H. Letellier Baron James de Rothschild M. F. de Yturbe

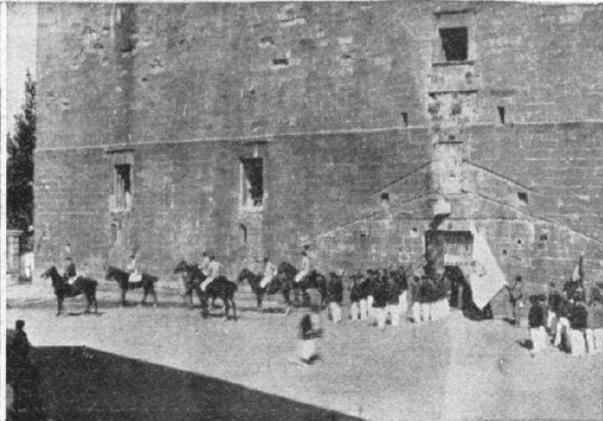
EN ROUTE POUR LONGCHAMP. — Fragment d'une amusante frise en couleurs de neuf mètres de long, signée Sem et Roubille et qui fait défiler devant nos yeux toutes les personnalités marquantes du Paris actuel.



PILLEURS D'ÉGLISES. — La loi de Séparation ayant attiré l'attention sur les « trésors des églises », une bande s'est organisée et a dérobé une quantité d'objets d'art, tels que le buste de sainte Baudime, volé à Saint-Nectaire, la fameuse chasse d'Ambazac, que nous donnons ici, ainsi que plusieurs autres reliquaires, en forme de main, de bras, de colombes. Le principal inculpe — qui d'ailleurs a fait des aveux complets — est un nommé Antony Thomas ; il eut pour complice A. Faure. Tous deux sont en prison à Clermont-Ferrand.



DISPARITION SOUDAINE D'UN LAC DANS LES ALPES GRISONNES. — La terre change perpétuellement de forme et d'aspect. Par suite d'un mouvement sismique, un petit lac situé à une forte altitude, sur la frontière italienne, a disparu en octobre.



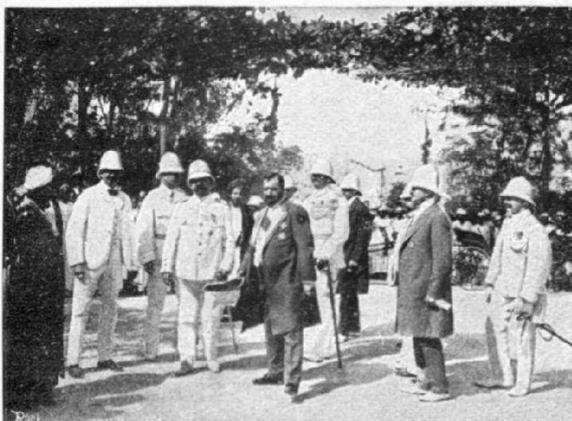
PÉLERINAGE ANNUEL à la chapelle Notre-Dame de la Guadeloupe (Fontarabie) en souvenir d'une bataille livrée par les troupes de Napoléon contre les Espagnols en 1814. Photographie prise au point de ralliement devant le château de Charles-Quint.



LES JAPONAIS EN HAWAÏ. — Sans se préoccuper des menaces d'expulsion, les colons japonais, qui sont au nombre de cent mille dans les îles Hawaï, territoire américain viennent d'inaugurer dans un faubourg de Honolulu un temple shintoïste. Il est desservi par des prêtres venus du Japon.



LE DIFFÉREND AMÉRICO-JAPONAIS. — Notre photographie montre, au centre du groupe, M. Taft, ministre de la guerre des Etats-Unis, se rembarquant à Yokohama pour les Philippines, après son entrevue avec le Mikado. A l'extrême gauche, Mme Taft, qui accompagnait son mari.



LES ALLEMANDS ET LEURS COLONIES. — On sait quels soins prennent les Allemands de leurs colonies, particulièrement de celles qu'ils possèdent en Afrique; on ne sera donc pas étonné que le ministre des colonies de l'Empire soit allé, lui-même, au Cameroun se rendre compte de l'état des progrès. Le ministre M. Dernburg, est au centre, tête nue, au milieu des officiers et des représentants des territoires.



L'OUVERTURE DE LA PÊCHE AUX HUITRES. — Coutume immémoriale du vieux bourg de Colchester qui vit en grande partie du produit de la pêche des huitres. A bord d'un des chalutiers, le maire, entouré des autorités locales, déclare solennellement la pêche ouverte par un discours pompeux qui commence par « Oyer! Oyer! » Faute de cette cérémonie, paraît-il, les huitres déserteraient les rivages de Colchester.

MALADIE DU SOMMEIL. — M. Robert Koch, le docteur allemand, qui vient de rentrer de son expédition africaine pour l'étude de la maladie du sommeil, a été nommé conseiller intime effectif avec le titre d'Excellence.



Le mess des officiers à Casablanca.



La popote des tirailleurs.

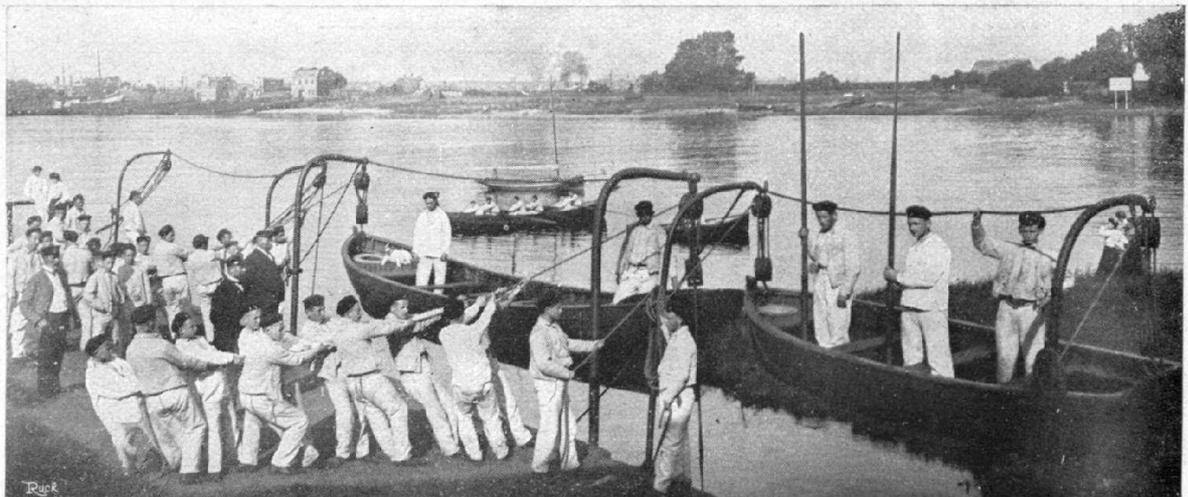
NOS TROUPES AU MAROC. — Voici deux pittoresques photographies qu'un ami nous envoie de Casablanca. A gauche un petit groupe d'officiers déjeunant et, comme le cliché a été pris du ballon, nous plongeons indiscrètement sur la table frugale de nos officiers. A droite, c'est la popote, à ciel découvert, de nos braves tirailleurs, installés, sans façon, dans les ruines d'un faubourg de la ville occupée.



Rick



DEUX ÉPISODES DES MANŒUVRES ANGLAISES. — La traversée d'une rivière par un régiment de cavalerie. Le radeau a été improvisé avec des planches et des tonneaux et ce sont les chevaux des hommes qui, à la nage, entraînent le peloton vers son but. Aussi soigne-t-on particulièrement ces excellentes bêtes et nous donnons, à droite, une vue des râteliers de campagne qu'on dresse, à leur intention, aux relais.

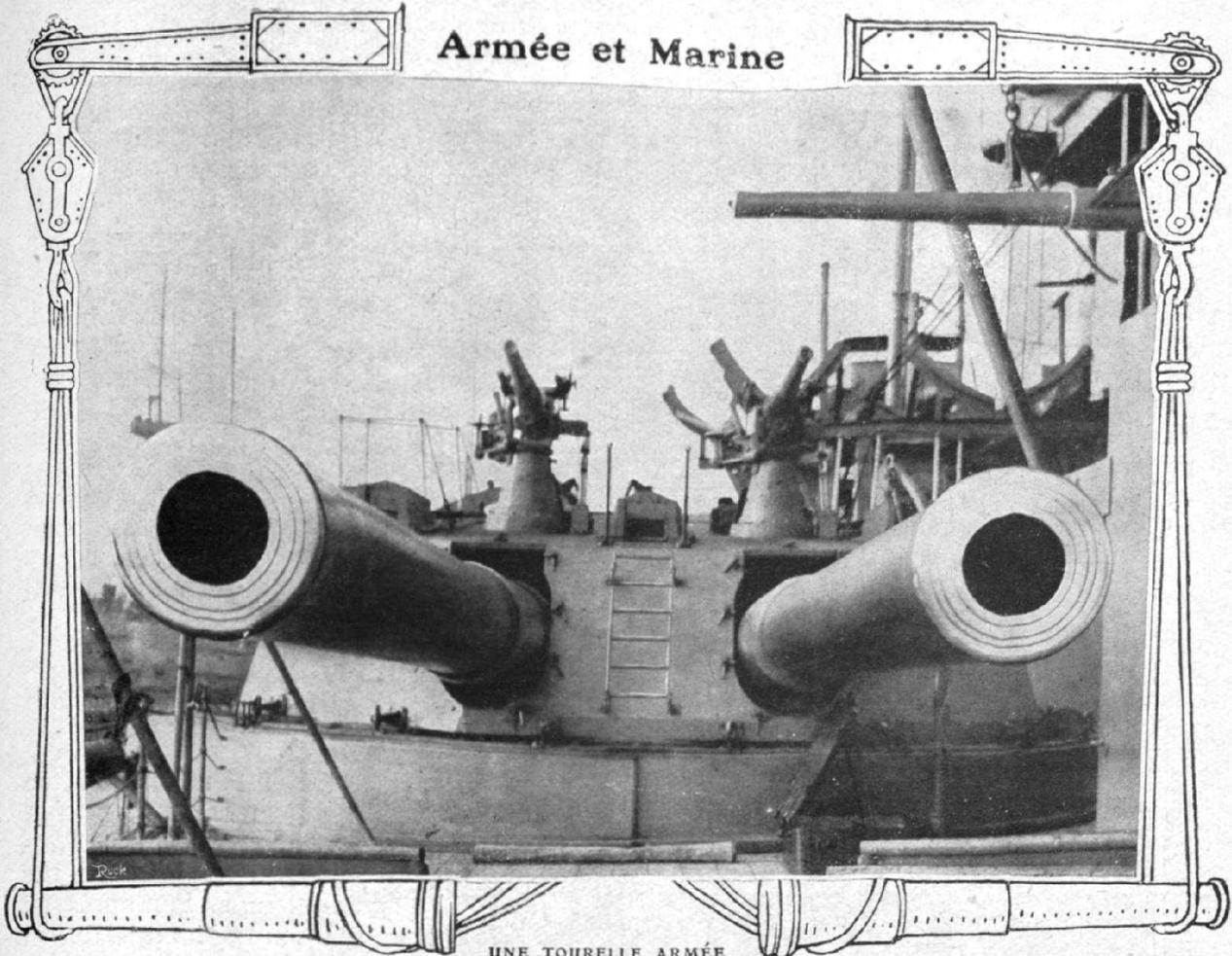


Rick

ÉCOLE DES MOUSSES ALLEMANDS. — A Altona, aux environs de Hambourg, s'exercent les mousse de la flotte impériale d'Allemagne. Instantané pris en pleine manœuvre; au fond, les premières maisons de la ville.

LA CATASTROPHE DE BOURGES. — Le 3 novembre, une explosion a eu lieu au polygone de Bourges, faisant huit victimes. Les obsèques ont eu lieu le 5 en présence du ministre de la guerre et du général Oudard directeur de l'artillerie.

L'EXPLOSION DE MURWICK. — Une chaudière à vapeur a fait explosion le 6 novembre, à bord du vaisseau-école le *Blücher*, près de Mürwick, à l'estuaire de Flensburg, dans la Baltique. Il y a eu huit morts et vingt-deux blessés.



UNE TOURELLE ARMÉE

*N'est-ce pas un spectacle impressionnant qu'offrent ces deux énormes bouches à feu assez semblables à de méchants chiens de garde tendant hors de la niche leur tête hargneuse et peu engageante.*

## CANONS MONSTRES, BOULETS GÉANTS

Les canons, les projectiles, les explosifs ne cessent de s'améliorer, si bien qu'à notre époque, de tous les arts, c'est peut-être celui de tuer ses semblables qui s'est le mieux perfectionné. Nous étudions ici des canons-monstres comme ceux qui pulvérisèrent les murs et les maisons de Casablanca, qui, de la rade, allèrent foudroyer les Marocains à dix et douze kilomètres dans les terres

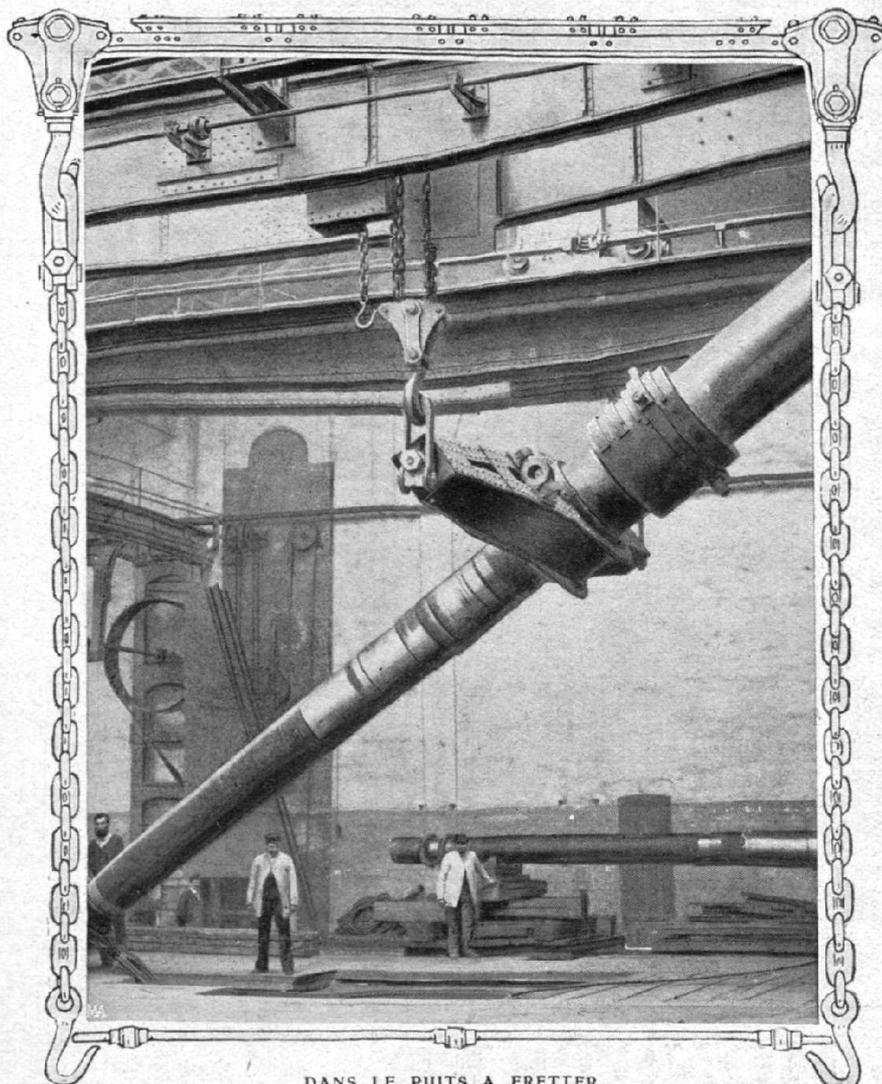


GARDE à vous!

— Bien tiré. Je n'aurai pas besoin de sable.

Et, tranquillement, le brave Junot secoua d'une chiquenaude la lettre qu'il écrivait sur une table en plein vent au siège de Toulon et qu'un boulet anglais, tombé à un mètre de lui, venait de couvrir de sable et de gravier.

Aussi brave qu'il fût, il est probable qu'au lieu de Toulon en 1793, s'il eût assiégé Port-Arthur en 1905, Junot eût pris quelques précautions supplémentaires. C'est qu'alors, le boulet n'eût pas pesé 10 kilos, mais environ 228 et, quand même il eût touché terre à trois mètres de l'imprudent écrivain, ce n'eût été là, à proprement parler, que reculer pour mieux sauter. Éclatant tout aussitôt, les 100 kilos d'explo-



DANS LE Puits A FRETTER

Saisi par cette pince géante que manœuvrent ces palans de fer, le futur canon va être introduit dans le puits où on le fretera commodément.

sifs contenus dans ses flancs eussent volatilisés comme bulle de savon et l'épistolier, et son papier, et sa table, et son encre. Pas besoin de sable pour sa lettre; pas même besoin de terre pour l'enterrer, lui. Et Junot, devenu duc d'Abrantès n'eut pas eu à se tuer vingt ans plus tard.

Certes, depuis le siège de Toulon, l'artillerie s'est incroyablement transformée. Les canons du système Gribeauval, dont on se servait alors, portaient tout au plus à 1.500 mètres. (Aujourd'hui, on pourrait tirer de Calais un obus qui, franchissant comme un ruisseau les trente kilomètres du Pas-de-Calais, s'en irait tomber au beau milieu de Douvres, en Angleterre).

Puis vinrent les canons rayés qui atteignirent 6.600 mètres. En 1870, grâce au *frissage*, — renforcement des tubes de

canons au moyen de cercles en acier, — et au forçement de la poudre en gros grains, on alla jusqu'à 8.500 mètres. En 1875, où l'on commença de se servir de l'acier au lieu du bronze pour la construction des bouches à feu, on tira à 12.000 et 15.000 mètres selon les calibres. Puis, en 1888, à l'occasion du jubilé de la reine Victoria, les artilleurs anglais tirèrent un fameux coup de canon. Le boulet s'en fut tomber à 19.955 mètres de là pièce qui l'avait vomé.

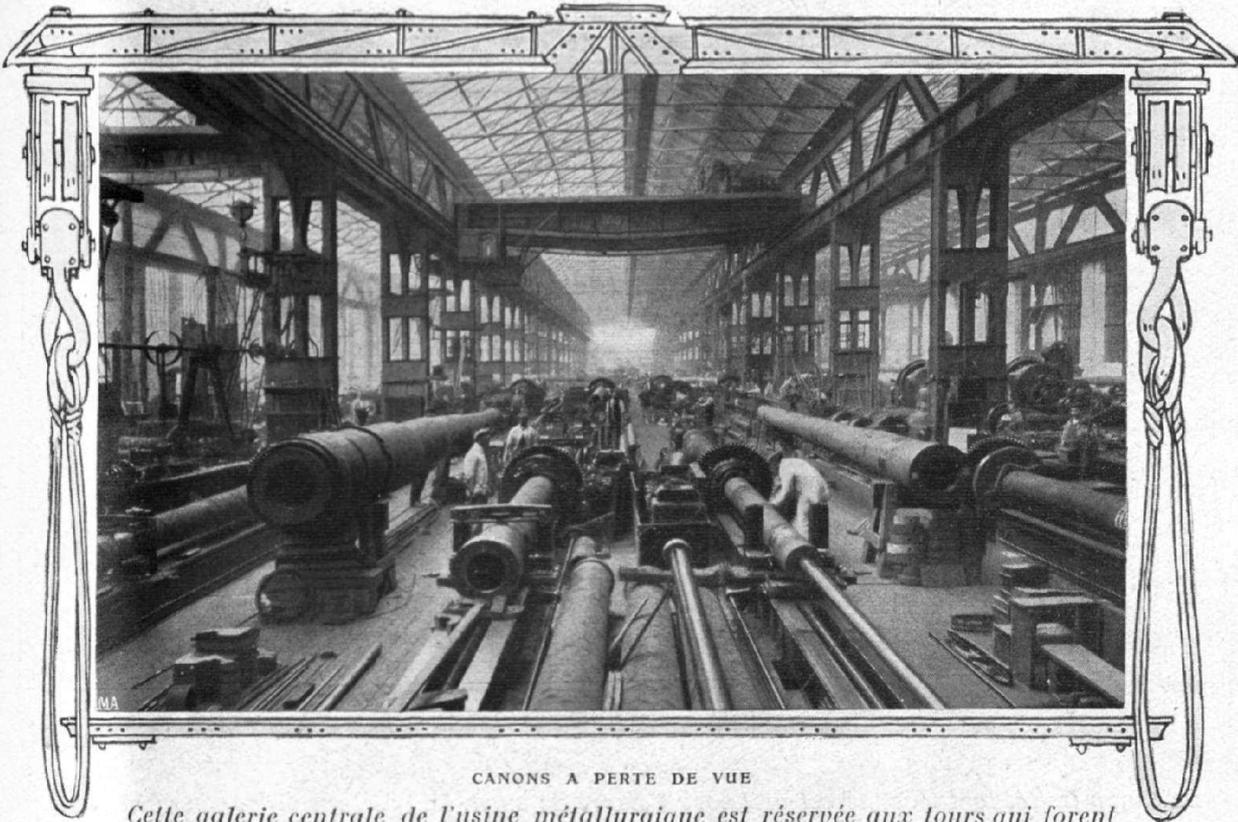
## DES GÉANTS QUI ONT LA VIE COURTE

Ce fut un record, on l'appela *le coup du jubilé* (*jubilee-round*). Mais l'Angleterre ne le garda pas longtemps. Peu après, les Allemands atteignirent 19.988 mètres et, on l'a vu, nous pourrions maintenant tirer un obus par-dessus le Pas-de-Calais. Désormais, c'est à des distances incroyables qu'on se massacrera. On vient de mettre en place pour la défense des côtes du Havre un énorme canon qui pourra, à vingt kilo-

mètres, couler, d'un seul obus *bien placé*, le plus formidable des cuirassés. De leur côté, les Allemands ont mis en batterie, au port de Willemschoefen, une pièce Krupp qui coûte la bagatelle de 410.000 francs et dont chaque coup reviendra à 8.500 francs, soit 3.250 francs pour le projectile, 950 francs pour la gargousse à laquelle est réservé l'honneur d'expédier ce respectable « prunEAU », et 4.300 francs d'amortissement.

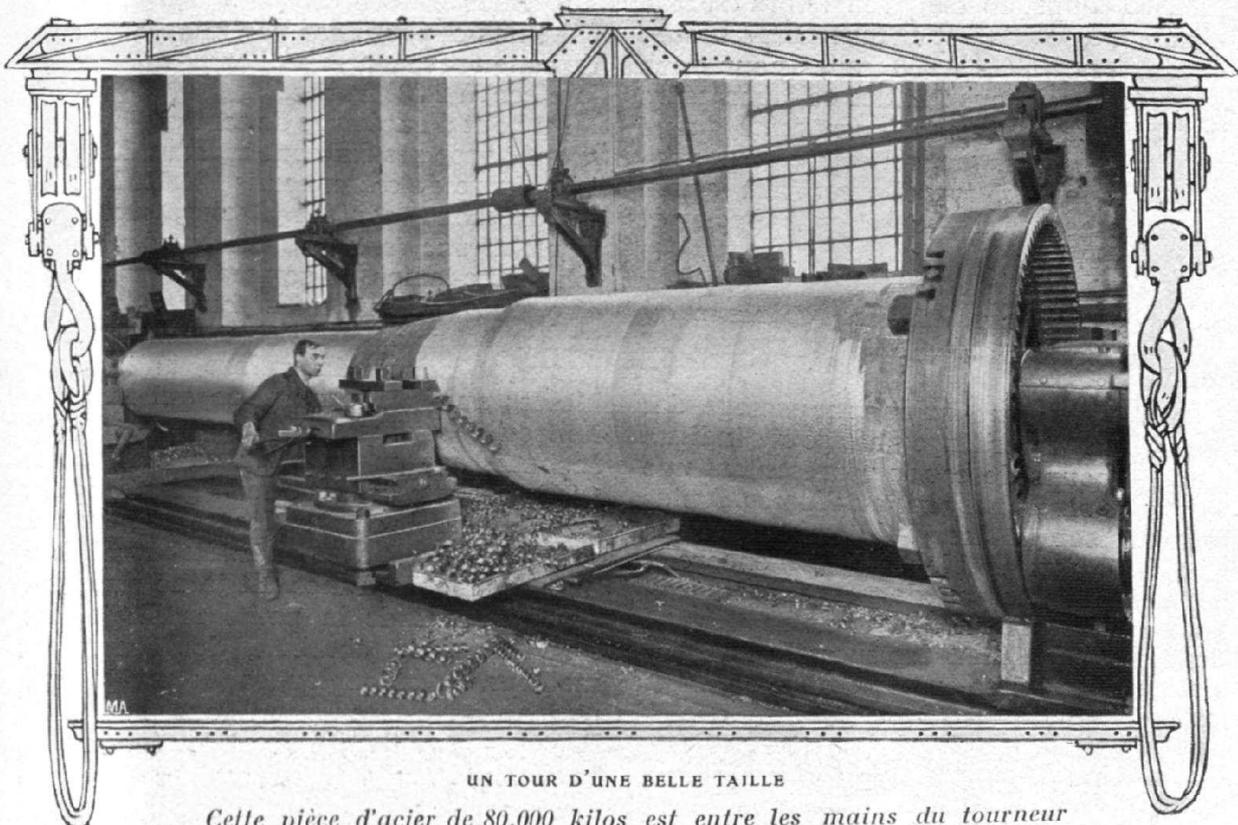
Car ce canon ne saurait tirer plus de 95 coups avant de se trouver absolument hors d'usage sous l'action répétée des explosifs. Il se produit des érosions dans l'âme, l'acier perd de ses qualités et il vient un moment où on ne saurait plus tirer sans danger d'éclatement. Si l'on considère qu'après déflagration de la charge, le projectile ne séjourne dans la pièce qu'un

## Canons Monstres, Boulets Géants



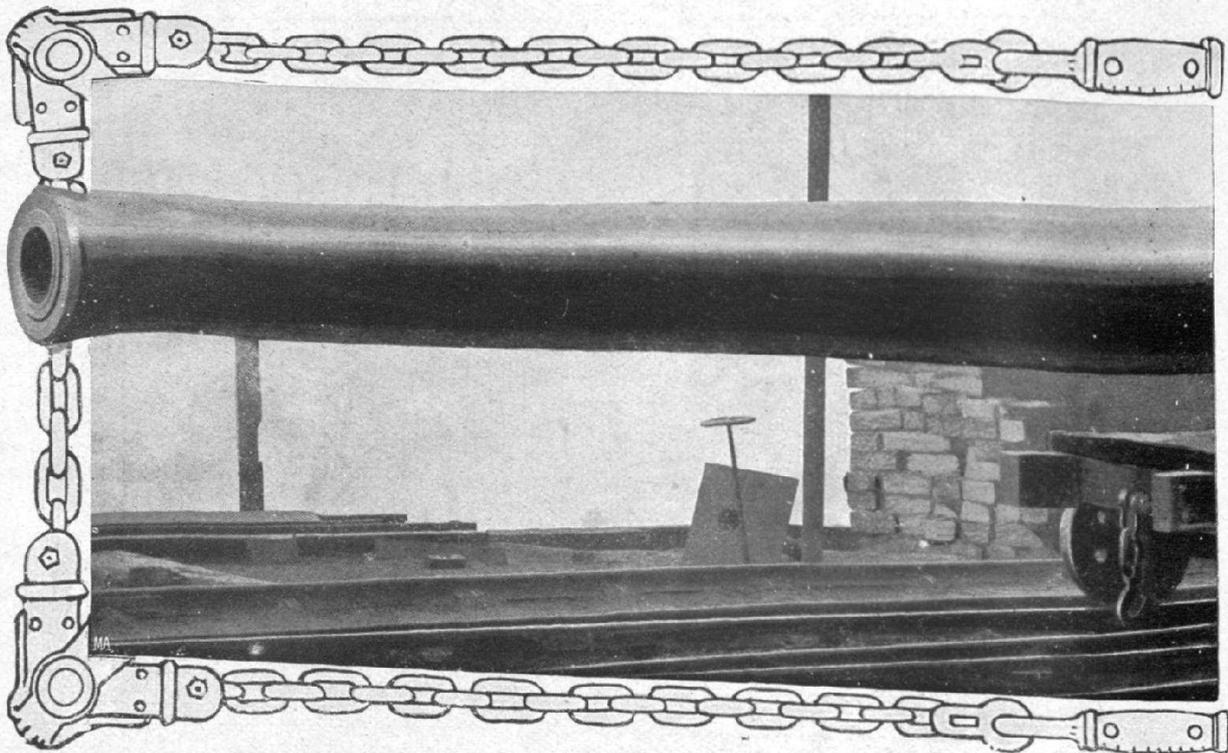
CANONS A PERTE DE VUE

*Cette galerie centrale de l'usine métallurgique est réservée aux tours qui forent l'âme des canons, opération extrêmement délicate malgré la grosseur des outils puisque les calibres ne varient que de 1/2 mm.*



UN TOUR D'UNE BELLE TAILLE

*Cette pièce d'acier de 80.000 kilos est entre les mains du tourneur comme un bibelot d'ivoire. L'acier aiguisé y enlève des papillottes d'acier comme on fait des coquilles sur une motte de beurre.*



SUR LE TRUC

*Le canon fretté, tourné, rayé, est prêt pour l'œuvre de mort. Le voici sur le wagon qui le portera jusqu'au polygone d'essais. Le géant dépasse quelque peu les limites de son lit.*

cinquantième de seconde, on verra que, pour 95 coups, le canon mis hors d'usage n'aura même pas fait en tout *deux secondes de service actif!* 410.000 francs pour deux secondes, cela nous fait des collaborateurs payés *douze millions trois cent mille francs la minute* de besogne, soit *sept cent quatre-vingt dix-huit millions l'heure*. Voilà le prix où est le beurre des marchands d'acier et de poudre.

#### LE GÉANT DES GÉANTS. COMMENT ON FABRIQUE UN CANON

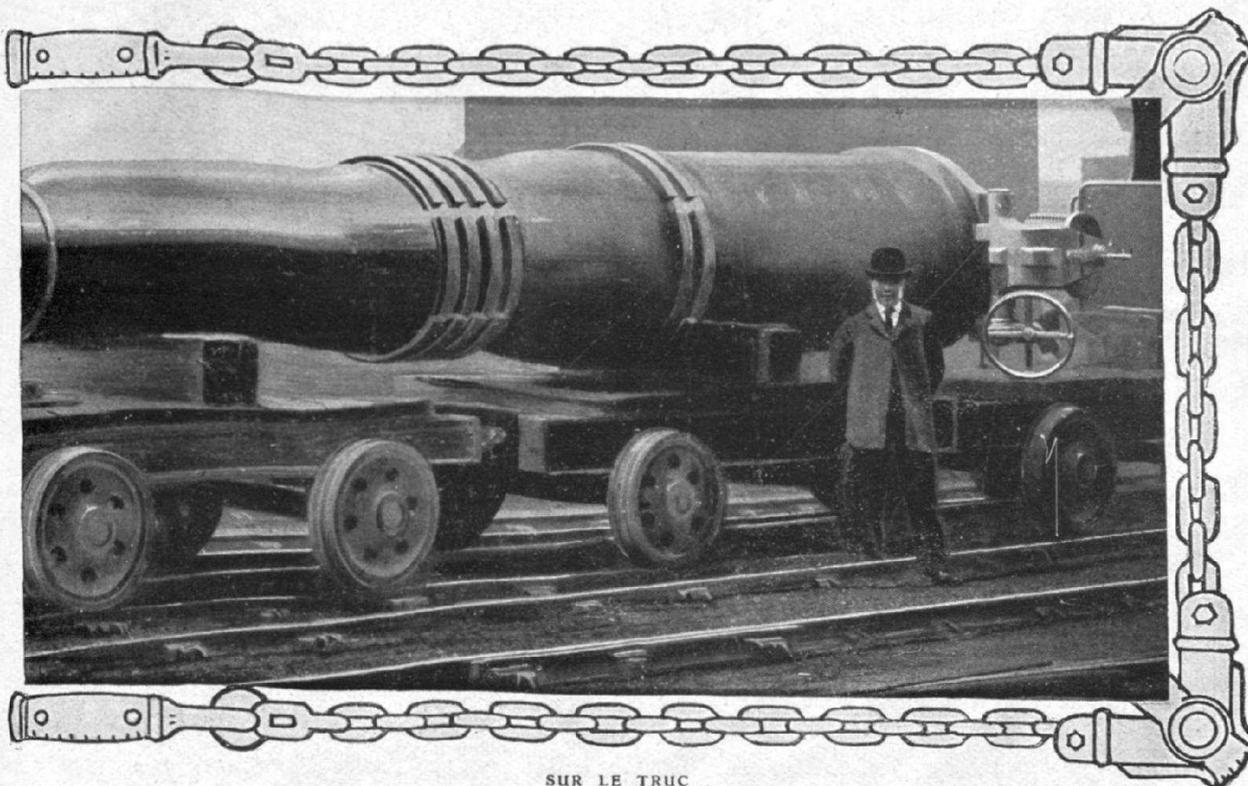
Je me souviens qu'en un passage des *Misérables*, Victor Hugo s'afflige et s'indigne sur des coups de canon représentant une valeur de six francs partie en fumée. A plus forte raison pourrait-il emboucher sa trompette formidable, s'il vivait encore et les pacifistes n'ont tout de même pas tort qui nous conseillent d'employer notre argent à des dépenses moins fallacieuses. Les Anglais viennent de mettre en service un cuirassé, mastodonte de 18.000 tonnes, le *Dreadnought* qui, sans parler de la petite artillerie destinée à le défendre des torpilleurs, est armé de dix gros canons de 305 millimètres de diamètre accouplés par paires dans cinq tourelles cuirassées. Chacune de ces longues bêtes luisantes à l'aspect hargneux

lance, par l'explosion de sa charge de 118 kilos de cordite, un projectile de 385 kilos et peut tirer par minute un coup de canon revenant, avec l'amortissement de la pièce, à 2 600 francs.

Au bout d'une heure de combat, le *Dreadnought* avec ses dix canons, aura donc jeté à la figure de ses ennemis 231.000 kilos de ses mignons confetti d'acier, *deux cent trente et une tonnes*, et dépensé pour ce joli passe-temps la somme de *un million cinq cent soixante mille francs*. Supposez un combat naval entre deux escadres composées chacune de quinze unités semblables au *Dreadnought*, ce qui n'est pas impossible puisque, à l'heure actuelle, les Japonais ont en chantier un cuirassé de 1.200 tonnes plus fort que le géant anglais, en une heure de combat, les trente vaisseaux auront ainsi dépensé quarante-six millions huit cent mille francs. Et je ne parle pas des dépenses de la petite artillerie, des torpilleurs, du charbon, des champions malheureux qu'engloutira la mer et qui reviennent à trente millions l'un dans l'autre, — car ils ont aussi des éperons, — ni surtout des 800 vies humaines que porte chacun d'eux. Cela donne une idée de ce qu'a pu coûter la bataille de Tsou-Shima.

Ce calibre de 305 millimètres est celui auquel la plupart des puissances se sont le

## Canons Monstres, Boulets Géants

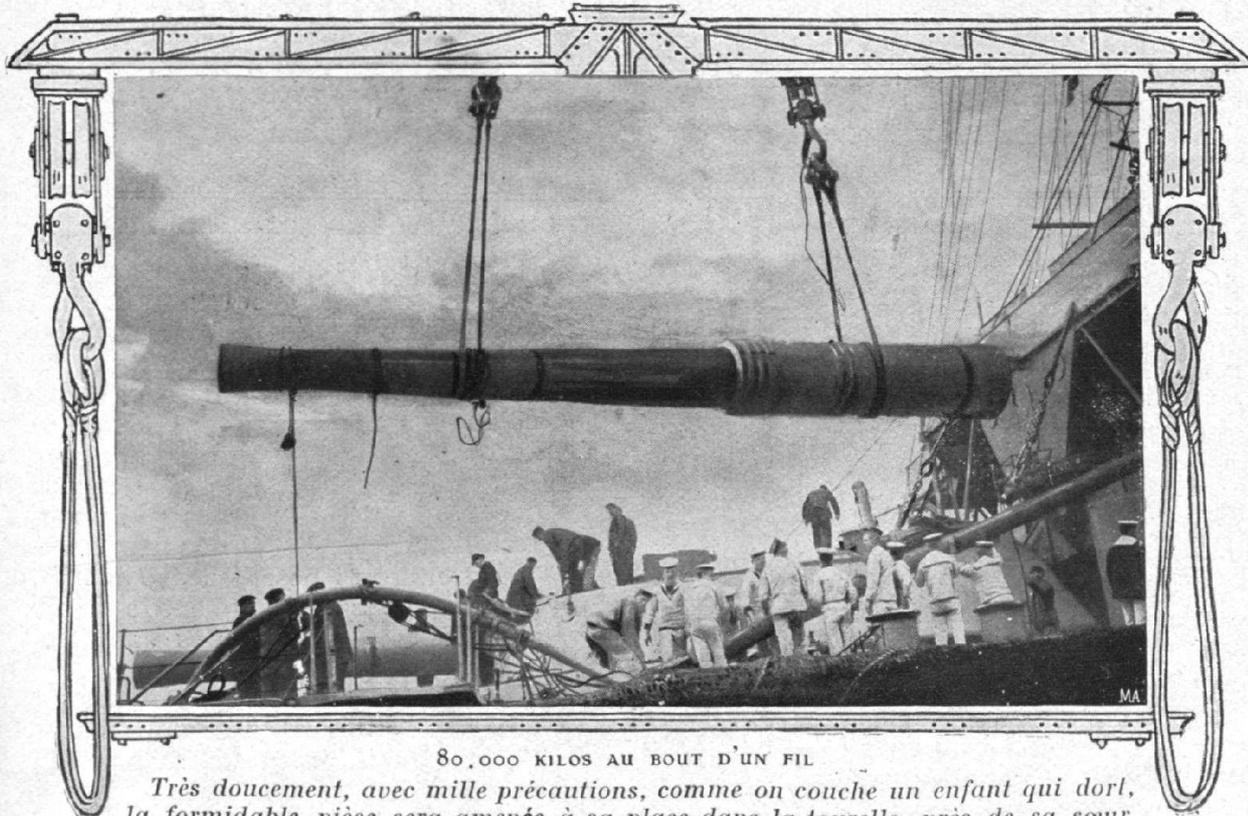


SUR LE TRUC

*On voit qu'il ne faut pas moins de deux wagons attelés pour porter seulement l'arrière de l'immense et gigantesque bouche à feu.*

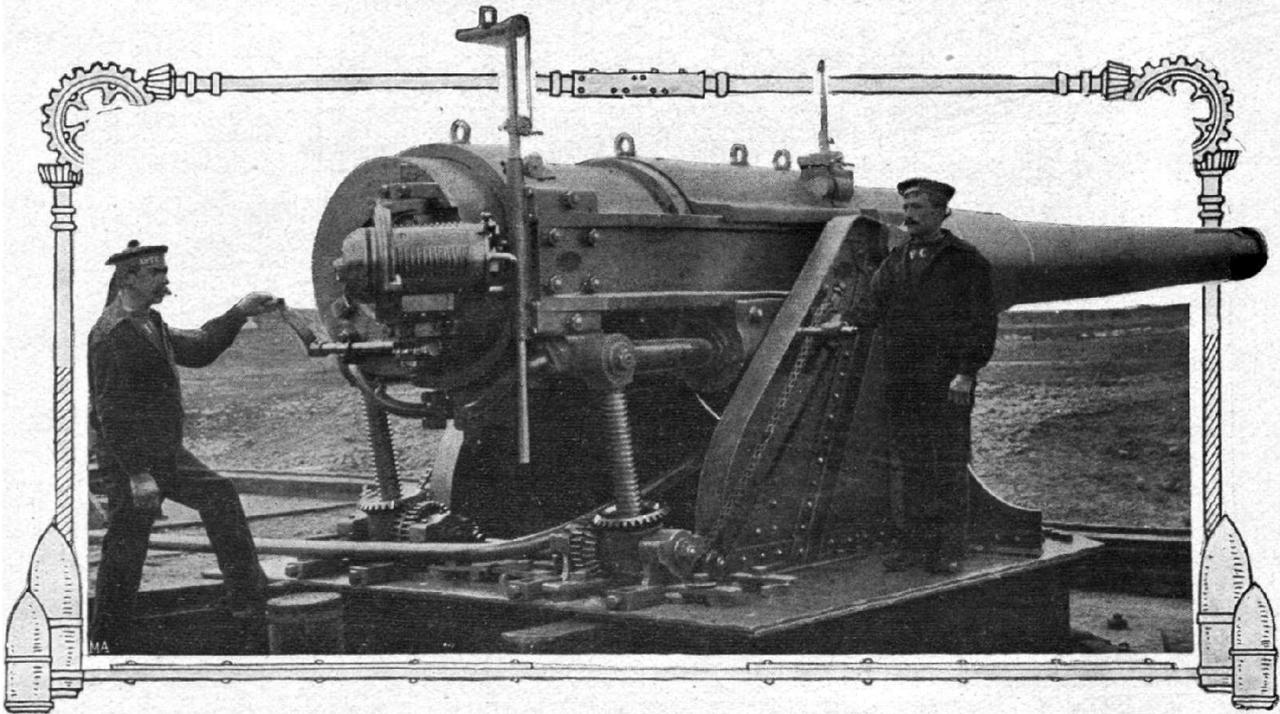
plus généralement arrêtées tant pour la défense des côtes que pour l'armement des cuirassés. Mais on a été plus loin, tel le

canon Krupp dont nous parlions plus haut. Les Américains, qui aiment à faire grand, avaient mis en place pour la défense de



80.000 KILOS AU BOUT D'UN FIL

*Très doucement, avec mille précautions, comme on couche un enfant qui dort, la formidable pièce sera amenée à sa place dans la tourelle, près de sa sœur. Qu'elle y dorme longtemps, car son réveil sera terrible!*



AU POLYGONE

*Au moyen de manivelles agissant sur des rouages aussi précis que ceux d'une montre, les servants de la pièce en rectifient la direction. La charge introduite et la culasse fermée, le coup de canon lancera un obus de 300 kilos à une vingtaine de kilomètres.*

New-York un canon de 126 tonnes. Ce monstre, du calibre de 48 centimètres, mesurait 17 mètres de longueur et lançait un projectile de 480 kilos, haut de 1 m. 92. Mais on a reconnu que son tir pouvait présenter des dangers et le *Long-Tom* est rentré dans la coulisse avant d'avoir pu jouer son rôle.

La fabrication de ces gros engins de meurtre est une des plus intéressantes, une des plus attachantes qui se puissent voir. Mais elle est en même temps des plus délicates et on se fera une idée de l'extraordinaire précision des procédés employés par les constructeurs quand on saura que la gamme des calibres varie, de l'un à l'autre, de 5/10 de millimètre.

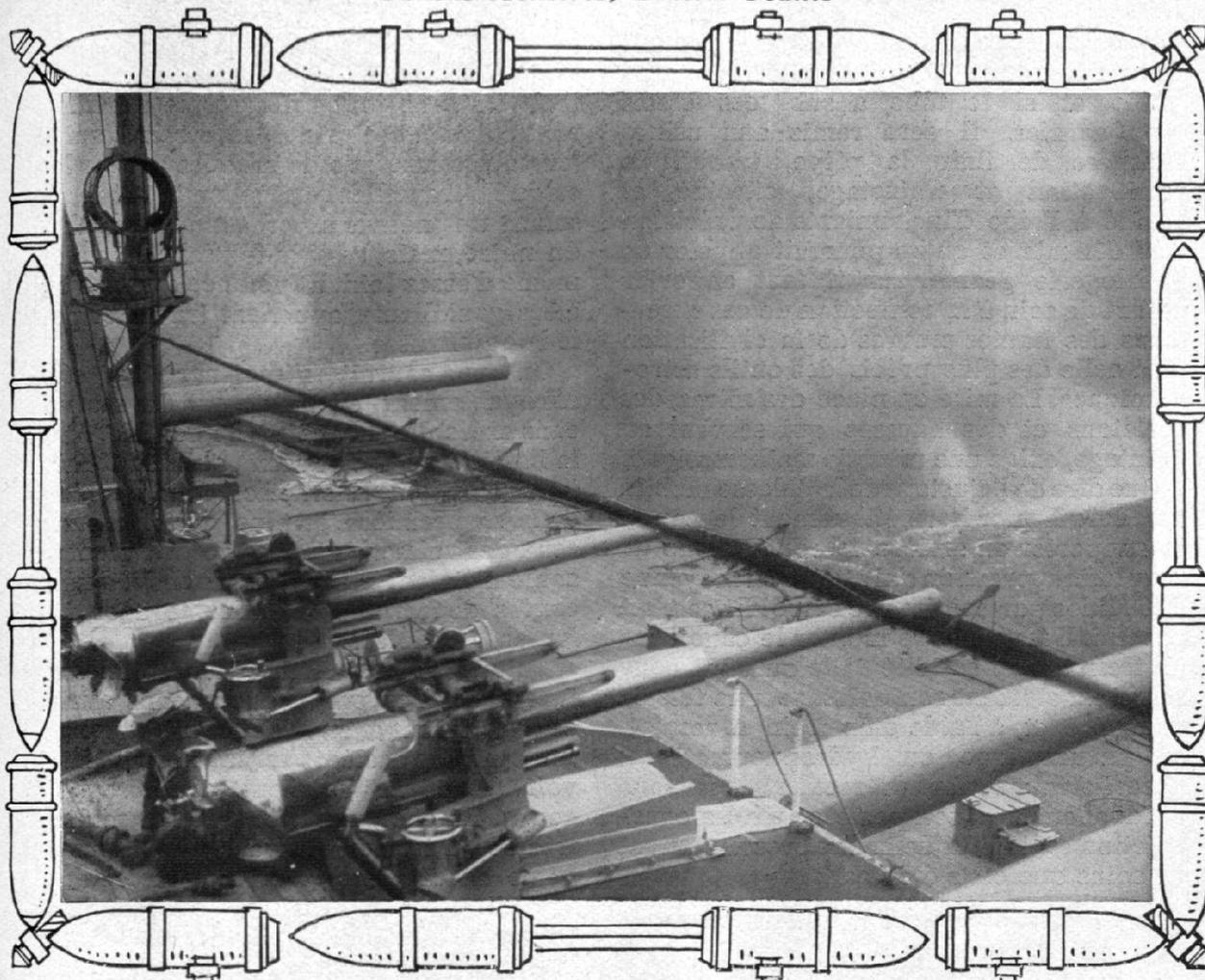
Prenons par exemple le canon Canet de 320 millimètres qui pèse 66.000 kilos et, avec une charge de poudre de 220 kilos, lance à 18.000 mètres un obus de 450 kilos. Il se compose d'un premier tube qui règne dans toute la longueur de la pièce et qui en constitue l'*âme*. Ce premier tube est recouvert d'abord d'un fort manchon enveloppant toute la partie arrière et continué jusqu'au bout de la pièce par un autre manchon moins épais. Une frette, agrafée au manchon arrière et vissée sur le manchon avant, les unit solidement. De cette frette jusqu'à la culasse, une rangée d'autres frettes cylindriques consolident dans toute

sa longueur la chambre d'explosion. Vers l'avant, une série de frettes en forme de tronc de cône et emmanchées les unes dans les autres à la façon des tubes d'une longue vue, renforcent le canon proprement dit, partie appelée en artillerie la *volée* et dont la face intérieure porte les rayures.

### O PÉRATIONS LONGUES ET COMPLIQUÉES. DE L'HORLOGERIE !

Voici comment l'on procède. On a commencé par fondre d'un seul coup et en un seul moule une masse oblongue d'acier d'environ 100 tonnes, et ce n'est pas un spectacle banal que la féerie de ces ruisseaux éblouissants de fonte en fusion courant s'engouffrer dans cet abîme de terre noire. Une fois refroidi, l'énorme bloc d'acier est saisi par des grues puissantes qui le portent d'abord sous des marteaux-pilons hydrauliques pesant 12.000 tonnes, dont les coups puissants tassent le métal. Après quoi il est étiré par des laminoirs d'une force de 1.000 chevaux.

Le futur canon est alors placé sur un tour immense qui l'évide conformément aux dessins des ingénieurs, détachant de longues papillotes d'acier avec l'aisance d'une crémère enlevant des coquilles sur une motte de beurre. Puis on transporte

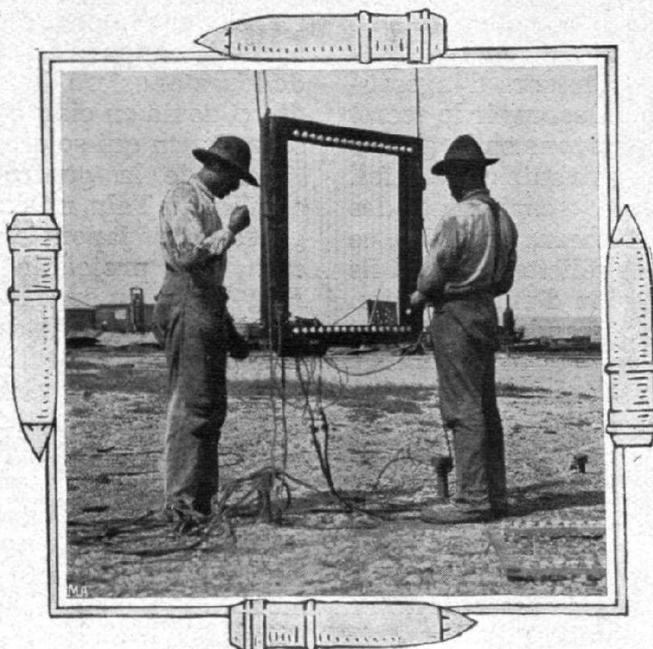


ORGUE FORMIDABLE

*Les canons du Dreadnought tirent à toute volée. C'est, dans une fumée intense, un fracas assourdissant. Et cependant chacun de ces tuyaux d'orgue tonitruant a son timbre aisément reconnaissable pour l'ouïe exercée du marin.*

la masse d'acier sur un tour à percer qui la fouille lentement jusqu'à ce qu'il l'ait vidée dans toute sa longueur. L'âme est tracée ; un autre tour y gravera les rayures en spirales.

La trempe, opération de la plus grande importance est aussi très compliquée. Plusieurs fois chauffé à des degrés différents, le tube est successivement plongé dans de vastes bains alternatifs d'eau et d'huile. Les frettes qui, pendant ce temps,



LA CIBLE ÉLECTRIQUE

*Qui enregistre la force de pénétration des boulets.*

ont été tournées aux dimensions voulues vont être placées. C'est ce qu'on appelle l'embattage. Pour plus de commodité, le canon est saisi par une grue et plongé dans un puits spécial. Les manchons et les frettes fortement chauffés sont adaptés sur le tube, de manière qu'en refroidissant, ils opèrent un serrage très puissant sur l'ensemble de la pièce, en accroissant grandement la solidité.

Cela fait, la pièce

est éprouvée. C'est-à-dire qu'on produit dans l'âme une série d'explosions graduées et, si le tube a subi ces essais sans avaries, il sera remis aux usines chargées de finir la pièce, travail de rectification et d'ajustage, effectué et vérifié à l'aide d'instruments de précision très délicats et qu'on pourrait appeler de l'horlogerie géante. Car il faut apporter autant de soin à la confection de ces exécuteurs des hautes œuvres de la civilisation qu'à celle des plus précis des outils astronomiques. La mise en place des mires, des œilletons et des hausses qui servent au pointage, exige une minutie mathématique.

Que dire de l'ajustage de la culasse mobile qui doit fermer hermétiquement le canon et supporter en arrière le contre-coup de l'explosion, pression qui atteint en moyenne 2.400 kilos par centimètre carré! Et ce n'est pas fini. Il faut encore monter le canon sur un frein d'une solidité telle qu'il lui conserve exactement son pointage une fois le coup tiré et, à l'aide d'un frein à ressort, ou pneumatique ou hydropneumatique, absorbe tout l'effort du recul et le ramène graduellement à son poste de tir. La construction d'un affût demande presque autant de soins que celle d'un canon.

### CE QUE PEUVENT CES FORMIDABLES ENGIN DE DESTRUCTION

Disons que l'importance de ces freins est capitale et que c'est l'excellence du frein hydropneumatique de nos canons qui en constitue principalement la grande supériorité sur les canons actuellement en usage chez les autres puissances. Les Allemands ont dépensé des trésors d'ingéniosité et de ruse pour en découvrir le secret et il faut dire que nous avons su le garder avec esprit; l'anecdote suivante en fera foi.

On sait que le système d'espionnage des Allemands est admirablement organisé, ce dont il convient de les féliciter. Quand ils nous surent en possession d'une invention capable d'assurer une grande supériorité à notre artillerie, ils comprirent qu'il leur fallait à tout prix en découvrir les mystères. Naturellement, notre système de contre-espionnage était sur ses gardes. Il réussit à livrer aux Allemands de fausses indications si ingénieusement combinées qu'ils acquirent la conviction que tout notre secret consistait dans l'adjonction d'une bêche de retenue à la crosse de notre affût et d'un ressort à boudin qui absorbait le recul.

Aussitôt les officiers allemands et tout

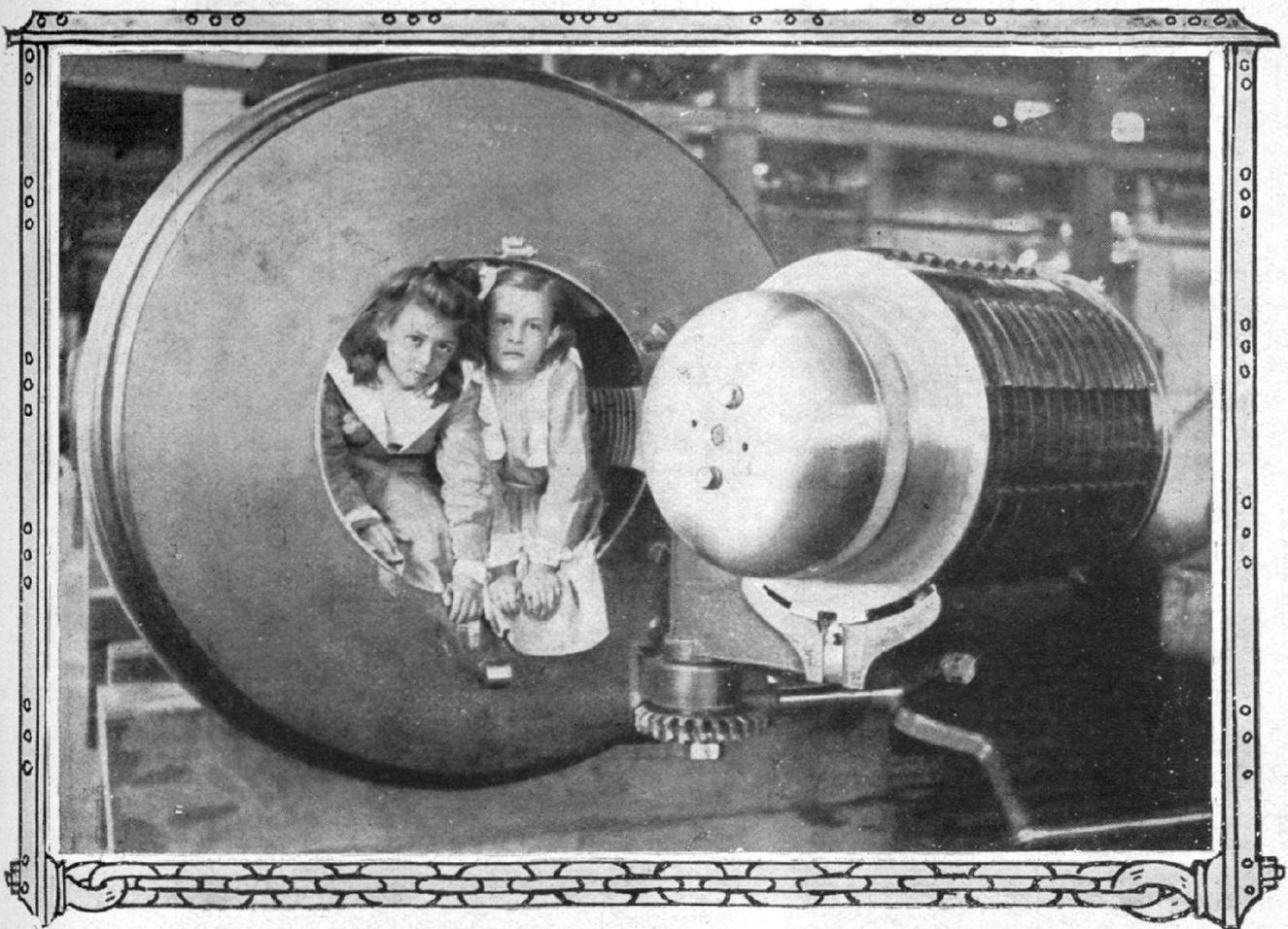
ce qu'il est d'usines Krupp entrèrent en grande fièvre et se mirent à fabriquer à tour de bras tout un système d'artillerie répondant à ces principes erronés qui ne leur a procuré que de cruelles désillusions et qu'ils travaillent actuellement à refaire selon un nouveau procédé approchant du nôtre, mais, semble-t-il, sans le valoir, même d'assez loin. Et voilà ce que nos officiers gouailleurs appellent travailler pour le roi de Prusse.

On ne saurait s'imaginer les effets effroyablement destructeurs de ces volcans créés par la main de l'homme. Après la bataille de Tsou-Shima, qui s'était livrée à environ dix kilomètres, tout au moins dans sa première et plus décisive phase, ceux des vaisseaux russes qui n'avaient pas coulé n'étaient plus qu'un enchevêtrement confus de ferrailles hachées, tordues, perforées, gondolées.

Autour de Port-Arthur, les collines qui furent battues par ces ouragans avaient complètement changé de forme et presque toujours, les assiégés furent hors d'état de voir d'où leur venaient ces effroyables coups. En effet, une pièce de 240 millimètres de 31 tonnes, pouvant tirer sous un angle de 44°, enverrait son projectile de 214 kilos en 70 secondes du Pré Saint-Didier à Chamonix, par-dessus le mont Blanc, l'obus s'élevant à 6.500 mètres en l'air. A l'abri, derrière des côtes montagneuses sur lesquelles ils avaient placé des guetteurs qui leur signalaient les effets du tir, les Japonais détruisirent les vaisseaux russes dans le port même. A 7.400 mètres, après 45 coups d'essai et de pointage, un de leurs obusiers de 28 centimètres, incendia et coula en cinq coups de suite le croiseur *Bayan* qui se croyait bien à l'abri.

Lors de la guerre sino-japonaise, au combat du Yalu, un canon Canet de 320 du garde-côte japonais, *Matsushima*, coula d'un seul projectile le cuirassé chinois *Ping-Yuen*. On aura beau dire que ce cuirassé avait été acheté d'occasion, à Stettin, par le pauvre Tcheng-Ki-Tong, lettré à court d'argent et avide de belles commissions, les Japonais n'en avaient pas moins mis assez élégamment dans le dix millions!

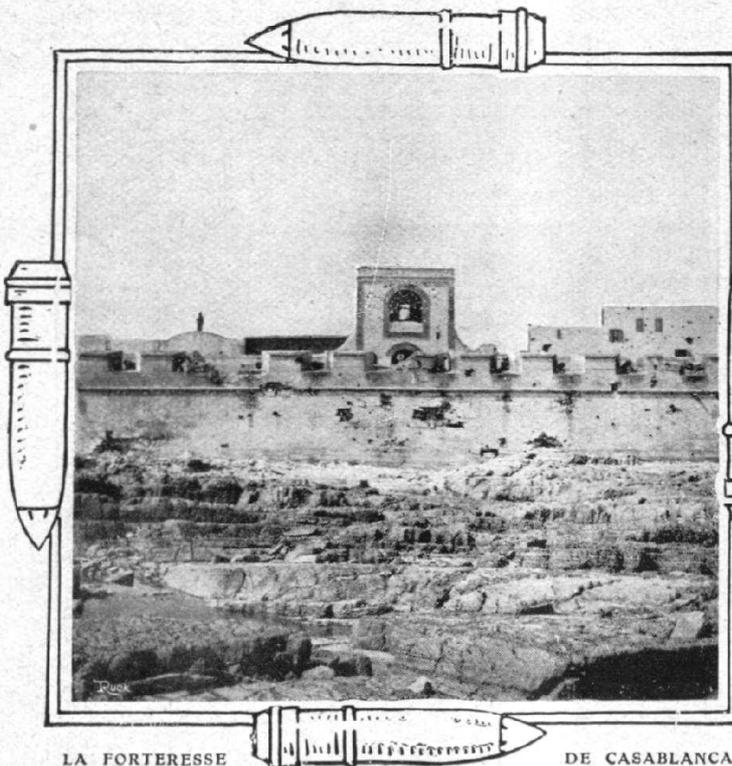
Depuis quelque temps, un nouveau perfectionnement s'est introduit dans la fabrication des canons, permettant d'augmenter leur portée et leur résistance à l'éclatement. On l'a d'abord employé en grand à l'étranger, mais il n'en est pas moins l'invention de M. Schultz, capitaine d'artillerie française. C'est le canon en fils d'acier.



UNE ANTITHÈSE A LA VICTOR HUGO

*Dans cette culasse qui vomira la mort, se sont gentiment blotties deux mignonnes fleurs de vie.*

Sur un assemblage de barres longitudinales en acier qui constituent l'âme du canon, on enroule jusqu'à 280 kilomètres de fil d'acier de section quadrangulaire de 3 millimètres de large sur 1 millimètre d'épaisseur. Cet enroulement est fait à chaud et opère un serrage considérable sur les pièces formant l'âme. Le canon est beaucoup plus puissant; il a plus de ré-



LA FORTERESSE

DE CASABLANCA

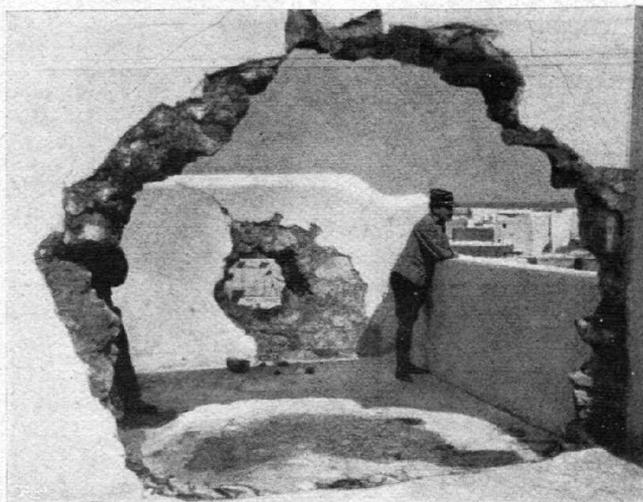
*Démantelée par le bombardement.*

sistance, plus de durée, et il revient à presque moitié prix. Tiré par cette pièce, un projectile perforant peut traverser une plaque d'acier harveyé particulièrement dur d'épaisseur égale à son calibre. C'est ainsi qu'un obus parti d'une de ces pièces a traversé une plaque renforcée de 20 centimètres, plus un matelas de chêne de 30 centimètres et

qu'on l'a retrouvé intact, enfoncé de 2 m. 40 dans lesol. Où s'arrêtera-t-on dans cette voie terrible?

On sait qu'à chaque perfectionnement du canon correspond presque aussitôt un perfectionnement de la plaque de blindage. Voici de longues années que dure ce duel qui fut chanté par Jules Verne dans un de ses livres délicieux. Quel en sera le vainqueur :

le canon ou la plaque? Beaucoup d'ingénieurs penchent pour la plaque. Mais les artilleurs tiennent bruyamment pour le canon. C'est qu'ils aiment leur pièce, les artilleurs, et leur intrépidité est légendaire. Au fort de la bataille de Santiago, les Américains du commodore Schley pariaient comme sur un champ de course et saluaient chaque coup bien logé de telles acclamations que le commodore fut obligé de leur dire :



UN BEAU COUP DE CANON

On voit ici ce que peut faire dans des maisons un « obus bien placé ».

— Un peu moins haut, mes enfants. Là-bas, il y a des hommes qui meurent!

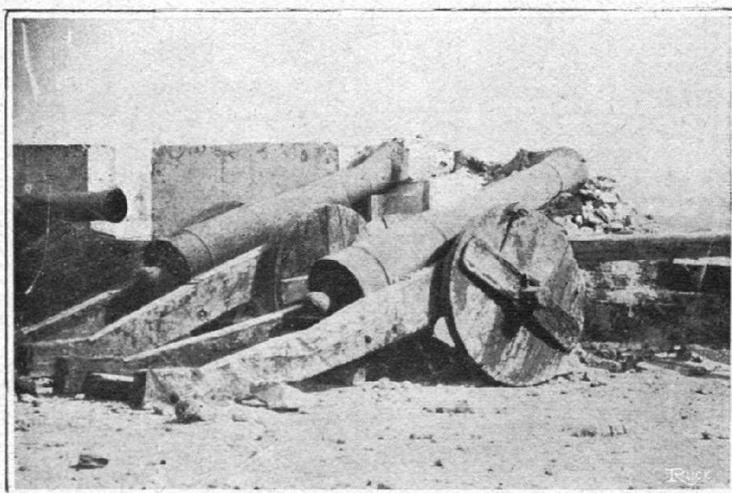
Tout à leur jeu terrible, les braves gens n'y pensaient plus. Ils encourageaient leur mauvais bouledogue de claques sur la croupe, enrégés à la partie comme ce canonnier français qui, à la bataille de l'Alma, se voyant le bras droit enlevé par un boulet ennemi, s'écriait :

— Sont-ils bêtes, ces gens-là! Ils croient donc que je n'ai qu'un bras? Je vais leur rendre la monnaie de leurs pièces! et saisissait son refouloir de la main gauche.

On voulut l'envoyer à l'ambulance et il s'y refusait en protestant que les autres servants étaient trop jeunes.

— Je ne veux pas laisser *Joséphine* à ces clampins-là; sans moi, ils vont me l'esquinter.

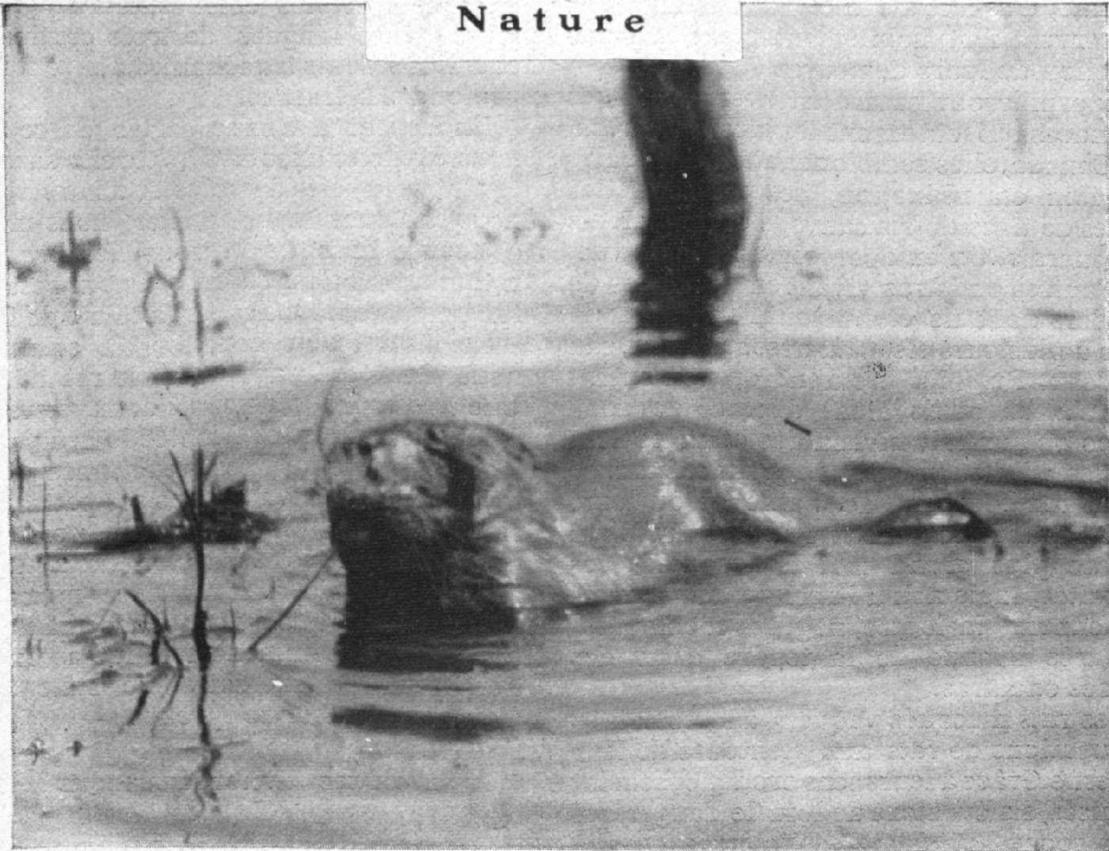
CHARLES TORQUET.



LES INVALIDES

Les vieux canons qui armaient Casablanca sont au 305<sup>m/m</sup> comme des culs-de-jatte à des champions cyclistes.

## Nature



AU FIL DE L'EAU

*Le rat musqué est un rude nageur ; tant qu'aucun bruit ne vient l'inquiéter, il se plaît à jouer dans l'eau et y parcourt souvent de longues distances à une vitesse qu'envierait plus d'un champion de la « brasse ».*

## A bon Photographe, bon Rat!

**La chasse à l'appareil photographique est l'une des plus passionnantes qui se puissent imaginer. Elle demande souvent de la part de ses adeptes des prodiges de courage, de patience, de sang-froid, d'habileté. Le " rat musqué " est un gibier incomparable. Un chasseur-photographe nous conte ses aventures à la poursuite du méfiant animal, en même temps qu'il nous présente les clichés obtenus au prix de mille difficultés** ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



**U**NE chose est précieuse en raison directe de sa rareté, madame, et les chasseurs ont fait la vie si dure aux pauvres *ondatras* ou rats musqués, que ces bestioles ne se laissent que difficilement approcher. Les rats musqués pullulent dans les forêts septentrionales du Nouveau-Monde, sur les bords des lacs et des cours d'eau. Leur pelage épais, d'un brun rougeâtre et brillant, assez

analogue à celui du castor dont ils ont un peu la forme et les mœurs, est utilisé sous le nom de *castor du Canada* par les fourreurs qui en font des tours de cou jolis et pas chers.

Ce sont, en somme, des sortes de gros rats de physionomie avenante, avec leur air éveillé et leurs petits yeux brillants comme des perles de jais. On pourrait même dire qu'ils sont de jolis animaux, n'était leur forte queue nue, squameuse et

aplatie, d'aspect disgracieux, mais dont ils se servent fort habilement pour la construction de leurs demeures.

Eparpillées au hasard, à travers des terres inondées qui entourent les lacs Kawartha, au Canada, elles semblent autant de meules de foin en réduction, ces maisonnettes faites de tiges de riz sauvage et de glaïeuls des marais. On en aperçoit à perte de vue.

D'autres ondatras vivent en des sortes de terriers dont ils établissent l'entrée sur la rive à plusieurs pieds au-dessous du niveau de l'eau. Puis ils creusent en remontant jusqu'à ce qu'ils aient dépassé de deux pieds au moins le niveau des eaux les plus hautes. Là, ils évident une grande chambre qu'ils rembourrent de paille et où leurs petits grandiront à l'abri des hommes qui ont le plus grand mal à découvrir ces retraites, mais non à l'abri de leur principal ennemi, la loutre, nageuse incomparable, très friande de la tendre chair des jeunes ondatras.

Les rats musqués vaquent à leurs petites occupations de rats aux alentours de leur caverne. Grâce à leurs sens prodigieusement aiguisés, ils éventent de loin le danger qui s'approche et, à peine l'alarme est-elle donnée, qu'ils ont déjà plongé et sont en sûreté au fond de leurs trous confortables et si bien tenus qu'ils n'exhalent jamais de mauvaise odeur.

Pendant de longues années, mon goût pour l'histoire naturelle m'attira sur les bords du Rice Lake et malgré que les ondatras y pullulent au point qu'on en tue environ trois millions par an sans s'apercevoir de diminution dans leurs rangs, j'ai gaspillé inutilement des centaines de plaques avant de réussir à réunir une douzaine de clichés significatifs. Mais que de patience, que de ruse, que d'ingéniosité dépensées!

Les empreintes d'ondatras sont innombrables dans la neige autour des trous d'air percés dans la glace des lacs. Leurs pattes de derrière, largement palmées, y laissent des traces profondes, tandis que leur queue creuse un sillon très net.

Un jour, au cours de nos patientes recherches, nous eûmes la joie de nous trouver en face d'un « shove-up » ainsi qu'on appelle ces trous dans la glace par où les rats musqués, qui ne peuvent manger sous l'eau, repoussent leur nourriture vers l'air libre. D'après les empreintes emmêlées et les coups de griffes qui marquaient la neige, on voyait bien que le repas ne s'était pas accompli sans un combat furieux. Les mâles ondatras sont en

effet de terribles combattants et, grâce à leurs griffes longues de trois centimètres et à leurs dents tranchantes, ils se font de profondes blessures.

En face et à bonne portée de ce trou, nous dissimulâmes nos appareils dans une *cache* recouverte de neige et d'herbes, puis nous allâmes nous poster nous-mêmes à cent mètres de là sous les branches retombantes d'un cèdre, où nous restâmes longtemps immobiles, grelottants de froid.

Ce n'est qu'au coucher du soleil que nous vîmes enfin apparaître le rat musqué. Une tête brune, où brillait deux yeux aigus, émergea du trou et bientôt le souple animal s'assit sur la glace, tenant une juteuse tige d'oignon sauvage dans ses pattes antérieures. Clac! la poire est pressée et prompt comme l'éclair, le rat a plongé. Mais, au développement, nous ne trouvâmes sur la plaque qu'un chaos nuageux. Il nous fallut recommencer la même expédition plus de six soirs de suite avant d'obtenir une bonne épreuve.

## UNE CHASSE... PHOTOGRAPHIQUE

Nous entendions un léger bruissement au trou d'air, la mignonne tête se faisait voir, encadrée de favoris, cependant que les moustaches remuaient en tous sens comme celles d'un vieux grognard. Le rat reniflait l'air, soupçonneux, puis il sortait entièrement du trou, jetant sur le paysage un regard circulaire à la façon d'un homme qui vient de sortir de sa maison et tire la porte derrière lui. Alors un agréable parfum de muse imprégnait l'air.

Un soir, il se décida à se dresser à moitié contre une tige d'arbuste pour grignoter les baies rouges qui y pendaient. Un délic: cette fois, nous avions le signalement myométrique, comme dirait M. Bertillon, de notre gaillard.

Le hasard, dit-on, est la providence des policiers, il est aussi celle des chasseurs de toutes sortes. Il y avait plus d'une semaine que nous étions bredouilles, quand un superbe ondatra femelle de grande taille, la fourrure aussi sèche et brillante que s'il n'eût jamais été à l'eau de sa vie, vint se camper complaisamment juste en face de nos objectifs. C'était au commencement du printemps alors que les glaces reculent devant la jeune ardeur du soleil.

Elle fut bientôt suivie par son mâle aussi beau qu'elle et ce fut une scène exquise de coquetteries de la part de la belle évidem-

*A bon Photographe, bon Rat !*



LE BAIN A LA PORTE

*Devant sa maison, le rat musqué nage de ci, de là, s'amusant et folâtrant à la poursuite des herbes. Que retentisse le ressort de l'obturateur et il plongera pour ne plus reparaitre.*

ment touchée des soins de son ami, mais feignant de les fuir et d'en être excédée.

Comme les femmes, qui inconsciemment, tapotent leurs cheveux pour se mettre en beauté, ou prennent une attitude gracieuse et qui leur sied, pour faire valoir un beau bras ou une main fine, elle se mit à lisser son nez, ses yeux et ses oreilles de ses pattes

mâles qui se battent. Malheureusement, en raison de l'heure où ils se produisent, nous ne réussîmes jamais à prendre un cliché de ces combats, pourtant incroyablement acharnés.

En effet, les rats sont habituellement fort attentifs à tout ce qui se passe autour d'eux. Nous en avons souvent vu, au pas-



LE REPAS D'UN RAT MUSQUÉ

*Le rat se dressa à demi devant l'arbuste pour en grignoter les baies rouges. Clac ! un dé clic, nous avons le signalement de notre gaillard.*

de devant, puis elle peigna et lécha sa belle robe tandis que son cavalier servait restait immobile dans une sorte d'extase respectueuse. C'était un tableau charmant.

A cette époque, où les Indiens tendent leurs pièges et font un si grand carnage des jolis ondatras, le marais ne retentit toute la nuit que des cris perçants des

sage des échassiers ou des oiseaux de proie, s'arrêter de manger ou de coqueter galamment, mais jamais nous ne vîmes ces terribles petites bêtes cesser de combattre pour quoi que ce fût. Leurs griffes font de formidables blessures dont on retrouve souvent la trace sur les peaux, fendues parfois d'un bout à l'autre de grandes coupures



UNE BATAILLE

*Les rats musqués se battent avec tant d'acharnement que rien ne saurait les distraire de leur lutte d'où ils ne reviennent que le corps couvert de terribles blessures.*

aussi nettes et profondes que celles qu'aurait pu faire un couteau très affilé.

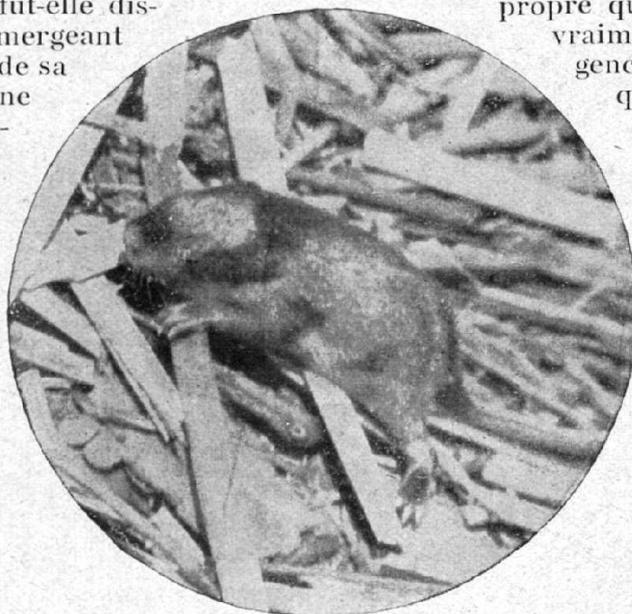
En mai, tous les mâles de la colonie se retirent dans les coins les plus secrets de leurs retraites, cependant qu'affairées, les femelles, sans aucune aide de la part de leurs fainéants de compagnons, se mettent à édifier les demeures d'été, mais ces habiles architectes ne travaillent que la nuit.

En face d'une de ces villas de paille de riz et de glaïeuls en cours d'érection, nous avions un jour disposé nos appareils en les dissimulant sur un radeau de branchages et nous les vîmes en grand danger. Distraitement, mon aide avait jeté en l'air un oignon sauvage qui vint retomber sur le tas de paille recouvrant les précieuses boîtes.

Est-ce qu'un maudit ondatra n'aperçut pas la tentante friandise exposée là comme à la devanture d'un magasin, et ne voulut-il pas la conquérir? Il se mit tout de suite à la nage et cingla avec tant de vigueur vers le radeau qui portait la fortune de notre collection que je me vis contraint à une retentissante démonstration.

Saisissant mon rifle, je fis passer une balle par-dessus la tête de l'intrus. Il plongea et disparut et cet innocent coup de fusil, tout en sauvant nos appareils d'un bain désastreux, nous valut un beau cliché.

A peine la fumée fut-elle dissipée que j'aperçus, émergeant de l'eau, tout près de sa demeure, la tête brune et futée de la constructrice de la maison guettée. Elle venait se rendre compte de la cause de ce bruit inaccoutumé. N'y parvenant pas, elle sembla dire : « Maintenant que je me suis dérangée... » Et elle grimpa sur son amas de maté-



LE BABY-RAT

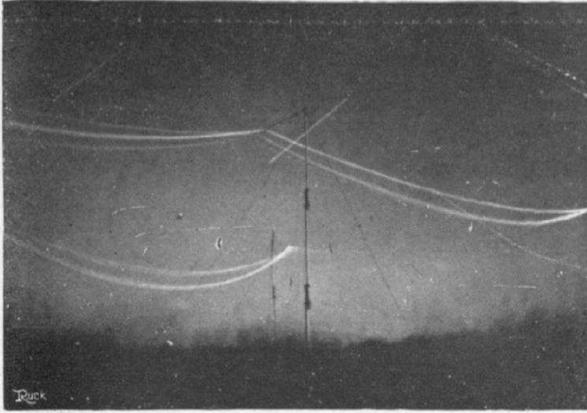
*Sa mère l'expose, sur le dessus du nid, aux chauds et vivifiants rayons du soleil et il crie désespérément, se croyant sans doute à jamais orphelin.*

riaux, y donnant, comme disent les peintres, de petites touches de *signolage*, un coup de patte par-ci, un coup de museau par-là, un coup de queue plus loin. Puis elle se laissa glisser à l'eau et saisit au passage un brin d'herbe qui s'en allait à la dérive. Juste comme elle regrimpait à reculons sur sa maison en train et faisait un judicieux et architectural usage de son butin, les obturateurs claquèrent et, épouvantée, elle se laissa retomber à l'eau pour ne plus reparaitre de la journée.

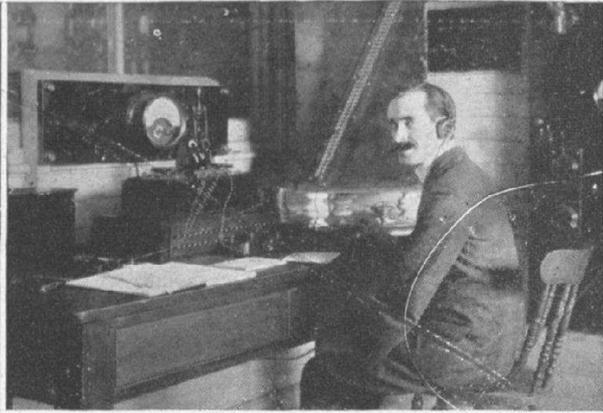
Des traces autour d'un terrier dévasté par les trappeurs nous amenèrent à penser qu'un beau mâle y vivait. Nous fixâmes donc notre radeau en bonne place et le seul lien qui nous réunit à nos appareils était le long tube blanc partant de notre canoë.

Un grand héron bleu qui passait au-dessus de nos têtes pensa que ce ne pouvait être là qu'un ver d'une taille merveilleuse et une rare aubaine de héron. Il descendit à une dizaine de mètres de nous, examinant gravement sa trouvaille. Cela dut lui paraître délicat à souhait, car il en souleva un long bout. Alors, voyant notre cher tube en grand danger d'être avalé et digéré, nous poussâmes un léger cri et, dans un grand bruit d'ailes, le gros oiseau s'enleva et s'enfuit au loin.

Une autre fois, nous découvrîmes dans un nid un mignon bébé de rat musqué plus propre qu'un sou et qui faisait vraiment honneur à la diligence de sa mère, laquelle sans doute nous observait au loin de ses yeux vifs et inquiets, tandis que nous descendions au fil du courant, emportant la dernière photo de notre collection et que le nourrisson criait de toute la force de ses petits poumons sur la paille sèche de son lit si net...

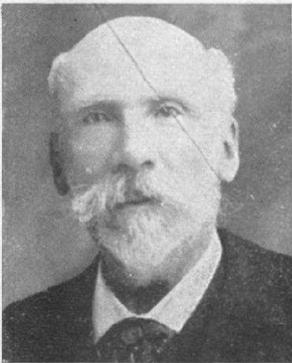


Effluves électriques

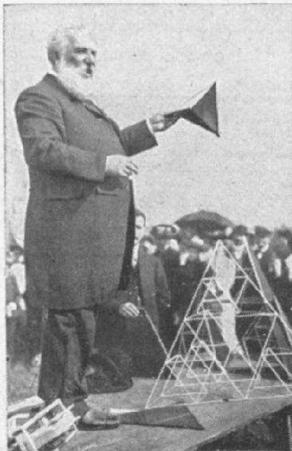


TÉLÉGRAPHIE SANS FIL Lancement de premier message

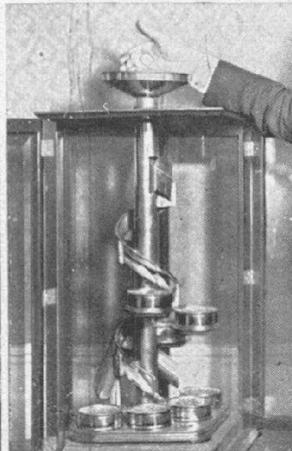
Pendant la nuit où furent lancés, à travers l'Atlantique, les deux premiers messages (23 oct.) échangés entre le roi d'Angleterre et le gouverneur du Canada, par l'intermédiaire des stations de Clifdeen (Irlande) et du Cap Breton (Nouvelle Ecosse), un photographe exposa une plaque pendant deux heures et obtint le cliché dont nous donnons à gauche la reproduction. Le luminiscence qui apparaît l'électricité fournie par appareils de la télégraphie dénonce le passage de l'usine vers les mâts des sans fil.



LE DOCTEUR CAZALIS, qui est aussi le poète Jean Lahor, publie, en même temps, un volume de vers *En Orient* et un ouvrage sur *l'Alimentation à bon marché* qui sera très lu.



NOUVELLE MACHINE VOLANTE.—Le prof. Graham Bell, inventeur du téléphone, a inventé une machine volante de la forme d'un grand cerf volant.



CLASSEUR DE MONNAIE. Cet appareil, inventé par M. Bjarne Cranner, norvégien, a pour objet de classer automatiquement les pièces de monnaie d'or, d'argent, de nickel.



M. L. RUDAUX, notre excellent collaborateur, poursuit ses études à son observatoire de Donville, et publie un livre qui met chacun à même de connaître le ciel : *Comment étudier les astres.*



DUCOS DU HAURON, le précurseur de la photographie des couleurs mais qui ne put réaliser son idée, auj. un fait accompli. Il indiqua également le principe du cinématographe dès 1864. (Photo Nadar).



MAURICE LÉVY, astronome français, directeur de l'Observatoire, né à Vienne (Autr.) en 1833, est mort à Paris de la rupture d'un anévrisme le 15 octobre. (Photo Valéry).



LE DR LOUIS JULLIEN, le chirurgien bien connu, publie un ouvrage sur un sujet qu'il a étudié pendant toute sa carrière à la prison de Saint-Lazare : *Le mal terrible.* (Ph. P. Berger.)



M. BORDAS, du collège de France, chef du laboratoire du ministère de la guerre, qui a trouvé le moyen de transformer les pierres précieuses au moyen du radium.

ACTION DU RADIUM SUR LES GRAINES. — Il résulte des expériences de M. Guilleminot relatives à l'influence des radiations du radium et des rayons X sur les graines, que les premières sont les plus actives, capables d'arrêter toute germination, résultat auquel on ne peut arriver avec les rayons X (Acad. des sciences, 4 nov.).

ARBRE A CAOUTCHOUC. — On a découvert (MM. Dubard et Eberhardt) un arbre à caoutchouc au Tonkin, très abondant dans plusieurs provinces de cette colonie et donnant un caoutchouc supérieur.



(Été)

DRESSAGE DES ÉLANS EN SUÈDE

(Hiver)

ATTELAGE D'ÉLANS. — Un homme patient et pratique, le directeur du Turisthotel, à Elfkarlec, à quelques lieues de Stockholm, qui est parvenu à dresser des élans et à les atteler au traîneau, l'hiver, à la voiture, l'été, pour le service de ses voyageurs. On ne peut imaginer plus pittoresque spectacle que cet animal apocalyptique qui tient du mulet et du renne, tranquillement installé entre des brancards et faisant le service d'un hôtel, en toutes saisons.

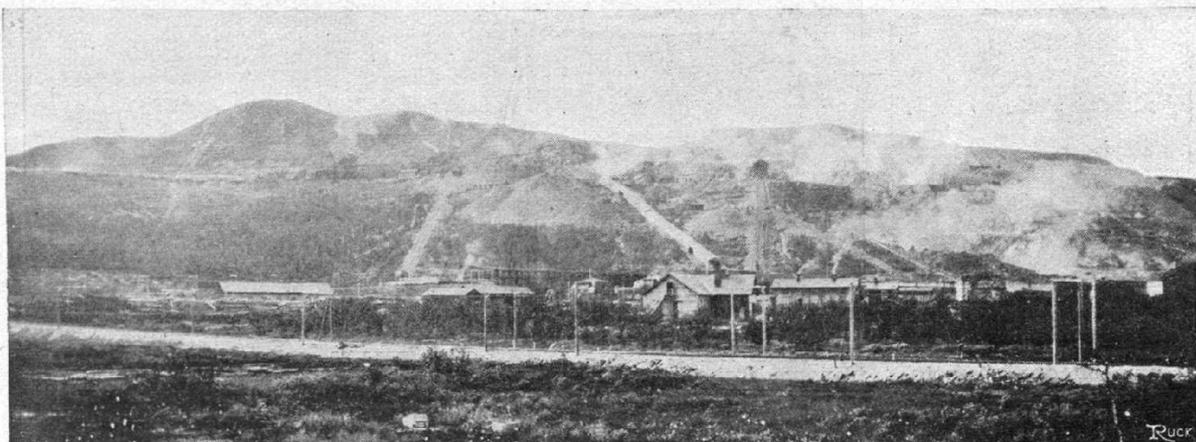


A L'EXPOSITION DES CHRYSANTHÈMES

Arrivée de la reine Marie-Christine.

Une merveilleuse exposition de fruits.

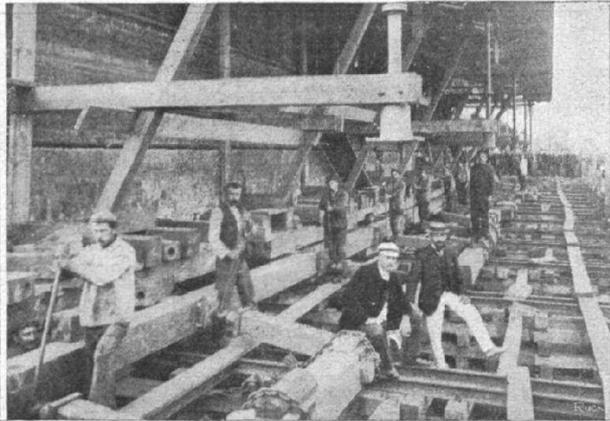
L'Exposition des Chrysanthèmes, aux Serres de la Ville de Paris, a été au commencement de novembre le rendez-vous du tout-Paris élégant. La reine Marie-Christine d'Espagne, mère d'Alphonse XIII, est venue admirer les merveilleuses nouveautés florales. Notre instantané la montre au bras de M. Ruau, ministre de l'Agriculture, et guidée par M. Viger, ancien ministre et président de la Société. A droite, un des stands les plus remarquables : à côté des chrysanthèmes monstres, on admirait en effet des poires phénoménales.



UNE MONTAGNE DE FER. — Au dessus du lac Luossajarvis, en Laponie, s'élève la montagne de Kiruna. Cette montagne est une formidable masse de minerai de fer de la meilleure qualité, qui est estimée à plus de 200 millions de tonnes; quatre fois par jour les mines éclatent enlevant chaque fois des blocs énormes. On calcule déjà le nombre des années après lesquelles la montagne aura disparu. L'épuisement rapide des grands gisements de fer actuellement exploités préoccupe d'ailleurs depuis longtemps les métallurgistes. Mais, en dehors de l'Europe, il existe, dans d'autres pays d'un accès plus difficile, des masses énormes de minerai de fer, par exemple dans l'intérieur de l'Afrique, au Brésil, dans l'Ouest des Etats-Unis, etc.



La gare d'Anvers-Dam exhaussée de 1 m. 60

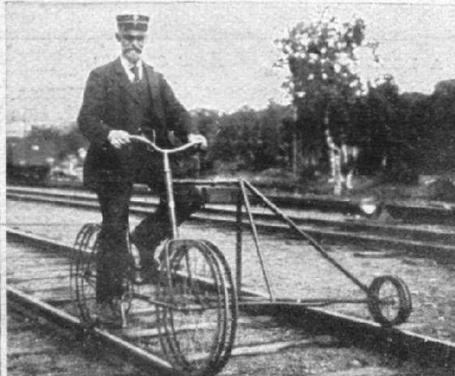


La même gare déplacée de 4 m. 60

DÉPLACEMENT ET REHAUSSEMENT DE LA GARE D'ANVERS-DAM. — MM. Morglia, ingénieur italien, et Weiss, ingénieur américain, viennent de mener à bien une entreprise fort intéressante. Il s'agissait d'exhausser de 1 m. 60 et de déplacer d'une quarantaine de mètres un bâtiment en briques et pierres d'une surface de 70 mètres carrés et d'un poids de 3.000 tonnes. Les travaux de déblai exécutés, le rehaussement fut terminé en huit jours au moyen de 320 vérins. Commencés le 24 septembre, les opérations de déplacement se sont terminées le 15 octobre. On aperçoit au premier plan de la photographie de droite, les deux ingénieurs, bien connus déjà par des travaux analogues.



LES CABINES PUBLIQUES DU TÉLÉPHONE EN NORVÈGE. — Disséminées dans toutes les villes, des cabines téléphoniques permettent au public de demander lui-même les communications qu'il obtient très vite.



SURVEILLANCE DES VOIES SUR TRICYCLES. — Sur le Laponie-Express, en Suède, les inspecteurs de la voie sont munis de tricycles leur permettant de rouler sur les rails avec une extrême rapidité. A l'approche des trains, le véhicule est aisément soulevé et garé.



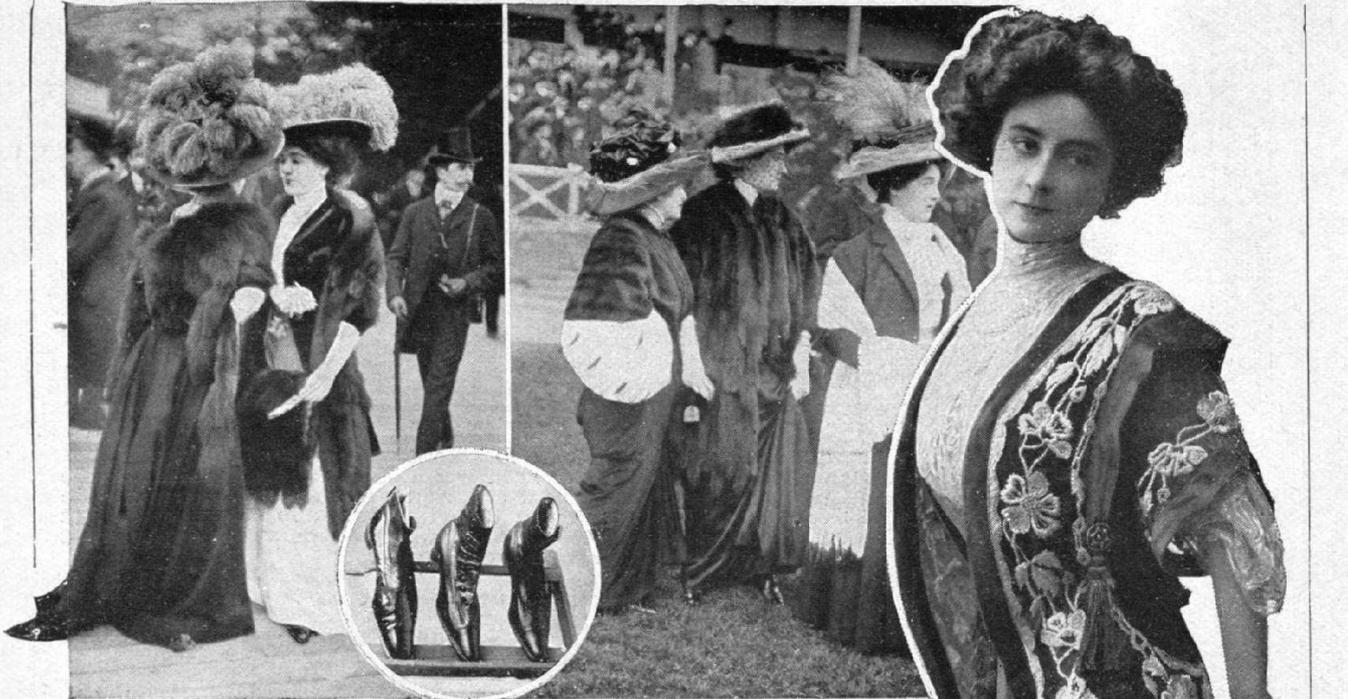
LA RELÈVE DES LETTRES EN NORVÈGE. — Grâce à un ingénieux mécanisme les boîtes aux lettres, en Norvège, s'ouvrent par la base si bien que les lettres ne passent pas entre les mains des facteurs.



TRAYEUSE MÉCANIQUE. — Sur les grandes fermes des Etats-Unis, on se sert depuis peu d'un appareil qui permet de traire simultanément plusieurs vaches. La machine (une pompe en miniature) est mue par un petit moteur silencieux. Le pittoresque y perd certainement; l'hygiène y gagne-t-elle?



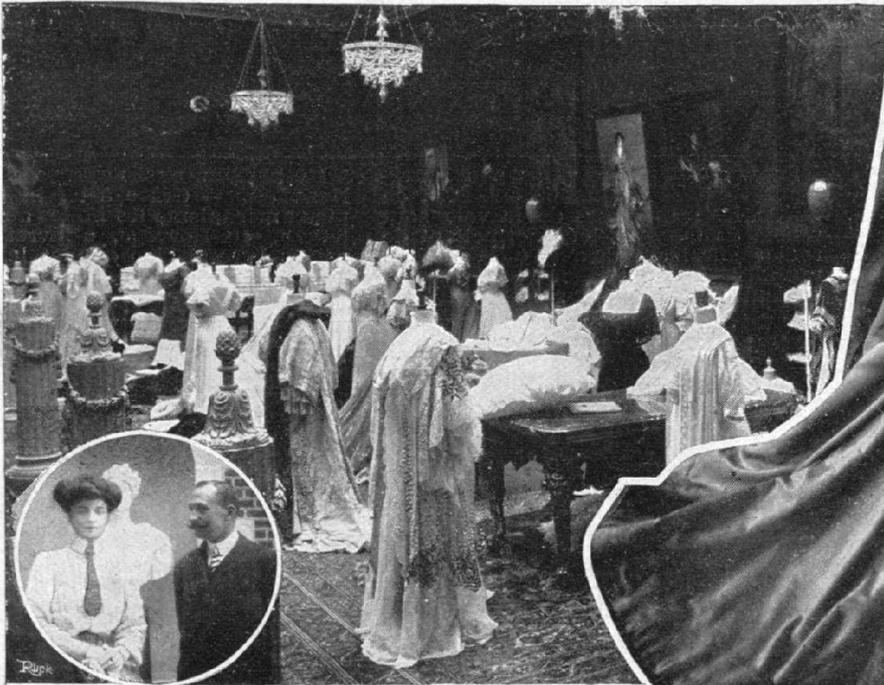
LANCEMENT DE LA MOITIÉ D'UN VAISSEAU. — On sait que le *Suevic* par suite d'un abordage était rentré au port coupé en deux; on vient de le réparer et le lancement s'est exécuté en deux temps, d'abord l'avant, puis l'arrière, neuf, qui est venu s'accoler à la partie ancienne.



Aux courses ÉTAGÈRE A BOTTINES Aux courses

LA FOURRURE AUX COURSES. — Quelques fourrures remarquées aux courses. Le renard, la zibeline et l'hermine (en longues écharpes) dominent. Les manchons sont très larges. On rencontre aussi quelques chapeaux garnis de fourrures.

LA PETITE ÉTAGÈRE A BOTTINES que nous donnons ici est une innovation des plus heureuses, qui permet de faire sécher les chaussures.



LA PRINCESSE LOUISE DE FRANCE ET LE PRINCE CHARLES DE BOURBON, au château de Randan. Nous parlerons de ce mariage qui a eu lieu le 17 novembre.

EXPOSITION D'UN TROUSSEAU ROYAL. — Le trousseau de la princesse Marie Bonaparte dont le mariage avec le prince Georges de Grèce va être prochainement célébré, a été exposé dans l'hôtel des Modes, rue de la Ville l'Évêque. Il a été fourni par Drecoll. Dans l'écrin princier, dominent les rubis, chers au prince Georges. Voir *Femina* 15 décembre.

ROBE DE VISITE. — Longue robe de drap amande; longue jaquette de velours brodé de fleurs en soie. Corsage de guipure formant col.



(Cl. Manuel.)

Ph. Femina

M<sup>me</sup> LUCIE DELARUE-MARDRUS

## A Notre-Dame de Honfleur

Notre-Dame, je vous invente une prière,  
Je vous rends hommage à genoux, comme je peux :  
Vous savez que jamais, à présent ou naguère,  
Je n'eus en moi la croyance de mes aïeux.

Sainte Marie, entre vos lys, vous êtes belle.  
Je suis venue à vous d'un geste nonchalant,  
Aujourd'hui, sur mes petits pieds chaussés de blanc,  
Mes petits pieds de communiant(e) nouvelle.

Quand j'étais une enfant, je vous disais *ave*  
Sans y croire déjà, Notre-Dame de Grâce.  
Je n'y ai plus pensé depuis, mais votre face  
Me semble douce comme un visage rêvé,

C'est pourquoi, ce matin, toute d'or, ô barbare,  
Souffrez que, tendrement, je joigne mes saluts  
A ceux des pêcheurs roux qui l'ont mise à la barre  
Des barques, dans le sel des voiles et chaluts.

Je voudrais bien toucher à tes deux belles joues  
Anciennes qui sont deux fleurs de ton sang clair,  
Etoile des marins de chez moi, qui te joues  
Comme une mouette ivre au-dessus de la mer.

Puisque les matelots ont joint leurs mains saumâtres,  
Brûlé tant d'historique et séculaire encens  
Pour toi, je veux qu'aussi tes regards tout puissants  
Me voient, blanche parmi les cierges idolâtres.

Protège-moi qui suis d'ici, comme un bateau,  
Notre-Dame, à travers le voyage de vivre!  
Et, s'il faut devant toi suspendre un ex-voto,  
Voici câlinement mon cœur que je te livre.

LUCIE DELARUE-MARDRUS



Ph. Femina

Cl. Henri Manuel

CHRISTIAN-FROGÉ (1)

## LES VIEILLES CLOCHES

Dormez dans le silence, au clocher des églises,  
Sous la chute des Ans, vieilles Chanteuses grises,  
Cloches de l'agonie ou Cloches des amours,  
Berceuses de prière imposantes et saintes,  
Carillons éperdus tout frissonnants de plaintes !...  
Votre bronze affaibli traîne un long glas toujours .

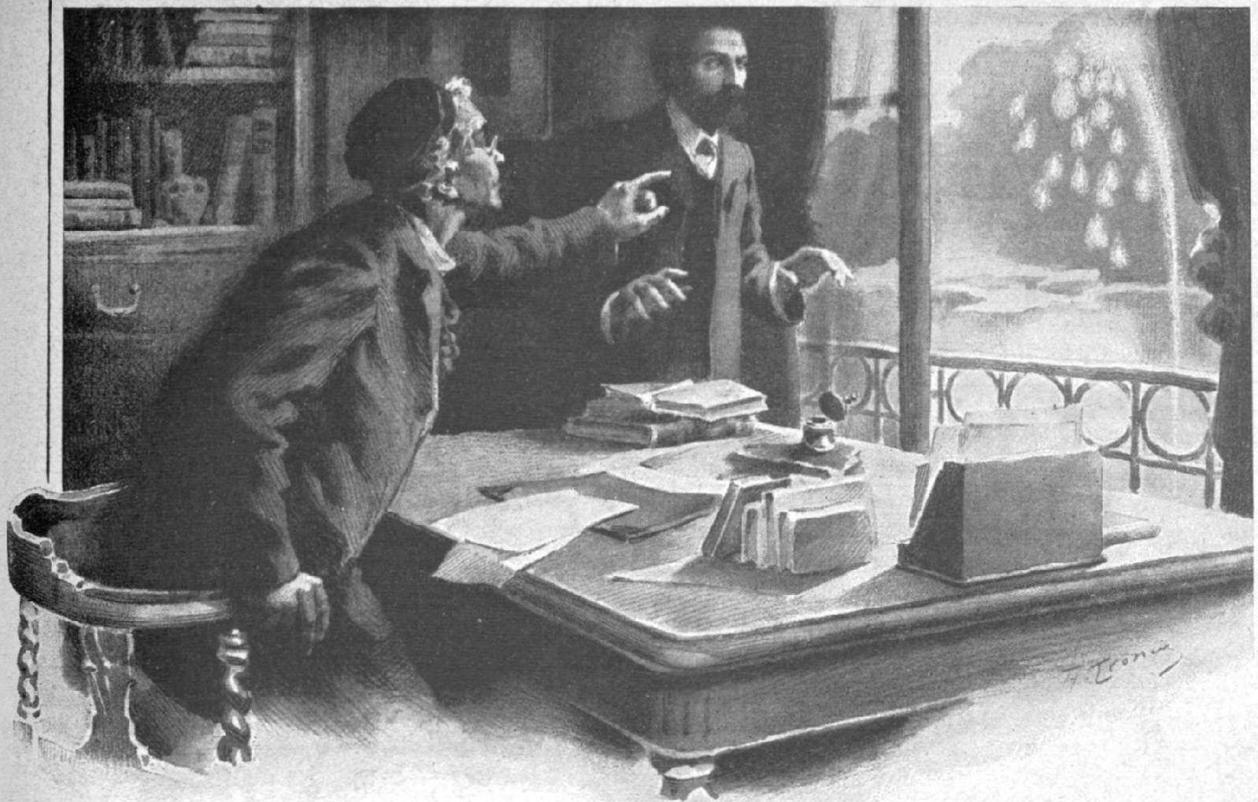
Des bises vous n'avez retenu que les râles...  
Cloches grises, âmes d'airain des cathédrales,  
Au vol harmonieux des divins Angelus  
Se mêlent tant d'horreur et de plaintes navrantes  
Que l'homme abandonné maudit ces voix mourantes,  
Et que le Soir troublé ne vous reconnaît plus.

Dormez du grand sommeil, Cloches saintes, Aïeules  
Chantantes !... Dites-vous vos hymnes à vous seules !...  
Pauvres oiseaux du ciel, hôtes des murs croulants,  
Rappelez-vous le chant des heures enfantines  
Quand la terre écoutait aux notes argentines  
Quelque chose de bleu tressaillir en vos flancs !

Mais dormez d'un sommeil pesant, Chanteuses noires,  
Voix de l'ombre pleurant sous les teintes d'ivoires  
Du ciel, — Voix de l'abîme effroyable et glacé  
Qui n'éveille en nous que des douleurs affreuses,  
Cloches d'airain, Cloches de mort aux notes creuses,  
Cloches noires !... Berceuses folles du Passé !...

CHRISTIAN-FROGÉ.

(1) CHRISTIAN-FROGÉ, dont le tout prochain livre, *Au Jardin des Roses mourantes*, contiendra ce joli poème, est un des nouveaux poètes dignes d'être signalés par "Je sais tout".



LA FUSÉE MYSTÉRIEUSE

... Il étendit le bras dans la direction de la fenêtre, en balbutiant :  
— Là... là... Regardez. (Page 712, col. 1.)

## L'HALLUCINATION DE MONSIEUR FORBE <sup>(1)</sup>

Roman inédit par JULES PERRIN (Suite)



AS possible, il se passe en ce moment quelque chose de surnaturel, déclara-t-il d'une voix assourdie.

Je ne pus m'empêcher de tressaillir :

— Que voulez-vous dire?

Il jeta par terre sa casquette verdâtre, croisa ses jambes l'une sur l'autre,

se cala du coude sur un genou, appuyant son menton sur son poing fermé.

— Hier soir, dit-il, vers sept heures, nous approchions du Havre : La Lorraine venait de passer en vue de Cherbourg.

Je réfléchissais : sept mois, pensais-je, il y a sept mois que je suis parti et me voilà de retour, plus pauvre qu'avant, découragé par une tentative de plus, où s'en sont

### RÉSUMÉ DU NUMÉRO PRÉCÉDENT (*Je sais tout* n° 34)

En face du Vaudeville une passante, la femme Sourbelle, assassine sans raison apparente et dans un spasme impulsif une marchande de journaux. Le docteur Forbe, témoin du drame,

apprend, en rentrant chez lui, que sa belle-mère, mystérieusement consciente d'un accident survenu à sa fille, M<sup>me</sup> Forbe, vient d'accourir à Paris, tandis que la cuisinière de la maison,

(1) Published on december 15 th 1907. Privilege of copyright in the United States reserved under the act approved march 3 rd 1905 by Jules Perrin.

allés les quelques billets de mille francs de nos économies... En remontant aux origines, en cherchant le point de départ de ce nouveau déboire, voilà que je dus reconnaître que la cause première de tout le mal, c'était la bonne femme qui vend des journaux dans le kiosque en face du théâtre du Vaudeville.

— Vous dites ?

J'avais bondi sur mon fauteuil. Un éclair traversa mon cerveau, mais soucieux de tout savoir, je me maîtrisai, faisant signe à Sourbelle de continuer.

— Suivez-moi bien, continua-t-il. D'abord il faut vous dire que je suis un déveinard. Je me flatte pourtant d'avoir du courage ; moi et ma pauvre femme, on a travaillé, je vous jure : nous avons essayé de tout. Successivement il a fallu cesser ou vendre à perte et, de tout notre petit patrimoine, il ne nous restait plus que sept mille francs. J'entrai comme mécanicien dans une compagnie d'automobiles. On gagnait sa vie, mais que voulez-vous ? J'étais obsédé par le besoin de m'enrichir ; végéter sur place, ça me fait bouillir le sang. Un jour...

Il se recueillit, resserra ses jambes l'une sur l'autre, prit à deux mains son genou qui vint toucher son menton.

— Il y a sept mois, c'était, par conséquent, au commencement d'octobre dernier, j'attendais avec ma vingt-cinq chevaux au coin de la Chaussée d'Antin. Tout en flânant au coin du trottoir, je m'approchais du kiosque, avec son étalage de papiers. Pour passer le temps, que je me dis, je vais acheter un journal : « La Patrie, Monsieur ? » Va pour la Patrie ! je jette mon sou et j'ouvre le maudit canard. Imaginez-vous que j'y trouve, en troisième page, un article sur la Californie inconnue, un pays magnifique, disait-on, encore inexploré, où il y a tout à faire. Je vous ai dit comment je suis : mon imagination se met en mouvement...

Je haletais. Je dis, pour le pousser.

— Enfin, vous partez.

— Je pars. Il est inutile de vous dire ce que j'ai fait là-bas ; le résultat seul importe. Me voilà... sans un sou. Bon. Et l'origine de ça, qu'est-ce que vous voyez comme cause de tout le mal ?

Je tentai de sourire, car le pauvre diable était si triste qu'il me faisait pitié.

— Dame, suggérai-je, un peu de crédulité peut-être.

Farouche, tout à coup, il m'interrompit :

— Possible, comme cause énergique, mais comme cause occasionnelle, comme contribution du hasard, du hasard stupide, irritant, qui détermine souvent les pauvres êtres à choisir entre plusieurs directions inconnues... Enfin, si cette maudite femme n'avait pas été là avec ses journaux, si, tout au moins, elle n'avait pas avec sa banale amabilité de vendeuse, dirigé mon choix, ou encore si, au lieu de la Patrie : elle m'avait offert, que sais-je ?... Enfin, hier soir, je pensais à elle, à son rôle inconsciemment suggestif dans mon aventure et, devant le résultat, je me disais que, si je l'avais tenue entre mes mains... Vous connaissez cela, c'est idiot ; on se dit qu'on ferait ceci, cela, et, en somme, on ne fait rien. Certes, elle eût été là que je l'eusse laissée parfaitement tranquille ; il n'en est pas moins vrai que je brandissais le poing en l'air en me promenant sur ce pont de paquebot tout à l'heure... vous comprenez ?

### COMMENT ON COMMET UN MEURTRE A DISTANCE

Je fis un signe. Positivement, j'étais aussi ému qu'il le paraissait lui-même, pour des raisons différentes ; j'essayai de parler, mais il m'interrompit en étendant le bras.

— Attendez encore. Ayant fait ce geste, je recommençai ma promenade ; malgré tout, j'étais content de rentrer en France, je pensais à ma femme qui allait être surprise et aussi bien déçue en me voyant revenir

### RÉSUMÉ DU NUMÉRO PRÉCÉDENT (suite)

*dans un rêve à la réalité duquel elle se refuse à croire, a deviné que le fiancé qu'elle a laissé dans son pays s'apprête à épouser une autre femme.*

*Enfin, cette nuit même, le docteur, dans une sorte de cauchemar télépathique, assiste à une scène de cambriolage dans une maison voisine et en vérifie immédiatement la réalité en allant sur place coopérer à l'arrestation des coupables. De retour chez lui, il trouve sa femme affolée*

*par un songe où elle vient d'assister à un accident de chemin de fer distant de plus de cent lieues. Quelques heures après une dépêche confirme l'exactitude de ce pressentiment : la cuisinière de M<sup>me</sup> Forbe, partie de la veille, figurant au nombre des victimes.*

*— Que signifie cette série de phénomènes hallucinatoires ? se demande le médecin quand on lui annonce un visiteur du nom de Sourbelle.*

sans un sou : je me la représentais dans sa petite chambre au sixième d'une maison neuve de la rue Mogador. Je la voyais parfaitement, comme on voit les choses qu'on se rappelle, mais avec plus de netteté, puis même comme une image, comme si elle avait fait le cinématographe en face de moi : elle descendit l'escalier, sortit dans la rue, passa derrière l'Opéra, prit la rue Mogador, la Chaussée d'Antin. Elle arriva en face du Vaudeville. Là, près du kiosque, il y avait un monsieur arrêté, en train de lire un journal à côté d'un petit garçon qui regardait les images.

Je ne pus me tenir d'interrompre, criant :

— C'était moi ! Est-ce que vous me reconnaissez ?

— Parfaitement. Je vous ai reconnu en entrant ici.

— Et vous avez vu ?...

Le malheureux baissa tristement la tête :

— Tout : ma femme s'approcher, lever le bras, frapper...

Quand nous sommes arrivés au Havre, ce matin, on nous a débarqués dans des canots. J'avais hâte d'être à Paris, vous pensez ; j'ai pris le premier train qui partait. A Rouen, j'ai trouvé les journaux qui m'ont tout appris.

Il avait dit tout cela d'une voix saccadée, s'attendrissant de phrase en phrase ; il finit par ne plus sentir que sa douleur et il cessa de parler, laissant tomber sa tête dans ses mains, succombant à une crise de larmes.

Enfin il releva le front : je ne me rappelle point avoir vu rien de plus horrible que ce visage en écumoire ruisselant de pleurs et ces yeux rouges comme des plaies toutes fraîches.

— Depuis mon arrivée, reprit-il, je suis allé partout : au commissariat, au parquet, j'ai appris tous les détails et l'on m'a promis que je verrais ma femme après-demain ; demain c'est dimanche, paraît-il. Partout j'ai raconté ce qui m'est arrivé et j'ai bien vu que, sans oser rire de moi, on me prenait pour un fou. Alors j'ai pensé à vous, Monsieur, qui êtes médecin et qui ne rirez peut-être pas si je vous demande de m'aider à prouver à la justice qu'il n'y a là qu'un cas d'hypnotisme, de suggestion tout à fait involontaire. Ah ! parbleu, je sais bien que c'est extraordinaire, unique, mais enfin, à part cette explication-là, je n'en vois pas d'autre !

Il se levait. Je l'arrêtai d'un geste.

— Moi non plus, fis-je avec douceur.

Son visage s'éclaira, transfiguré par une espèce de joie. Je continuai :

— D'un mot, je vais vous convaincre de mes intentions : je suis tout à fait de votre avis et je pense que votre geste a fait tout le mal ; il fut involontaire, surtout dans sa portée, car le malheur a voulu qu'il se prolongeât à distance. Comment cela a-t-il été possible ? Voilà ce que je ne sais pas encore quoique je soupçonne une raison.

Je me vantais ; mais pourtant sans oser pousser jusqu'aux conclusions qu'une expérience prochaine allait contraindre la science de formuler, je puis rappeler avec orgueil que déjà mes inductions étaient en bon chemin. Sourbelle qui ne voyait pas si loin, crut à quelque intervention machiavélique ou diabolique ; son poing brandi menaça l'invisible. Décidément, ce geste lui était familier.

Gravement je l'arrêtai.

— Prenez garde, dis-je avec sévérité.

Accablé, le malheureux baissa le bras et recommença de tortiller entre ses mains sa casquette verte qu'il avait ramassée à terre.

Pour moi, je réfléchissais.

— Après-demain, il y a séance à l'Académie des sciences : il n'y a pas un moment à perdre. Mon ami, ajoutai-je en me tournant vers Sourbelle, vous allez commencer par me jurer de ne parler à âme qui vive de toutes ces choses.

Vous comprenez qu'il s'agit dans ce qui nous intéresse d'un phénomène dont la valeur doit être mise en lumière par une voix plus autorisée que la mienne. Mais j'ai la bonne fortune d'être l'ami et l'élève d'un grand savant qui, à cet égard, peut tout : je vous conduirai chez lui, vous lui conterez votre histoire que je compte corroborer par quelques observations personnelles et... Prenez courage.

— Ah ! dit avec élan cet être minable, je me fie à vous, Monsieur, je n'espère qu'en vous.

## DES LUEURS D'INCENDIE

Plein d'un courage peut-être exagéré maintenant, Sourbelle avait aplati sa casquette verte entre ses deux mains et ses petits yeux retrouvaient le sourire dans sa face d'écumoire ; il franchit obliquement ma porte et prit congé de moi avec des protestations pleines de cordialité.

Seul dans l'antichambre, je me mis à frotter vigoureusement mes mains l'une contre l'autre en signe d'allégresse.

— Allons, allons, me disai-je, ça marche. Mon vieux maître Saint-Denis, en présence de faits aussi précis et contrôlés, ne pourra pas me refuser le concours de son autorité. Grâce à sa réputation universelle, tout cela va faire un bruit de diable : à la faveur de ce grand nom et de cette retentissante expérience, ma modeste réputation va s'élargir...

Je me voyais lancé, connu, les journaux parlant de moi.

— La chance tournerait-elle? Je prendrais la spécialité des maladies nerveuses.

Du fond de l'appartement, un bruit de portes, des éclats de voix vinrent me distraire de ces rêves ambitieux.

Sur le seuil de la salle à manger, la mère de Mme Forbe, bardée de drap violet, couronnée de tulle et de renoncules flavescents, apparut très rouge et surexcitée, suivie de sa fille émue et l'air inquiet.

— Vite, vite, criait ma belle-mère, laissez-moi passer : je n'ai que le temps.

— Mon Dieu, demandai-je avec bonne humeur réjouie, qu'y a-t-il donc?

Eplorée, ma femme joignit les mains.

— Le feu, murmura-t-elle...

— Quel feu?

Secouant frénétiquement les renoncules qui oscillaient sur son chapeau, la vieille dame me fixa d'un air désolé.

— Ah! Auguste, plaignez-moi : ma maison est en train de brûler. Et ce qui m'affecte le plus c'est que personne ni rien ne me l'a fait savoir qu'une vision du genre de celle qui m'a révélé l'accident arrivé à Henriette. Mon Dieu! Mon Dieu! Est-ce que je deviens hystérique? A mon âge.

— Allons, dis-je doucement, ne vous affligez pas : ce n'est peut-être pas vrai.

Elle se retourna dans l'escalier où nous l'avions suivie.

— Pas vrai! cria-t-elle. Oh! j'ai trop bien vu, les flammes sortaient du toit, l'incendie a pris dans les combles. Cette vieille bête de Félicie a la manie de prendre une lampe pour étendre son linge dans le grenier : je le lui ai dit cent fois... Enfin, heureusement, je suis assurée. Au revoir, mes enfants.

Elle disparaissait : Je me penchai sur la rampe pour lui jeter :

— Télégraphiez-nous en arrivant.

On l'entendit marmotter quelques phrases et la porte du vestibule se referma sous la voûte d'entrée.

Mme Forbe pleurait.

— Allons, lui dis-je pour la remettre, console-toi. Cela devient vraiment extraor-

dinaire; mais, à quelque chose malheur est bon. J'ai là-dessus matière à des révélations sensationnelles, et si cet incendie est réel, eh bien... ce serait une preuve de plus et, ma foi...

J'hésitai une minute avant de céder au délire scientifique qui me possédait. Enfin, je n'y tins plus et je murmurai avec ferveur :

— Mon Dieu! Pourvu que cela soit vrai!

**L'**ILLUSTRE DOCTEUR SAINT-DENIS, PROFESSEUR DE PSYCHOTRIE

L'univers connaît le professeur Saint-Denis.

C'est un septuagénaire un peu sanguin, rempli de bonne humeur, d'un caractère parfaitement égal et tranquille; à quiconque le félicite, l'illustre professeur répond sans feinte modestie :

— Je considère le monde comme un simple jardin et j'ai la gaieté d'une plante au soleil. Je ne demande pas plus à la nature humaine qu'elle ne peut donner; j'ignore donc le rêve et la désillusion : je suis inconscient et gai comme une primevère, un chou-fleur ou un abricot.

Le professeur prêche d'exemple. Continuateur des Darwin, des Littré, des Herbert-Spencer, il est l'auteur de la théorie d'une morale dynamique à base uniquement expérimentale et humaine et, pour asseoir cette base, il a commencé par courir sus à la phraséologie défectueuse de l'ancienne méthode.

— Avant tout, proclame-t-il, supprimez ce qu'on a convenu d'appeler *l'âme*. Qui dit âme ne dit plus rien aujourd'hui que l'on est arrivé à situer dans les centres nerveux les facultés réunies jadis en faisceau sous ce vocable désuet.

Voilà pourquoi on a créé pour Saint-Denis au Collège de France la chaire où il développe devant des auditoires enthousiasmés son cours de morale dynamique sous le nom combatif et limpide de psychotrie.

Toute sa vie, vouée à l'étude, s'est écoulée dans un petit appartement de la rue La Bruyère qu'il quitte au printemps pour aller s'installer à Ville d'Avray dans une maisonnette voisine de celle du peintre Corot. Des fenêtres de son cabinet de travail il a la vue du lac.

Au physique, tâchez de vous rappeler Sainte-Beuve dont il a le regard de polissonnerie. Malheureusement son nez est un peu turgide, mais il y gagne une espèce de

violence qui n'est point sans héroïsme. Ses admirateurs disent que cela lui compose un visage panique; ses détracteurs expriment la même idée en prétendant qu'il ressemble à un vieux faune.

Avant d'élargir son enseignement jusqu'à la philosophie, Saint-Denis a professé la médecine et je m'honore d'avoir eu le bonheur d'être son élève; des rapports affectueux en ont subsisté entre nous et, mieux que quiconque, il me semblait désigné pour présenter au monde savant dans la forme qu'il jugerait convenable le petit travail que j'avais résolu de lui apporter.

A l'heure dite, Sourbelle vint me prendre et il n'était pas encore huit heures et demie lorsque je tirai d'une main un peu tremblante la chaîne qui fait vibrer une vieille sonnette à la porte de la villa Ned: c'est le nom du modeste asile où mon excellent maître goûte la douceur des jours de l'été.

Le canonique visage de ce bon vieillard, tout à coup, se montra à la fenêtre ouverte de son cabinet de travail.

— Forbe! cria joyeusement Saint-Denis. Entrez, entrez, mon cher enfant. Je suis heureux de vous voir et, par un singulier hasard, je pensais justement à vous.

— Et cela ne me surprend pas, mon cher maître.

Je m'élançai, suivi de mon minable compagnon; en deux bonds, le jardin franchi, le perron escadé, je traversai la petite salle à manger meublée d'un modeste et antique acajou.

— Restez là, mon ami, dis-je à Sourbelle. Attendez qu'on vous fasse signe d'entrer.

— Eh bien, dit avec bonhomie le vénérable savant en me faisant asseoir dans un fauteuil à côté de sa table de travail, qu'est-

ce qui me vaut le plaisir de votre visite matinale et qu'est-ce que cet homme à visage ravagé par la grêle ou la petite vérole?

Pour toute réponse, je tirai de ma poche



AU FEU!

... Cette vieille bête de Félicie a la manie de prendre une lampe pour étendre son linge dans le grenier. (Page 708, col. 1.)

les feuillets du manuscrit que j'avais préparé.

— Veuillez lire ceci, dis-je en posant mon travail sur la table.

Approchant les papiers de son nez il y jeta un rapide regard, parcourant les premières lignes rédigées en forme de préam-

bule; puis il me regarda malicieusement.

— Voilà, murmure-t-il, bien du mystère.

D'un simple geste je l'exhortai à continuer et j'ajoutai :

— Quant aux conclusions, vous les tirez vous-même.

Ses belles lunettes d'écaille à verres ronds posées sur son nez, Saint-Denis commença de lire, lentement, soigneusement, d'un petit air méflant, ses narines un peu pincées tendant en une grimace ironique sa haute lèvre supérieure où sa moustache, pas encore rasée, faisait une petite mousse grisâtre, comme il y a du lichen sur les vieux pommiers de Bretagne.

Enfin il termina sa lecture, reposa ses lunettes sur sa table, aspira longuement les parfums de l'air, contemplant d'un air ravi le décor printanier du lac, puis d'un regard il m'interrogea :

— Eh bien ?

Je souriais, le cœur un peu ému, inquiet de son calme, car je m'attendais à le surprendre. Je demandai à mon tour :

— Eh bien, cher maître? Que pensez-vous qu'il faille conclure de ceci ?

— Mais, dit Saint-Denis avec son bon sourire, évidemment rien du tout.

Du coup je bondis sur mon fauteuil et, malgré moi, ma voix monta au diapason le plus élevé :

— Rien du tout !

Saint-Denis souriait toujours, et ce sourire à la fin m'agaça. Je le savais circonspect et sévère dans le choix de ses affirmations; pourtant j'avoue que j'espérais rencontrer auprès de lui plus de confiance dans mon expérience personnelle.

— En vérité, mon cher maître, fis-je d'un air piqué, la prudence de la méthode a des limites...

Du geste il me fit rasseoir et, posant paternellement sa main grasse sur mon bras.

— Entendons-nous bien, murmura-t-il d'un ton affectueux. Si par conclusion, vous entendez une définition scientifique de ces phénomènes, je conviendrai avec vous qu'il s'agit dans l'espèce de faits inexplicables de communication sensorielle à distance anormale connus sous le nom de télépathie.

Telle était mon ardeur que je l'interrompis, ce vieux maître que je respecte à l'égal des idoles.

— Allons donc! Vous y venez.

— Sans doute, fit Saint-Denis avec sérénité, m'y voilà. Causons télépathie. Quelles observations exactes nous a-t-on jusqu'à ce jour soumises sous cette étiquette? J'ai lu

(il faut bien tout lire) ce qui se publie depuis quelques années à ce sujet et, je l'avoue, toujours avec une méfiance que mes lectures n'ont point encore réussi à dissiper. Ce qui me rend un peu suspects les procès-verbaux de ce genre, c'est leur caractère d'exception individuelle; et puis n'avez-vous pas remarqué qu'ils se rapportent presque toujours à des faits de l'ordre douloureux tels que : décès, accidents, maladies ou malaises, bref, tous états éminemment désorganiseurs de notre équilibre sensoriel? Soupçonnez-vous la raison de cela?

Je réfléchis un instant.

— Mais, suggèrai-je lentement, avec un embarras dont je triomphais à mesure de l'argumentation, la douleur n'est-elle pas, pour la généralité des hommes, un état anormal et, par conséquent plus remarquable que le plaisir dont le sentiment semble tout naturel?

## VILLE-D'AVRAY ILLUMINÉ PAR NEW-YORK

Saint-Denis hocha la tête.

— Peut-être, confessa-t-il.

— Et d'ailleurs qu'importe la cause d'influence sensible si l'influence est manifeste?

— Soit, dit le professeur. Admettons l'exactitude des faits; ils n'en demeurent pas moins accidentels, et dans les observations notées par des savants aussi estimables que Richet ou Darièx, il n'est guère question que de manifestations uniques. Pouvez-vous me citer un exemple, un seul, de puissance perceptive à distance passée chez un sujet à l'état d'habitude?

— Certes, fis-je avec vivacité : la mère de Mme Forbe n'a-t-elle pas, deux fois en vingt-quatre heures...

— Pardon, objecta Saint-Denis : cette dame a vu à distance deux accidents dont l'un, la chute de Mme Forbe, s'est trouvé réalisé : quant à l'incendie, rien ne nous prouve encore que le fait soit exact.

— Je serai fixé dans quelques heures; mais j'avoue que, déjà, cela ne fait aucun doute pour moi.

Saint-Denis les mains croisées sur sa poitrine me lança un coup d'œil un peu attristé.

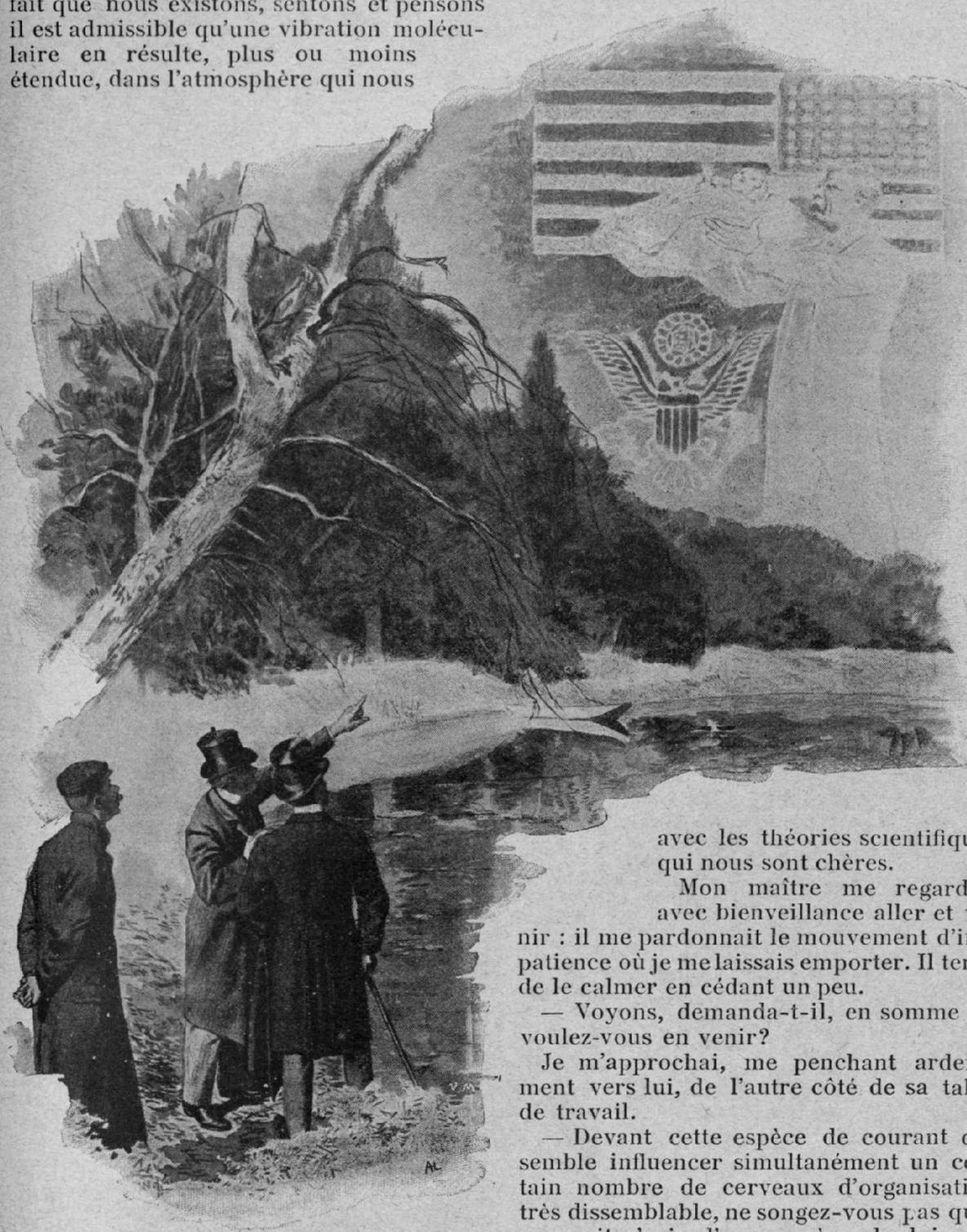
— Voilà justement ce que je combats en vous, reprit-il. Expérimentalement je suspecte et déteste l'enthousiasme qui, chevauchant une idée, n'a de cesse que toutes les contingences s'y conforment.

J'étais debout; je me mis à arpenter

furieusement la pièce tout en argumentant.

— Mais enfin, en y réfléchissant, qu'y aurait-il de plus extraordinaire dans la télépathie considérée comme prolongement de la personnalité humaine que dans la télégraphie sans fils par exemple. Du fait que nous existons, sentons et pensons il est admissible qu'une vibration moléculaire en résulte, plus ou moins étendue, dans l'atmosphère qui nous

sert de bain de suspension; que sous une influence quelconque, cette vibration se prolonge, que naturellement, il en résulte un son, une image, une odeur... Tout cela, mon cher maître, est de la dynamique pure, logique, parfaitement conséquente



LE BOUQUET

... Un bruit sourd de détonations accompagne l'embrasement d'un panneau. (Page 713, col. 2.)

avec les théories scientifiques qui nous sont chères.

Mon maître me regardait avec bienveillance aller et venir : il me pardonnait le mouvement d'impatience où je me laissais emporter. Il tenta de le calmer en cédant un peu.

— Voyons, demanda-t-il, en somme où voulez-vous en venir?

Je m'approchai, me penchant ardemment vers lui, de l'autre côté de sa table de travail.

— Devant cette espèce de courant qui semble influencer simultanément un certain nombre de cerveaux d'organisation très dissemblable, ne songez-vous pas qu'il pourrait s'agir d'une espèce de loi qui, pour l'heure, tendrait à se généraliser?

Saint-Denis leva la tête d'un air de doute.

— Allons, fit-il, vous marchez vite.

Je m'évertuais à le convaincre et me répandis en phrases persuasives. Rêveur et distrait, son sourire aimable aux lèvres, Saint-Denis écoutait mal. Pourtant il me sembla que son attention, peu à peu, finissait par se fixer; non point sur moi-même à la vérité : les yeux ronds, la bouche entr'ouverte, il regardait la fenêtre ouverte sur le lac avec une expression d'étonnement qui devint, en quelques secondes, de la stupeur et presque de l'épouvante.

Il n'y avait pas moyen d'attribuer à mes paroles une semblable vertu de persuasion. Je cessai de parler.

— Qu'avez-vous donc? lui demandai-je, un peu froissé.

Il tourna vers moi son visage tout à fait décomposé et comme stupide, puis reportant de nouveau ses regards vers le lac, il étendit le bras dans la direction de la fenêtre, en balbutiant :

— Là... là... Regardez.

En disant ces mots Saint-Denis se leva vivement, me prit le bras, me tourna de force vers la fenêtre où, cette fois, je vis ce qui surprenait tant mon vieux professeur. Lentement et sans bruit, sur cet écran de verdure et de ciel, un pâle sillon de flamme jaune glissa de bas en haut, montant du lac pour venir s'épanouir dans l'air en une gerbe à peine lumineuse, dont les étincelles, vertes et rouges, se mirent à descendre en glissant comme des larmes de lumière.

— Ma foi, dis-je tranquillement, c'est une fusée.

— Ce n'est pas la première que je vois, reprit Saint-Denis, tenez : en voici une autre... une autre encore... Remarquez qu'elles éclatent *silencieusement*.

On pourrait croire qu'il s'agit d'un feu d'artifice tiré sur l'eau, selon les habitudes annuelles, lors de la fête communale. Pourtant je ne suppose point que la municipalité soit assez prodigue pour nous offrir semblable distraction à neuf heures du matin et sans motif connu de se réjouir officiellement.

Il assura sur sa tête une petite toque de soie noire et se dirigea vers la porte en disant :

— Il faut aller voir ce que c'est.

**P**ÉTARDS, FUSÉES, SOLEILS!

Sans faire attention à Sourbelle qui s'était levé à notre entrée dans la salle à manger, il se hâta vers le vestibule et je le suivis, traversant le jardin derrière lui. En quel-

ques pas, nous fûmes sur l'espèce de chaussée qui, en cet endroit, domine le lac.

Nous n'y étions point seuls. Accoudées à la rampe de fer qui borde la route, une vingtaine de personnes considéraient ce spectacle insolite.

A côté de moi Sourbelle qui nous avait suivis poussait une sourde exclamation.

— Ah!

D'un air d'extase il serrait sur son cœur sa casquette de drap vert en levant les yeux au ciel; lui-même, oubliant ses chagrins et son angoisse, il s'absorba dans la contemplation d'un monstrueux bouquet polychrome dont la gerbe s'épanouit dans la largeur du ciel en une floraison de pierrieres de toutes les couleurs.

Saint-Denis tourna vers moi son visage obstinément sérieux et pâle au milieu duquel son nez truculent éclatait de vie.

— Comprenez-vous? me demanda-t-il tout bas.

— Quoi donc?

Il me prit le bras, m'amena jusqu'à la balustrade et, du doigt, me montra l'eau du lac limpide, inaltérée, bleue de ciel.

— Regardez, me dit-il d'une voix que l'émotion étranglait, dans l'eau... dans l'eau...

— Eh bien?

Il fixa sur moi son regard plein de profondeur, demeura muet pendant une seconde et proféra lentement :

— Il n'y a pas de reflet.

En moi, quel éclair! Je pris silencieusement la main émue de mon vieux maître et, dans une communion de pensée pleine d'ardeur, je la serrai dans les miennes. Tout bas, à l'écart de cette foule qui s'amusaient sans intelligence, nous nous murmurâmes en brefs répons.

— Vous comprenez?

— Oui, mon ami, grâce à ce que vous venez de m'apprendre.

— Oh! maître...

— C'est l'évidence et je m'y rends.

— Ainsi, ce feu d'artifice...?

— Mirage, image projetée : vous aviez raison.

Ce fut un petit moment de délire très réfléchi si l'on peut dire et bien au-dessus des badauds qui nous entouraient. Saint-Denis, le premier, se reprit.

— Raisonons, conclut-il. N'est-il pas hors de doute que si ce spectacle, au lieu d'être une image réverbérée ou prolongée, était réel en cet endroit, la prodigieuse pièce d'artifice que nous venons de voir n'eût pu être tirée sans que l'air fût ébranlé

de détonations, sans que toute cette pyrotechnie se reflétât sur cette surface d'eau limpide?

— C'est évident.

— Où brûle-t-on ces fusées, ces serpenteaux et ces soleils? Peut être à Nouméa où il est en ce moment huit heures du soir. A moins que, la transmission d'image n'ait point été instantanée et que nous assistions en ce moment à quelque spectacle d'hier soir.

— Tout ceci, dis-je, me paraît clair et logique.

Saint-Denis me saisit le bras et m'entraîna.

— Venez, venez, criait-il : vérifions encore la singularité de tout ceci. Faisons le tour du lac.

Pour son âge, mon vieux maître avait encore le souffle et le jarret solides ; il nous mena bon train au bout du premier étang, jusqu'à la chaussée surélevée entre les deux lacs. La surprise, à défaut de fatigue, l'immobilisa tout à coup à ce point de la course ; il se retourna vers moi, me montrant le second étang, plus petit et séparé de l'autre par un rideau d'arbres.

Au-dessus de cette nouvelle nappe d'eau, un second feu d'artifice, identique et symétrique, continuait d'épanouir ses gerbes sur l'écran de verdure qui l'encadre ; aux fusées succédaient les soleils et les bouquets multicolores, d'une splendeur et d'une variété en tous points identiques, s'il fallait en croire les cris rythmés de surprise et de joie de la foule sans cesse accrue qui, là-bas, en acclamait les progressives merveilles.

J'eus à peine le temps de manifester mon étonnement ; Saint-Denis qui, pour me convier à ce nouveau spectacle, s'était tourné du côté de l'Est, dans la direction de la maison, demeura figé dans sa posture ; et de nouveau, son bras se tendit vers ce point de l'horizon, tandis que ses regards se fixaient sur moi, mornes et stupéfiés ; car, là encore, une troisième explosion de feux pyriques embrasait le ciel, faisant ruisseler ses pluies lumineuses sur le toit paisible où s'abritait la studieuse retraite de mon savant maître.

Cette fois, il me fut impossible de ne pas rire de la mine déconfite du savant.

— Vous êtes accablé de révélations, dis-je avec gaieté, et, de quelque côté que nous nous tournions, incapable de découvrir sur les bords de ces étangs ou dans leurs roseaux, la trace du moindre mauvais plaisant, du plus modeste artificier....

— Eh ! fit le vieillard se rapprochant avec vivacité, laissons là toute plaisanterie. En y réfléchissant, il est facile de comprendre que l'image, affectant nos sens, se déplace avec nous et ceux qui sont là-bas les témoins de ce spectacle ne soupçonnent guère qu'ils pourraient le voir en se tournant vers le premier coin venu du ciel. Il est possible que, à cette heure, ce feu d'artifice éclaire à la fois Versailles, les Batignolles, Sainte-Menehould et Vladivostock... mais, écoutez-les.

## S ENSATIONS AMÉRICANO-FRANÇAISES

Positivement, les clameurs de la foule réunie en rangs à présent compacts au bord de la balustrade témoignaient d'un délire de kermesse. Les oh ! les ah ! les cris prolongés saluaient une succession ininterrompue de chandelles romaines, de serpenteaux, de ballons, de feux de Bengale ; des soleils monstrueux tournoyaient, auxquels succédaient des gerbes de plus en plus épanouies et des cataractes flamboyantes qui semblaient ouvrir dans le ciel autant de Niagaras en ignition.

— Il faut, remarquait Saint-Denis, qu'il s'agisse d'un événement d'ordre supérieur et aussi que cette fête soit celle d'une population qui ne regarde pas à la dépense ; car, enfin, quelque peu étendue que soit mon expérience à cet égard... Oh ! pour le coup !...

A cette exclamation arrachée à la surprise répondit une effroyable clameur des centaines de spectateurs accourus au bord de l'étang. Les mystérieux artificiers qui, depuis une demi-heure brûlaient en l'air toute cette poudre multicolore venaient de mettre le feu à la pièce finale. Pour la première fois depuis le commencement du feu d'artifice, un bruit sourd de détonations crépitantes accompagna l'embrassement d'un large panneau dans le centre duquel se dessina un personnage au masque énergique, dont les yeux s'abritaient derrière un lorgnon. En veston, campé sur ses jambes dans un mouvement d'enthousiasme autoritaire, il élevait en l'air un coussin de pourpre orné de glands d'or sur lequel était couché un nouveau-né, déjà souriant, les mains tendues vers les foules acclamatoires : deux drapeaux rayés de bleu et de rouge et décorés dans un coin d'une pluie d'étoiles faisaient au groupe symbolique un fond nettement accusé d'américanisme.

— Ciel ! s'écria Saint-Denis. N'est-ce pas là le portrait de M. Roosevelt ? Serait-il possible que ceci nous vint de l'autre côté de l'Océan ?

Pour moi, je me tournai vivement vers Sourbelle, arrêté, béant d'admiration en arrière de nous.

— Voyons, lui dis-je, vous qui arrivez de là-bas, pouvez-vous nous expliquer ce que cela veut dire ? Pourquoi cet enfant ? Que signifie ce portrait du Président des États-Unis ?

Tout d'abord, le voyageur à casquette de drap vert n'eut pas l'air de comprendre ma question ; car, bien qu'il eût prêté machinalement l'oreille à notre entretien entrecoupé, il était loin de soupçonner l'étendue de nos conclusions.

Enfin, il balbutia :

— Dame ! Attendez donc... Quand j'ai quitté New-York, il m'a semblé avoir entendu dire que Mistress Longworth, la fille du Président, était sur le point...

Saint-Denis ne le laissa point achever.

— Je comprends ! s'écria-t-il. Mme Longworth a donné le jour à un enfant et c'est la naissance de cet enfant que l'on fête par un des plus prodigieux feux d'artifice... ceci vient de New-York ou de Washington ; et cette image nous est transmise à travers douze cents lieues de distance.

Cependant la foule de badauds commençait à se répandre en tous sens au bord du lac en commentant à leur façon l'anormale apparition qui, pendant près de trente minutes, venait d'immobiliser à cette place plusieurs centaines de garçons laitiers, épiciers, bouchers, banchisseurs, mêlés à des ménagères, à des bonnes sorties pour aller faire leur marché et à des cyclistes en promenade.

Je me sentis saisi par la main. Saint-Denis m'entraînait vers sa maison.

Tout en marchant, il soupirait.

— La distance vaincue... Les conséquences de ceci sont innombrables.

— Maintenant, lui dis-je, que faisons-nous ?

Au regard chargé de flamme qu'il me jeta, je compris qu'à son tour, il avait hâte de révéler au monde savant ces événements prodigieux ; aussi bien l'épreuve devenait par trop probante : d'individuelle l'hallucination s'était faite collective et les faits eux-mêmes nous poussaient.

Je renvoyai Sourbelle dont le témoignage était devenu superflu ; quelques minutes plus tard, dans le cabinet de mon vieux professeur, nous commençons à rédiger le

procès-verbal définitif qu'il s'agissait de communiquer sans retard à l'Institut.

Le lendemain était un lundi.

C'est le jour où l'Académie des Sciences tient ses réunions.

Avant de se rendre à cette séance à jamais mémorable, Saint-Denis vint partager notre déjeuner de famille au grand émoi de Mme Forbe qui dut accorder les exigences de ses devoirs de maîtresse de maison avec ses émotions personnelles ; car une dépêche de sa mère avait confirmé, dès la veille, l'exactitude de ses visions incendiaires : il ne restait point pierre sur pierre de la maison où ma pauvre femme s'attendrissait d'être née.

J'avais gémi avec elle sur cet accident dont je m'empressai, dès son arrivée, de faire part à mon vieux maître, à titre de complément d'expérience.

La conversation s'en trouva facilitée, puisque le sujet se trouvait ainsi répondre aux préoccupations générales.

## P R É S E N T S O U A B S E N T S ?

A trois heures exactement, nous entrions dans la salle des séances de l'Académie des Sciences. Des banquettes vertes étaient rangées contre les murs.

— Asseyez-vous là, me dit mon maître.

En forme de carré long, avec ses peintures de faux chêne faites au peigne, ses lampadaires de bronze et sa vaste table en ovale coupée en largeur de tables plus petites uniformément recouvertes d'un vieux drap vert, ce n'est point ainsi que l'imagination se plaît à évoquer un temple de la science ; de petites idoles y pendent aux murs sous formes de bustes et de statues et des icônes de peintures y éternisent des cultes divers. Buffon, Montesquieu et Louis David font vis-à-vis à Lagrange, à Lavoisier et à Jean Goujon ; les statues de Racine, de Puget et de La Fontaine meublent les encoignures, et celle de Corneille, derrière le bureau, domine les débats.

Mais en somme, nulle solennité, beaucoup de bonhomie chez les quelques vieillards que je vis réunis, allant les uns vers les autres, se saluant, causant, se promenant, d'une table à l'autre, insoucieux en général des artifices de la toilette, et restés, plus que je ne l'eusse cru, fidèles au linge défraîchi, aux pantalons trop courts et aux bottines à élastiques.

Leurs voix faibles, individuellement, faisaient en masse un bourdonnement assez

*L'Hallucination de Monsieur Forbe*



LES SAVANTS NE SAVENT PLUS QUE PENSER

- Où donc? Où donc?
- Voyez-vous quelqu'un?
- Mais... il n'y a personne. (Page 716, col. 1.)

élevé qui ne s'affaiblit point quand le président, prenant place à côté des secrétaires perpétuels devant la table du bureau, dit d'un ton indifférent.

— Messieurs, la séance est ouverte.

A côté de moi étaient assis deux journalistes habitués professionnels de ces petites fêtes dont ils rendent compte dans des feuilles publiques. Machinalement je prêtais l'oreille à leur conversation.

— Qui est-ce qui préside? demandait l'un.

— Duvernier, le mathématicien. Il est sourd comme un pot. Tiens, voilà Bérard qui s'approche de lui.

— Qui ça, Bérard?

— Le professeur de botanique, ce petit maigre à lorgnon, avec toute sa barbe et de l'eczéma.

Après un court colloque à voix assez élevée, le président, se levant, reprit:

— Messieurs, avant de donner la parole à M. le secrétaire perpétuel pour la lecture de la correspondance, je suis heureux de souhaiter la bienvenue à notre éminent collègue de Baltimore, M. Hughes Mitchell, que j'ai la surprise de voir parmi nous, tandis que nous le croyions retenu loin d'ici par les exigences professionnelles de son cours de minéralogie à l'Université d'Harward.

Ceci dit, M. Duvernier se tournant vers le côté droit de la salle, qui d'ailleurs se trouvait absolument vide, se mit à faire deux ou trois signes de tête très affectueux qu'il punctua d'un salut plein de grâce; puis il ajouta:

— La parole est à M. le secrétaire perpétuel.

Aux premiers mots du président, quelques têtes s'étaient tournées dans la direction indiquée, cherchant à voir l'éminent Hughes Mitchell; n'y parvenant pas, un certain nombre d'académiciens se levèrent de leurs sièges, puis se rassirent, s'interrogeant du regard, au milieu d'un certain malaise. Penchés l'un vers l'autre, ils s'interrogeaient à mi-voix:

— Où donc? Où donc?

— Voyez-vous quelqu'un?

— Mais... il n'y a personne.

Cependant la voix du secrétaire perpétuel se faisait entendre, non plus faible et indifférente, mais autoritaire et parfaitement distincte: haussant le ton, pour mieux se faire comprendre, il se penchait à l'oreille du président de sorte que chacun put entendre ce qu'il lui disait.

— Mon cher président, je m'excuse...

mais je crois bien faire en vous signalant une erreur d'identité dont, assurément, vous ne vous êtes point rendu compte... Celui que vous avez pris pour M. Hughes Mitchell n'est autre que notre collègue de Berlin, le professeur Hoch.

Ces paroles qui étaient destinées à demeurer secrètes parvinrent très nettement à nos oreilles et firent sourire. De nouveau chacun, se tournant vers le coin de la salle désigné par le président, se mit en devoir d'y chercher la personne indiquée et en même temps les chuchotements recommencèrent.

— Ah ça... mais...

— Voyez-vous Hoch?

— Pas plus que Mitchell.

Quoique l'un et l'autre de ces deux illustres personnages me fussent inconnus au moins quant à leurs images, je m'étais levé, fouillant du regard le fond vide de la salle; lorsque je me retournai, mes yeux rencontrèrent ceux de Saint-Denis, qui, debout, me faisait un signe d'intelligence en appuyant avec force un doigt sur ses lèvres.

## L A MULTIPLICATION DES FANTÔMES

Je faillis pousser un cri. Faisant le tour des tables, je me rapprochai du bureau où une vive contestation mettait aux prises M. Duvernier avec le botaniste Bérard qu'il accusait de l'avoir induit en erreur; puis tout à coup, reportant ses regards vers le fond de la pièce, le président se prit à sourire, leva les bras au ciel sans façon en rejetant son buste en arrière et, se levant, de rechef:

— Messieurs, conclut-il d'un air satisfait, je ne m'excuse que d'une omission et j'ai le plaisir de saluer à côté de M. Mitchell, notre collègue de Berlin M. le professeur Hoch que je n'avais point vu entrer.

Pour mieux accentuer ses excuses, M. Duvernier, se levant sans aucune solennité, traversa vivement la salle, se dirigea vers la table qui pour nous tous demeurait obstinément vide; on le vit alors s'arrêter successivement en face de deux chaises sur lesquelles il n'y avait personne d'assis, tendre le bras et, à deux reprises, échanger avec d'invisibles collègues deux poignées de mains pleines de cordialité.

Après quoi, il revint s'asseoir à son fauteuil et le secrétaire perpétuel ayant, de sa place, adressé dans ce coin vide deux sourires et deux signes de tête aimables, com-

mença la lecture de la correspondance.

On n'avait guère écouté le procès-verbal. Comment qualifier l'accueil fait à la lecture de la correspondance? Tournés les uns vers les autres, deux à deux, par groupes, les assistants, préoccupés de l'étrange incident qui venait de se produire, s'agitaient en mouvements contradictoires où la stupeur se manifestait en interjections et en gestes divers. On regardait le président Duvernier, le secrétaire perpétuel, chimiste illustre et vénéré, le botaniste Bérard et l'on se frappait le front d'une manière apitoyée, très expressive.

De l'endroit où j'étais placé j'embrassais parfaitement l'ensemble de cette scène et j'en suivais tous les mouvements multiples et changeants; car, au bout de quelques minutes, je vis plusieurs des assistants qui n'avaient point cessé d'observer la salle, suspendre leur mimique et, sérieux tout à coup, se pencher l'un vers l'autre avec hésitation. J'entendais murmurer autour de moi :

— Pourtant... mon cher collègue...

— En y regardant bien...

— N'est-ce pas?

— Mais oui... C'est bien Hoch : je le reconnais. Je me suis trouvé avec lui à Turin, au congrès de la tuberculose.

— Il n'est pas seul; qui donc est assis à côté de lui?

— Connaissez-vous Hughes Mitchell?

— Non.

— Moi, je le connais et je l'ai vu presque tout de suite. C'est ce petit vieux, tout rasé, gros, avec le visage si rouge.

Et moi-même, après avoir ardemment fixé leurs places vides, je finissais par les voir, ces hommes que je ne connaissais point et que tout le monde, à présent, s'accordait à voir à leurs places, immobiles, sérieux, dans un silence dont j'appréciais l'impressionnante grandeur. Je regardai de nouveau Saint-Denis que je vis se lever, très pâle, et lentement s'avancer vers le bureau où se continuait, dans l'inattention de tous, la lecture des communications scientifiques.

Pas à pas, Saint-Denis s'était approché de nous. Profitant d'un temps d'arrêt, pendant lequel le secrétaire perpétuel, épuisé de lire au milieu de l'inattention générale, buvait une gorgée d'eau pour s'éclaircir la voix, le philosophe étendit la main, faisant signe qu'il désirait parler.

— Monsieur le président, dit-il d'une voix qui tremblait un peu, je m'excuse d'interrompre l'ordre du jour; mais la communication que je désire faire est d'un

intérêt tellement immédiat... Hoch! Hoch! Mon cher, pourquoi partez-vous?

Se précipitant vers la place où chacun avait fini par constater la visible présence du grand entomologiste allemand, Saint-Denis, tout balbutiant, s'arrêta à mi-chemin et se tourna vers l'assistance d'un air désolé.

Puis, d'une voix forte :

— Messieurs, dit-il, qu'on me réponde sans hésiter : Quelqu'un de vous voit-il encore sur cette chaise ou dans la salle notre collègue Hoch?

Soulevés sur leurs sièges, écarquillant les yeux, les académiciens inspectaient la salle; ils finirent par se regarder avec inquiétude, secouant la tête négativement et quelques-uns résumèrent le sentiment général en disant à voix haute :

— Il n'y a plus personne.

## SÉANCE EXTRAORDINAIREMENT PLÉNIÈRE A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Satisfait et tranquille au milieu de l'émotion générale, Saint-Denis continua de marcher vers le coin d'où venait de s'effacer mystérieusement M. Hoch.

Arrivé à l'extrémité de la vaste table ovale, à l'endroit où elle s'incurve et s'arrondit, il s'arrêta, se tournant de nouveau vers l'assistance qui suivait ses mouvements avec curiosité.

— Messieurs, reprit-il, veuillez observer ce que je vais faire et pardonner à la grossièreté de l'épreuve que je vais tenter; mais enfin dites-moi si elle serait possible dans le cas où cette chaise serait occupée par une personne réelle. Tout le monde constate la présence sur cette chaise de M. Hughes Mitchell. Bien. Voyez, Messieurs.

S'asseyant avec aisance sur le célèbre minéralogiste de l'Université d'Harward dont le visage s'éclairait d'un sourire plein de bonne grâce, Saint-Denis se posa sur la chaise au travers de l'image visible et, se soulevant, se laissa encore tomber, de manière à bien faire constater l'épreuve. Comme il est à peu près égal en corpulence à l'illustre Hughes Mitchell il arrivait à en cacher l'image momentanément; mais telle était la force lumineuse de l'apparition qu'en quelques secondes le spectre en avait pénétré la forme sensible de mon vieux maître et s'y était entièrement substitué; de sorte que tandis que la voix de Saint-Denis parlait, c'était le buste de Hughes Mitchell qui, seul, paraissait visible sur cette chaise.

— Messieurs, disait le professeur de psychotritie, n'est-il pas clair que si M. Mitchell se trouvait réellement à cette place je pourrais sans doute m'asseoir sur lui mais point directement sur la chaise comme vous pouvez voir que je le fais.

**Ê**TRE OU NE PAS ÊTRE, VOILA LA QUESTION !

Un silence de mort planait sur l'assemblée; on eût pu croire que la curiosité avait été vaincue par la terreur. Seul, au bureau, le secrétaire perpétuel osa parler; il se pencha vers le président et, lui montrant du doigt M. Hughes Mitchell, il cria, pour le prendre à témoin :

— Enfin, vous lui avez serré la main.

Son attitude, le ton de sa voix semblaient suspecter encore le témoignage général et le sien propre. Ce fut Saint-Denis qui lui répondit.

— Je suis prêt, Monsieur le secrétaire perpétuel, à fournir à l'Académie à défaut d'une explication scientifique, une preuve de la parfaite possibilité de tels faits anormaux. Mais procédons par ordre. Il y a de ce côté de la salle les... apparences de six de nos collègues qui sont, si je ne m'abuse, MM. Mitchell, de Baltimore; Helms, de Munich; Rockstritt, de Boston, habituellement éloignés de nous; Lenfant, Boullage et Bellecombe. Vous les voyez comme moi?

— Nous les voyons parfaitement, dit le secrétaire perpétuel, je ne le conteste pas.

— Bien. Messieurs Mitchell, Helms, Rockstritt, Lenfant, Boullage et Bellecombe, nous voyez-vous aussi?

A cette question, les six personnages interpellés baissèrent la tête affirmativement. Le secrétaire perpétuel, un peu pâle, se leva. D'un geste, Saint-Denis l'arrêta et, se retournant vers les six savants graves et silencieux :

— Maintenant, Messieurs, dit-il, je vous le demande, avez-vous conscience d'être séparés actuellement de Paris par des distances qui varient de cinq kilomètres à douze cents lieues? Enfin, avez-vous conscience de n'assister à cette séance qu'à l'état d'images projetées et par suite d'un phénomène hallucinatoire dont nous sommes ensemble sujets et objets?

Lentement et simultanément, les six apparitions baissèrent encore la tête, répondant ainsi, au milieu d'un silence impressionnant, à la question posée.

Un soupir d'émotion roula dans la salle, des bancs de l'Académie à ceux du public où quelques personnes étaient venues s'asseoir, car déjà le bruit de cette aventure extraordinaire commençait à se répandre aux alentours.

Saint-Denis avait fait volte-face du côté du bureau. Il regardait le secrétaire perpétuel dont la lèvre inférieure trembla un peu pour demander :

— Quelle explication nous donnerez-vous de ceci, Monsieur Saint-Denis?

(A suivre.)

JULES FERRIN.

